2

RECHERCHES
SUR
L'EPOQUE
DE L'EQUITATION.

SECONDE PARTIE.



RECHERCHES
SUR
L'EPOQUE
DE L'EQUITATION ET DE L'USAGE DES CHARS EQUESTRES
CHEZ LES ANCIENS:

Où l'on montre

L'INCERTITUDE
DES PREMIERS TEMPS HISTORIQUES

DES PEUPLES,

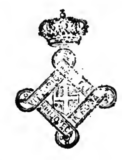
RELATIVEMENT A CETTE DATTE.

PAR LE R. P. GABRIEL FABRICY,

Lecteur en Théologie, de l'Ordre des FF. Prêcheurs, de l'Académie des Arcades de Rome.

SECONDE PARTIE.





A MARSEILLE, Chez JEAN MOSSY.

A ROME, Chez PIERRE DURAND.

CIↃ.IↃCC.LXIV.

Avec permission des Supérieurs.



Genese XI. 4–9.

RECHERCHES
SUR L'EPOQUE DE L'EQUITATION ET DE L'USAGE DES CHARS EQUESTRES CHEZ LES ANCIENS, OÙ L'ON MONTRE L'INCERTITUDE DES PREMIERS TEMPS HISTORIQUES DES PEUPLES, RELATIVEMENT A CETTE DATTE.

SECONDE PARTIE.



Ous voici enfin parvenus à quelque point de temps, où tout ne promettoit que des obſcurités & des ténébres. Il nous a fallu manier bien des objets, parcourir les annales des Peuples les plus célebres dans l'hiſtoire, montrer les déſordres extrêmes, qui regnent dans leurs fa-

ſtes, inſiſter ſur le peu de foi que méritent & leurs annales & les traditions qui y ſont dépoſées, tracer rapidement les écarts de quelques Hiſtoriens de la premiere antiquité. Tout cela devoit entrer dans notre plan, & nous a ſervi pour écarter des nuages qu'auroient pû répandre ſur notre époque des monuments mal aſſûrés. Nos Recherches nous annonceroient-elles que nous en tenons déjà quelqu' une ?

Il nous reſte à courir une carriere non moins épineuſe, où s'offrent de toutes parts une infinité d'obſtacles à vaincre. Il nous faudra même revenir aux Hiſtoriens, de-là paſſer à des événements qu'une chronologie preſque arbitraire & mal étayée renvoyoit à des ſiecles les plus reculés. Ces différents objets que nous diſcuterons, comme ceux que nous avons diſcutés juſqu' à préſent, paroîtront au premier coup d'œil les plus diſparats entre eux ; mais en les réuniſſant tous, ils devront former un enſemble qui jettera plus ou moins de jour ſur une matiere aſſès obſcure d'ellemême, & ſervir comme d'un point d'appui à la datte des établiſſements qui nous occupent.

Dans l'hiſtoire des premiers temps, il n'eſt preſque rien de ſtable ; il n'y a que peu de ſecours à attendre : l'Hiſtorien manque d'exactitude ; rarement eſt-il toujours fidéle dans ſon récit : le Poëte & le Mythologue paroiſſent s'être plutôt empreſſés à embrouiller l'origine des Arts, que s'être appliqués à la développer. Enfin la perte des monuments, leur obſcurité, leur contradiction, tout, en un mot, ſemble s'oppoſer à nos Recherches.

Mais, comme l'obſerve un habile écrivain (1). „ Quoique le temps & la barbarie
„ nous aient ravi pluſieurs des ouvrages de
„ l'antiquité, cette perte ne nous a cependant privés que de la connoiſſance de quelques détails & de quelques événemens
„ particuliers. Il reſte encore aſſés d'anciens
„ monumens en tout genre pour appercevoir quel a été en général l'état des Arts
„ & des Sciences chez les anciens Peuples,
„ depuis le temps où par la confuſion des
„ langues, & la diſperſion des familles que

(1) *M. Goguet, De l'Origine des Loix, &c. Préface, tom.* I. *pag.* VII. VIII. IX.

„ cet événement occaſionna, les premieres
„ peuplades ſe formerent. On peut même ap-
„ percevoir juſqu'à quel degré les connoiſ-
„ ſances ſont autrefois parvenues ... Les prin-
„ cipes fondamentaux, les élemens des Arts
„ & des Sciences n'ont pas été anéantis : on
„ n'a point été obligé de les recréer ; rien
„ de ce qui méritoit la peine de s'être con-
„ ſervé, ne s'eſt perdu ; aucune découverte
„ importante & utile ne s'eſt abolie : tout ce
„ qui pouvoit intéreſſer le bien & l'avanta-
„ ge de la ſociété nous a été tranſmis par
„ la chaîne d'une tradition non interrompue.
„ Il n'eſt pas même extrêmement difficile
„ de remonter à la ſource de toutes nos con-
„ noiſſances, & d'appercevoir l'époque &
„ l'origine de la plûpart des Arts & des Scien-
„ ces. On peut par conſéquent toujours ſui-
„ vre juſqu'à un certain point le fil & la con-
„ tinuité des connoiſſances humaines : on
„ peut apprécier à peu près leurs progrès,
„ leur étendue dans chaque âge „.

Ainſi malgré les ténébres qui couvrent l'antiquité, eu égard à cette foule de monuments de toute eſpece que l'injure des temps

nous a ravis; non obſtant même les écarts & les diſcordances des écrivains ſur l'origine des découvertes humaines; il eſt encore quelque eſpérance de pouvoir déterminer l'origine & les progrès de ces Arts, peut-être même antérieurement aux âges que nous conſiderons.

Il en eſt de ces établiſſements, comme de tous ceux qui portent avec ſoi quelque utilité ou quelque avantage réel. Si le ſouvenir de certaines découvertes s'eſt toujours maintenu, parce qu'il importoit fort à la ſociété de ne jamais les perdre de vûe, l'Equitation & l'uſage des Chars trainés par des chevaux, paroiſſant liés de près à la conſtitution d'un état civiliſé, politique & militaire, ou du moins à un corps quelconque de Nation, qui a des beſoins; il paroît que les anciens Peuples auroient dû ſe précautionner pour en conſerver l'invention, auſſi-tôt qu'ils s'en furent apperçûs, & qu'ils en eurent reconnu la grande utilité. D'où il ſuit qu'on dévroit aſſigner une toute autre époque de ces inſtitutions, que celle qu'on a marquée; ſur-tout ſi des écrivains de l'antiquité, en

nous menant à des âges aſſès voiſins de ceux du Déluge, nous préſentent par-conſéquent une datte qui dévance de beaucoup le ſiecle de Jacob.

Ne mépriſons point le témoignage de ces écrivains: s'il ne nous reſte aujourd'hui que des fragments épars çà & là de leurs ouvrages, ces fragments peuvent nous déſigner juſqu'à un certain point, en quel état ſe trouvoient anciennement les Arts & les Sciences: ils nous prouvent au moins, qu'il devoit ſubſiſter chez les anciens Peuples des corps entiers de leur propre hiſtoire, & qu'ils ne négligerent point abſolument de mettre par écrit leurs découvertes & ce qui les concernoit.

N'attribuons toutefois à ces fragments que le degré d'authorité qui leur eſt dû: ne les reſpectons qu'autant que nous en pouvons croire les auteurs dignes de foi & incapables d'avoir voulu en impoſer. Que ces reſtes des anciens Mémoires ne nous éblouiſſent pas de maniere à nous faire méconnoître cette place qu'ils doivent occuper dans l'ordre des temps. Sans cette précaution, nous rendrons

un ſiecle plus inſtruit & plus éclairé qu' il ne l'étoit, & nous lui donnerons des connoiſſances qui ne lui appartiennent point. D'ailleurs, d'après tous ces débris des monuments d'une antiquité ſi réculée, tous ces lambeaux informes, qu' il eſt difficile de ne pas ſoupçonner avoir été pris ou rangés au hazard, & puiſés quelquefois dans des ſources impures par des écrivains poſtérieurs, comment fixer une époque auſſi conſtante & auſſi ſûre que la notre ? Et comment décider ſi dans les uſages en queſtion, les premiers auteurs de ces fragments hiſtoriques, & ceux qui les ont tranſcrits, ſe ſont encore conformés à cet ordre de temps que nous exigeons ?

Pourvû de ſemblables authorités, le philologue qui conſume une partie de ſes jours à raſſembler quelques paſſages obſcurs, qui ſouvent ne diſent rien, bâtira ſur un fondement auſſi ruineux un édifice chronologique. Il nous produira ces témoignages, comme des preuves irréfragables contre l' époque que nous défendons ; mais ſon hypotheſe, pour être appuyée ſur de tels garants, en ſera-t-elle moins gratuite, & ſa déciſion moins hardie ?

Un habile dissertateur à qui l'antiquité profane n'aura rien de caché, ne fera pas, à la vérité, grand cas d'un fragment qui est le plus vague, qui n'indique ni ordre, ni liaison dans la suite des siecles, encore moins dans celle des faits : persuadé cependant que le cheval a dû toujours être le compagnon fidéle des travaux de l'homme, il dattera l'époque du service de cet animal dès la naissance de l'homme même. De l'unanimité de sentiment, qui regne à cet égard chez tous les Peuples, il déduira une preuve que l'Art de l'Equitation a son fondement dans la nature (1) ; comme si la maniere d'employer cet animal, dût avoir une relation intime avec les besoins de l'homme (2) ; comme s'il eût

(1) C'est le sentiment de M. d'Authville dans son Article sur l'*Equitation. Encyclopédie*, *tom.*V. *pag.*883. *suiv.*

(2) Les auteurs qui ont écrit l'histoire des conquêtes des Espagnols dans l'Amérique, nous assûrent unanimément qu'avant leur arrivée, les Mexicains ne connoissoient point le service qu'on peut tirer du cheval. Ces Mexicains avoient cependant des besoins comme tous les autres hommes : ils n'étoient pas même si barbares que bien des Nations de notre Continent. Ce fait est si certain que je me dispense de l'appuyer par les témoignages des auteurs.

dû être connu dès les premiers âges du Monde, & cela parce qu'on le trouve établi depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, chez toutes les Nations polies & même barbares.

Cette conséquence partiroit d'un principe vicieux; elle n'est donc point légitime. Un usage ou un Art quelconque, a eu sans doute un commencement: ce n'a été que depuis que les hommes ont senti l'avantage qui en résultoit pour le bien de la société, qu'on s'est empressé de le pratiquer & de se le communiquer réciproquement. Mais cela ne prouve point qu'un tel Art soit fondé dans la nature, s'il ne tient étroitement aux nécessités les plus urgentes de la vie: ce n'est point, dis-je, une bonne induction qu'il soit une de ces connoissances qu'on voit, pour ainsi dire, innées avec nous. Autrement il faudroit conclurre que tous les Arts que nous jugeons nécessaires à la condition présente où l'homme se trouve, & qui sont universellement en usage chez les Nations, auroient dû être inventés dans l'instant même que l'homme a connu ses propres besoins. Ce qui seroit démenti par l'histoire des Peuples où quelques Arts

n'ont pénétré qu' insensiblement & même long-temps après qu' on les eut découverts. Ainsi cette unanimité de sentiment annonce tout-au-plus, que l' Art de l' Equitation est très-ancien, & qu'il est assés difficile d' en assigner au juste la premiere époque.

Un Philosophe moderne qui sçait répandre infiniment de graces & de beautés sur tout ce qui sort de sa plume, avoit déjà soûtenu (1) que dès les premiers siecles le che-

(1) *M. De Buffon, Histoire Naturelle, tom.* IV. *pag.* 174. C'est aussi une objection que l'auteur de la Gazette Littéraire m' a proposée dans une de ses feuilles hebdomadaires du mois dernier (Avril), Article *Italie*. Je ne suis point surpris que ce Gazétier ait gardé le plus profond silence sur la réponse que contenoit mon Manuscrit à cette objection. On peut bien ignorer la solution qu'un écrivain donne à une difficulté, quand on s'empresse si fort d' annoncer, d' analyser, de juger même un ouvrage encore MS., que personne, que je sçache, n'avoit lû en entier, ou que l'on n'avoit vû tout-au-plus, pour ainsi dire, que par lambeaux & à différentes reprises. Qu'un tel Journaliste qui ne voit, dans un pareil cas, que par les yeux d'autrui, tombe dans des écarts; qu'il estropie le plan de son auteur; qu'il en manque la marche, en un mot, l'ordre & l'enchaînement des preuves; tout cela est une suite très-naturelle de la premiere faute.

Si judicas, cognosce: ———
Qui statuit aliquid parte inaudita altera,
Æquum licet statuerit, haud æquus est.

val avoit été ſoigné & enſuite exercé, dreſſé au ſervice de l'homme : cela eſt poſſible; mais quelle preuve nous en donne-t-il ? Quel garant avons-nous que l'on s'en ſoit ſervi même auſſi-tôt après le Déluge ? Surquoi enfin fonde-t-on de pareilles aſſertions ? Le domaine que l'homme a ſur les animaux, doit-il nous faire regarder cette conjecture comme très-probable ?

On a beau dire que la probabilité devient certitude, quand on parle en faveur des uſages introduits par la néceſſité ; celle-ci, j'y conſens, a précédé les monuments & les titres des Peuples, leurs hiſtoires, les livres & les auteurs. Mais, je le répete, ſi la néceſſité eſt une bonne raiſon pour nous faire croire que l'homme ait dû pratiquer l'Equitation, ou connoître le ſervice du cheval, dès qu'il ſe ſera apperçu de ce qu'il lui falloit ; on pourra démontrer par la même raiſon, que dans les premiers temps on a dû connoître tous les uſages & tous les Arts qui ſont du reſſort de l'induſtrie humaine, ou utiles ou néceſſaires

L. A. Seneca *in Medea*, *Act.* II. *inter ejuſd. Tragœdias, edit. Amſterodam.* 1624. *pag.* 156.

à la vie. Ce raisonnement prouveroit trop: l'expérience journaliere le détruit : tant de connoissances ne peuvent s'allier avec la situation où se trouverent les hommes en différents temps, & avec l'état des Arts dans les divers âges du Monde. Aussi toutes les conjectures qu'on hazarderoit sur un tel sujet, nous paroissent-elles les plus foibles : elles ne sont point capables de déranger l'époque pour laquelle nous nous sommes déterminés.

Les Arts les plus simples, les plus communs & les plus nécessaires, ne furent pas toujours ceux qu'on inventa les premiers. Mille expériences, mille inventions utiles, ignorées pendant une longue suite de siecles, démontrent sensiblement cette vérité de pratique. Ce n'est souvent qu'à un heureux effet du hazard, ou à une dure nécessité, que les Arts doivent leur naissance. Nous sommes étonnés que nos Peres ayent manqué de certaines connoissances qui ne demandoient que la plus légere attention pour les découvrir.

Il semble en effet, que l'origine des Arts & des usages tient quelquefois, pour ainsi

dire, du prodige. Ce n'eſt qu'après un eſpace de temps conſidérable, inſenſiblement & comme par degrès, qu'on invente les uns, qu'on introduit les autres, dont on n'avoit pas auparavant la moindre idée, quelque éclairé que fût le ſiecle où on les ignoroit encore. D'abord ſimplement ébauchés, à force d'expériences on les réduit enfin à une ſouveraine perfection.

Quel pas reſtoït-il à faire pour en venir aux Lunettes d'approche (1), une fois qu'on connoiſſoit déjà les Lunettes ordinaires? Nous devons cependant à un ſimple ouvrier les

(1) L'invention des Lunettes d'approche eſt très-moderne; & avant le XVI. ſiecle, on n'en avoit aucune connoiſſance. S'il paroît que les Anciens employaſſent des eſpeces de Lunettes à longue vûe, ce n'étoient que de ſimples tubes à trois ou à quatres tuyaux, peut-être garnis d'un verre plan, afin de mieux ramaſſer l'objet & de le voir d'une maniere plus diſtincte. M. le Comte de Caylus ſoupçonne cependant, que les Anciens ont connu l'uſage des Lunettes, ou du moins quelque inſtrument équivalent à celui dont nous nous ſervons pour les obſervations des Aſtres. Mais cet illuſtre Académicien ne donne cette opinion que comme une conjecture, & convient qu'aucune invention des Anciens ne paroît comparable à celle de nos verres & de nos Lunettes pour l'avantage

premieres ſemences d'une ſi importante découverte qui nous a ouvert la connoiſſance des Cieux. Deux verres, l'un convexe & l'autre concave, approchés ſans deſſein des yeux d'un Artiſte (1), font appercevoir des ob-

de l'Aſtronomie (Voy. ſes *Réflexions ſommaires ſur les connoiſſances Phyſiques des Anciens. Hiſt. de l'Acad. des Inſcript. tom.* XXVII. *pag.* 61. *ſuiv.*). Si la conjecture de cet ſçavant auteur étoit bien fondée, l'uſage des Lunettes d'approche auroit été une de ces connoiſſances que nos ancêtres avoient perdue, & que nous n'aurions récouvrée qu'au XVI. ſiecle.

(1) Toute obſcure que ſoit l'origine des Téleſcopes, j'adopte le ſentiment de Pierre Borel (*de vero Teleſcopii inventore cap.* XII.) qui l'attribue à Zacharie Johnſon, faiſeur d'inſtruments d'optique à Middelbourg : Borel ajoûte que cela arriva en 1590. par un pur effet du hazard, comme je l'ai dit. D'autres écrivains en font cependant honneur à Jacques Métius, natif d'Alcmaër en Hollande, & même à Jean Lippersheim, Lunétier de Middelbourg, ou enfin au fameux Galilée, ou à Bacon: ces diverſes opinions ont chacune des ſectateurs. L'invention des Lunettes d'approche ne ſeroit pas moins étonnante, ſi l'origine que des auteurs leur donnent, étoit bien aſſûrée. Des enfants d'un Lunétier ſe jouant, dit-on, dans la boutique de leur pere, mirent deux verres, un convexe & un concave, l'un derriere l'autre, à une diſtance convenable; ils virent avec ſurpriſe le coq de leur clocher, qui groſſiſſoit, & ſembloit ſe rapprocher d'eux: ces enfants firent part de cette découverte à leur pere qui ne tarda pas à en profiter (Voy. *M. Saverien, Dictionn. Univerſel de Mathémat. & de*

jets tantôt plus grands, tantôt plus éloignés. Il n' en fallut pas davantage : les Lunettes d'approche furent brutes & grossieres dès le commencement de leur invention ; mais par le moyen de la Méchanique & de la Géometrie, elles se trouverent bientôt portées à un grand point de perfection , & se perfectionnent de jour en jour.

Il en est de même de tant d'autres découvertes inconnues pendant long-temps ; comme seroient les Moulins à vent & à eau, l'Imprimerie & grand nombre d'inventions aussi utiles que nécessaires à la vie humaine. Nous les devons toutefois à des siecles d'ignorance & de grossiereté : elles avoient échappé à quantité de personnes, toutes appliquées

*Physiq. édit. de Paris 1753. tom.*II. *pag.* 98. & 442. ═ *M. Ladvocat.*, *Dictionn. Historique Portatif*, *édit. de Paris* 1755. *tom.*II.*pag.*185. ═ *M.Dulard, la Grandeur de Dieu dans les Merveilles de la Nature. Paris* 1749. *Chant* Ier.*pag.*13. ═ *M. Montucla*, *Hist. des Mathématiques*, *tom.*II.*pag.*165. *suiv.*). Quel qu'ait été le premier inventeur de cet admirable instrument, il n'est pas moins vrai de dire que le hazard y eut beaucoup de part. C'est ainsi que la providence semble affecter de ne manifester les secrets des Arts, qu'à des temps marqués dans ses divins conseils.

à l'étude des Sciences & des Arts. C'est, comme le dit M. Rollin (1), qu'il n'avoit pas plû à Dieu de leur ouvrir les yeux & de les leur montrer.

Les Anciens virent dans l'Aimant une vertu attractive & quelques autres propriétés; mais avant le douzieme siecle, ils ne s'étoient point encore apperçûs que cette pierre avoit une qualité directive; qu'une simple aiguille aimantée & suspendue sur un pivot dans une petite boëte, se tournoit d'elle-même vers les poles du Monde, en dirigeant une de ses extrêmités vers le Nord & l'autre vers le Sud.

A cette expérience dont on ne comprit pas peut-être d'abord (2) tout le prix, en

(1) *Histoire Ancienne, tom. X. des Arts & des Sciences, pag.* 406.

(2) On est justement surpris que l'auteur d'une découverte si importante soit presque demeuré dans l'oubli, lui qui méritoit la reconnoissance de tous les pays & de tous les Peuples. Les écrivains ne sont pas trop d'accord sur le nom de l'inventeur de l'aiguille aimantée. Les uns disent qu'il s'est perdu, d'autres attribuent l'invention même de la Boussole aux François; du moins prétend-on que du tems de S. Louis, en 1226, nos mariniers sçavoient déjà tirer parti de la propriété directive de l'Aimant. Enfin d'autres soûtiennent que toute utile que soit devenue

ſuccéderent d'autres qui donnerent enfin naiſſance à la grande découverte qui nous a mis

---

pour le Genre-humain la connoiſſance de l'aiguille aimantée, elle ne fut pas fort avantageuſe à celui qui la trouva le premier, puiſqu'il ne ſe borna qu'à cette découverte. Il paroît cependant démontré que les Anciens n'ont jamais connu cette eſpece de ſimpathie qu'a l'aiguille aimantée de répondre en lignes paralleles aux poles du Monde, & de s'y fixer, pourvû qu'elle ne trouve point d'obſtacles. Auſſi la plûpart des modernes conviennent-ils qu'une ſi admirable découverte n'eſt point antérieure au XII. ſiecle (Voy. *Jo. Alb. Fabricii Bibliographia Antiquaria*, *cap.* XXI. §. 12. *pag.* 634. *ſeq.* = *Hiſt. du Commerce & de la Navigation des Peuples anciens & modernes*. *Paris* 1758. I*ere. part. tom.* 1. *pag.* 31. = *M. Juvenel de Carlencas*, *Eſſais ſur l'Hiſt. des Belles-Lettres, tom.* II. *pag.* 214. *ſuiv.* = *M. Saverien, loc. cit. tom.* 1. *pag.* 99. = *Hiſt. Générale des Voyages*, *trad. de l'Angl. par M. l'Abbé Prévoſt*, *édit. de la Haye* 1747. *tom.* 1. *introduct. pag.* 30. *ſuiv.*). Pour me conformer au ſentiment le plus ſuivi, je dirai avec M. Grimaldi, que ce n'eſt point à Marc Paul, Vénitien, encore moins à Bacon, Moine Anglois, qu'on doit attribuer l'invention de la Bouſſole; qu'enfin on a eu tort d'en faire honneur à tout autre qu'à des Européens. Au contraire, elle eſt toute dûe à Flavio Gioja de Paſitano, territoire d'Amalfi dans le Royaume de Naples. Cet Italien la fit vers l'an 1300. Voy. *Hiſt. de la Navigation*, *Trad. de l'Angl. édit. de Paris* 1722. *tom.* 1. *pag.* 41. — 46. = *Gregorio Grimaldi*, *Iſtoria delle Leggi e Magiſtrati del Regno di Napoli*. *Lucca* 1731. *tom.* 1. *lib.* 3. *n.* 36. *pag.* 140. = *Diſſertazione* (du même) *ſopra il primo inventore della Buſſola*, dans le

en main les trésors de la Boussole. Une si admirable invention nous fit bientôt passer les Mers : elle nous conduisit dans un nouveau Monde, & lia dans peu tous les Peuples de l'Univers par le commerce. Telle est la fameuse époque de la Navigation, jusqu'alors si imparfaite chez les Anciens, mais amenée par degrés à cet état florissant où elle est de nos jours.

L'invention des Télescopes & celle de la Boussole n'ont pas, il est vrai, procuré de ces secours qui ont une liaison intime avec nos vraies nécessités. L'homme pouvoit se passer d'observer les Cieux avec tant de précision, négliger même la marine, sans que son état en souffrît réellement quelque dommage. Ces deux découvertes paroissoient exiger d'ailleurs plus de méditations & de combinaisons, qu'il n'en falloit pour dompter & dresser un simple animal assès docile ; mais que s'ensuit-il de-là ? Quand il s'agit de l'origine d'une invention quelconque, il est

Recueil intitulé : *Saggi di Dissertazioni Accademiche, lette nell'Accademia Etrusca di Tortona*, tom. III. *pag.* 195. *seqq. Roma* 1741.

inutile de nous perdre en raiſonnements & en hypotheſes. Avant que les hommes parvinſſent à ces deux découvertes, ils jouiſſoient déjà de bien des connoiſſances : la moindre réflexion ſur ce qu'ils avoient ſous la main & devant les yeux, ſembloit leur ſuffire pour les conduire à ces inventions. Ils ne l'ont pourtant pas fait ; c'eſt que le temps n'en étoit pas encore venu.

Quelques beſoins, quelques néceſſités qu'on ſuppoſe dans les hommes des premiers ſiecles ; quel que ſoit leur domaine ſur les animaux ; il ne ſeroit donc pas ſurprenant qu'ils n'euſſent point d'abord penſé à ſe ſervir du cheval, quoiqu'ils reconnuſſent dès-lors tout l'avantage qu'on retiroit du ſervice des bœufs, des âneſſes & des chameaux.

„ N'eſt-il pas étonnant, par exemple, de „ de voir, dit M. Goguet (1), qu'il ait été un „ temps où une grande partie du genre-hu- „ main ne ſçavoit ce que c'étoit que le feu ; „ ignorant les propriétés & l'uſage de cet

(1) *De l'Origine des Loix, tom.* I. *part.* I. *liv.* II. *pag.* 68. *ſuiv.*

» élement? C'est néanmoins une vérité gé-
» néralement attestée par les traditions les
» plus anciennes & les plus unanimes. Les
» Egyptiens (1), les Phéniciens (2), les
» Perses (3), les Grecs (4) & plusieurs autres
» nations (5), avouoient qu'originairement
» leurs ancêtres n'avoient pas l'usage du feu.
» Les Chinois conviennent de la même igno-
» rance & de la même grossiereté dans leurs
» premiers peres (6). Quelque incroyables
» que ces faits puissent paroître, ils sont ce-
» pendant confirmés par l'état où quantité
» d'écrivains, tant anciens que modernes,
» déposent que quelques peuples étoient
» encore au moment où on les a connus.
» Pomponius Mela (7), Pline (8), Plutar-

(1) » *Diod. l. 1. p. 17.* »
(2) » *Sanchoniat. apud Euseb. p.* 34. D. »
(3) » *Bannier, Explic. des Fabl. t. 3. p.* 201. »
(4) » *Diod. l. 5. p.* 384. = *Plut. t. 2. p.* 86. E. = *Pausf. l.* 2. *c.* 29. »
(5) » *Voy. Hesiod. op.* v. 50. = *Lucret. l. 6. v.* 953. = *Virgil. Georg. l. 1. v.* 131. & 135. = *Diod. l. 1. p.* 12. *l. 5. p.* 381. = *Vitruv. l. 2. c. 1.* = *Plut. t. 2. p.* 956. B. = *Porphyr. de abst. l. 1. p.* 29. = *Lettr. Edif. t.* 18. *p.* 225. »
(6) » *Martini, Hist. de la Chine, t. 1. p.* 20. = *Essai sur les Hiérogl. des Egypt. p.* 448. »
(7) » *Liv. 3. p.* 296. »
(8) » *Liv. 6. sect.* 35. *p.* 345. »

„ que (1) & plusieurs autres auteurs de l'an-
„ tiquité (2), parlent de nations, qui, lors qu'
„ ils écrivoient, étoient privées de l'usage du
„ feu, ou ne l'avoient appris que depuis
„ fort peu de temps; fait attesté aussi par des
„ relations modernes „.

M. Goguet nous fait observer ensuite (3), que les habitants des Isles Marianes, ceux des Philippines, des Canaries, de plusieurs Peuples de l'Amérique & de l'Afrique, étoient dénués des mêmes connoissances; il le prouve par différentes relations (4) qu'on nous a données de ces divers pays. „ C'est par cette
„ raison, sans doute, dit-il, qu'ancienne-
„ ment (5) il y avoit, comme il s'en trou-

(1) „ *Tom.2.p.956. B.* „

(2) „ *Agatarchid. apud Phot. c.* 12. 19. 22. = *Solin* „ *c.* 30.*p.* 40. G. „

(3) *Ibid. pag.* 69.

(4) Voy. *Hist. des Isles Marianes, par le P. le Gobien, pag.* 44. = *Hist. générale des Voyages, tom.* 2.*pag.* 229. = *Hornius, de Origin. Americ. lib.* I.*c.* VIII. *lib.* II.*cap.* IX. = *Mœurs des Sauvages, tom.* 1.*pag.* 40. = *Lettres Edifiantes, tom.* XX.*pag.*224. = *Mercure de France, Avril* 1717.*pag.*62.

(5) „ *Herod. l.*1. *n.*202. *l.*3. *n.*98. & 99. = *Arrian.* „ *Indic. p.*522.566. = *Arist. de Mor. l.*7.*c.*6.*t.*2.*p.*91.A. „ = *Martini, Hist. de la Chine, t.*1.*p.*20. = *Extrait des*

„ ve encore aujourd'hui (1), des nations qui
„ mangeoient la chair des animaux toute
„ crue. Ces faits peuvent nous faire juger
„ quelle a été la grossiereté, & la barbarie
„ du genre-humain après la confusion des
„ langues & la dispersion des familles „.

Je sçais que M. Goguet excepte toujours ceux des descendants de Noé, qui resterent dans les lieux que ce Patriarche avoit occupés au sortir de l'Arche. Ce sçavant ne doute point que quelques familles ne se préservassent de la barbarie qui regna sur la terre immédiatement aprés la confusion des langues & la dispersion des familles. Aussi soutient-il que la connoissance des découvertes

„ *Hist Chinois.* = *Anc. Relation des Indes & de la Chine*,
„ *p.* 5. & 15. = *Euseb. Præp. Evang. l.6.p.*274. B. „

(1) „ *Voyag. de J. de Lery, pag.* 46. = *Rec. des Voyag. au Nord. t.*1. *pag.*226.242 *t.*8.*p.*174.203. 378.
„ = *Lettr. Edif. t.*4.*p.*71. 72. *t.*23.*p.*239. *t.*26.*p.*286.
„ = *Journal des Sçav. Juillet* 1679. *p.* III. = *Merc. de*
„ *France, Avril* 1717.*p.*62. *Fevr.*1719.*p.*42. = *Rec.*
„ *des Voyag. de la Comp. des Ind. Holland. t.*1.*p.*579.*t.*4.
„ *p.*579. 786. *t.*5.*p.*38. 101. 172. = *Voyag. de Pyrard*,
„ 2e *Part. p.* 187. = *Voyag. de Coréal, t.*1.*p.*162. 231.
„ = *Voyag. à la Baye d'Hudson, t.*2.*p.*29. = *Hist gén. des*
„ *Voyag. t.*XI.*pag.*26. = *Laët, Descript. des Indes Occid.*
„ *l.*6. *c.*17.*p.*219. *c.*26.*p.*233. „ M. Goguet, *ibid.*

les plus utiles & les plus essentielles ne s'abolit pas absolument. „ Ces germes précieux, dit M. Goguet, furent conservés
„ par les familles qui continuerent à habiter les cantons où le genre-humain s'étoit
„ d'abord rassemblé, c'est-à-dire, la plaine
„ de Sennaar & ses environs. Les premieres
„ connoissances ne se perdirent pas non plus
„ entierement dans les peuplades qui se fixerent de bonne heure; comme, par exemple, celles qui passerent dans la Perse,
„ l'Assyrie & l'Egypte. C'est par leur moyen
„ que les différentes branches des connoissances humaines se sont insensiblement
„ étendues & perfectionnées. Mais à l'exception de ce petit nombre de familles,
„ le reste de la terre, je le répete, menoit
„ une vie absolument barbare & sauvage (1) „.

La plûpart des hommes, ceux principalement qui s'éloignerent davantage du lieu de la dispersion, oublierent donc absolument des pratiques les plus communes, que la nature elle-même leur indiquoit avec toute la

(1) *De l'Origine des Loix, tom. 1. Introduction, pag. 5.*

facilité. Aussi tous les anciens Mémoires déposent-ils, que les Arts s'étoient perdus par le Déluge, & qu'on avoit été quelque temps à les retrouver (1); tellement que tout ce qui précede cette grande époque ne doit être compté pour rien dans l'ordre des découvertes humaines: le souvenir qu'on avoit pû conserver de celles qui sont antérieures à ce terrible fleau, ayant été, si-non totalement perdu, du moins extrêmement altéré & obscurci (2).

Toutes les anciennes traditions portent même que les premiers hommes menoient une vie peu différente de celle des animaux (3). Nous trouvons encore qu'il en fut d'une bonne partie du Genre-humain de ces âges, comme il en est, de nos jours, des Peuples de quelques parties de notre Continent, où l'on voit des hommes d'un caractere le plus abruti: dénués de tout principe d'humanité, ils sont sans loix, sans police, sans aucune forme de gouvernement; & n'ont pour retrai-

(1) *M. Goguet, loc. cit. liv* 1. *pag.* 68.
(2) *Idem, Préface, pag.* XIV.
(3) *Idem, Introduct. pag.* 4.

te que les antres & les cavernes. „ Leur nourriture, dit M. Goguet (1), confifte dans „ quelques fruits, quelques racines que les „ befoins leur fourniffent : faute de connoiffances & d'induftrie, ils ne peuvent fe „ procurer que rarement des alimens plus „ folides. Privés enfin des notions les plus „ fimples & les plus ordinaires, ces peuples „ n'ont de l'homme que la figure „. M. Goguet appuye tout cela par des témoignages qui ne nous permettent pas de revoquer en doute la réalité du fait „. Il ajoûte de plus, „ que ces nations préfentent une peinture „ entiérement conforme à celle que tous les „ hiftoriens nous ont laiffée de l'ancien état „ du genre humain (2) „.

Il n'eft pas néceffaire d'infifter beaucoup fur les conféquences que nous fourniffent ces différentes obfervations ; elles fe préfentent naturellement à l'efprit, & jettent en même temps la plus grande lumiere fur l'objet de nos Recherches. Si l'état des hommes & celui des Arts furent tels après le Déluge & leur

(1) *Idem, ibid.*
(2) *Ibid., pag.* 5.

dispersion, on sent en effet, qu'on aura pû ignorer des choses qui ne tenoient que de loin aux véritables nécessités. Nous aurons beau opposer à cela des raisonnements & des conjectures, la preuve historique prévaudra toujours. L'Art de l'Equitation & l'usage des Chars Equestres, dont nous ne trouvons aucune trace parmi les hommes de ces temps, comme bien d'autres pratiques que l'homme a sçu trouver ensuite par son industrie, ne porteront pas moins l'empreinte de la nouveauté.

On m'objectera peut-être, que l'auteur d'où je tire ces remarques, ne cesse d'avertir dans sa Préface (1), que ce qu'il dit sur l'invention des Arts de premiere nécessité & sur l'origine des Sciences, ne peut convenir qu'aux colonies qui ne s'étant fixées qu'après un certain temps, tomberent ainsi dans la plus profonde ignorance des connoissances humaines, & furent obligées de les retrouver.

Cette objection me paroît foible : ou il faut nous en rapporter aux auteurs, ou nous devons récuser leurs témoignages. D'abord,

(1) *Pag.* XXIII. *suiv.*

c'eſt un fait atteſté par l'Ecriture elle-même, que l'Idolatrie ne tarda pas à faire de grands ravages parmi les deſcendants de Noé. Cet oubli des propres devoirs de l'homme envers la divinité, eſt une preuve de la groſſiereté & de la profonde ignorance où l'on vit le Genre-humain de ces ſiecles, ſoit par rapport aux Arts les plus utiles, ſoit par rapport au culte Religieux. C'eſt encore un fait conſtant, que tout ſe reſſentoit, dans ces âges, de la nouveauté des Arts. Enfin ces peuplades qui continuerent à demeurer dans les mêmes contrées que les premiers hommes avoient habitées au ſortir de l'Arche, nous offrent des traits qui conviennent également à ceux qui préférerent une vie errante à une vie ſédentaire. En recourant aux monuments hiſtoriques, je vois les Perſes, les Egyptiens & les Phéniciens, être à peu-près dans le même cas, ignorer les choſes les plus ſimples, comme ſeroit l'uſage du feu (1). C'eſt néanmoins

(1) Voyez ce que j'ai rapporté de ces Nations (*ſupra, part.*I. *pag.*24.) d'après les témoignages hiſtoriques, que nous produit M. Goguet. La nouveauté des Arts après le Déluge & la diſperſion des hommes, ſeroit ſeule capable de former une bonne preuve de ce que

des cantons occupés par ces Peuples, qu'on voit sortir comme d'un centre commun &

j'avance touchant l'ignorance où l'on a pû être, dans ces âges, des mêmes Arts qui m'occupent présentement. On pourroit même agiter la question, si avant le Déluge, le cheval étoit communément employé au service de l'homme; l'Ecriture n'en dit rien dans le dénombrement des Arts qu'on inventa alors: elle paroît même insinuer le contraire. „Avec „ le genre humain, dit le sublime Bossuet, Noé „ conserva les Arts, tant ceux qui servoient de fon- „ dement à la vie humaine & que les hommes sça- „ voient dès leur origine, que ceux qu'ils avoient „ inventez. Ces premiers Arts que les hommes ap- „ prirent d'abord, & apparemment de leur Créa- „ teur, sont l'Agriculture, l'Art Pastoral, celui de „ se vêtir, & peut-être celui de se loger (*Genes.* II. „ 15. – III. 17.18.19.21. – IV.2.). Aussi ne voyons- „ nous pas le commencement de ces Arts en Orient, „ vers les lieux d'où le genre humain s'est répandu„. *Discours sur l'Hist. Univers. pag.* 10. Du reste, si j'insiste sur les relations peu avantageuses qu'on nous a données de ces trois Peuples, ce n'est que pour mieux appuyer mon sentiment. Il me semble toutefois, que cette prétendue ignorance de l'usage du feu, par exemple, chez les anciens Perses, est un paradoxe historique auquel je ne sçaurois souscrire. Que des Nations entieres ayent été tellement abâtardies, que leur état se soit enfin trouvé peu différent de celui des animaux, le fait est possible: il en est encore aujourd'hui de telles. Mais que les Perses ayent oublié jusqu'à l'usage du feu, comme le dit M. Goguet d'après quelques Historiens, cela paroît justement incroyable. Ce Peuple dut être policé très prom-

ſe répandre de-là dans les diverſes parties de l' Univers, les principes fondamentaux des Arts & des Sciences. Si des Nations polies dès les premiers temps & cultivées de bonne heure, ſe trouverent réduites à une ſi étrange condition que de perdre de vûe des choſes de premiere néceſſité; à plus forte raiſon auront-elles négligé la pratique de certains uſa-

promptement, & eut toujours une Religion quelconque, par-conſéquent un culte. On ſçait que celui des Perſes conſiſtoit en partie dans des ſacrifices d'animaux, où il falloit néceſſairement du feu. Cet élement eut même chez eux dès les premiers ſiecles, un culte particulier (Voy. *Athanaſ. Kircherus*, *Oedypi Ægyptiaci Syntagma* IV. *cap.*II.*pag.*251.*ſeqq.* = *Gerard. Joan. Voſſius, de Theologia Gentili*, *edit. Amſtelod.*1668. *lib.*II.*cap.*LXIV.*pag.*325.*ſeqq.* = *Thom.Hyde*, *de Religione Veterum Perſarum*; *Buxtorfius & alii*, *apud Joan. Alb. Fabricium*, *Bibliograph. Antiquar. cap.*VIII.§.XIII. *pag.* 251.). On voit encore l'uſage des ſacrifices, employé auſſi-tôt après le Déluge. Noé offre des victimes au Seigneur, au ſortir de l'Arche (*Geneſ.*VIII. 20.). Il n'eſt pas probable que les ſacrifices ayent été négligés par la poſtérité de ce Patriarche, par ces hommes ſur-tout, qui habiterent les lieux voiſins de la diſperſion. S'ils méconnurent la vraie Religion, ils en conſerverent certainement quelques pratiques. Le feu a été l'objet du culte de tout l'Orient, du moins l'y conſidera-t-on comme le ſymbole de la Divinité.

C*

ges qui ſont plus utiles que néceſſaires , & dont ils pouvoient abſolument ſe paſſer . Mais laiſſons nos raiſonnements & nos conjectures .

Pour démontrer un fait de quelque nature qu'il ſoit, & l'établiſſement d'un uſage ou d'un Art quelconque, il faut donc autre choſe que de pures hypotheſes. Des ſiecles uniquement fabuleux, où à-peine démêle-t-on la vérité de quelque point d'hiſtoire, ne ſçauroient nous offrir des témoignages bien convaincants & ſtables, s'il n'eſt d'ailleurs une marque certaine, qui nous faſſe diſtinguer le vrai du faux.

Quel conducteur ſe propoſer à ſuivre dans ces ſiecles de ténébres,où tout nous préſente des traditions confuſes, incertaines & ſi éloignées, que la plûpart ſont incapables d'être fixées par des ſynchroniſmes & des périodes diſtinctes ; où la doctrine des temps n'a pour objet que des époques embrouillées & embarraſſées? S'il eſt même un guide parmi les auteurs profanes , duquel je ferai bientôt mention, & peut-être le ſeul écrivain d'entre les Anciens dont on puiſſe nous oppoſer

le témoignage, il ne ſupplée pas mieux à ce vuide immenſe, que nous laiſſe l'hiſtoire des âges qui s'approchent du Déluge.

Je dis plus: ſans les vives lumieres qu'y jettent de temps en temps les Ecrits de Moyſe, tout paroît douteux & ſuſpect. L'annaliſte des Hébreux eſt le ſeul conducteur qu'on doive & qu'on puiſſe ſuivre dans des âges d'une antiquité ſi reculée.

Remontons auſſi haut que nous voudrons; parcourons les faſtes des plus anciennes Nations: nous découvrirons peut-être par-ci par-là, quelques fragments hiſtoriques; mais ces fragments ſeront en très-petit nombre: ou ils n'auront pas aſſès de poids, ou ils ſeront obſcurs, ou ils ſe contrediront réciproquement. Il eſt probable que cette contradiction ne ſoit qu'apparente, faute de lumieres ſuffiſantes ſur ces premiers temps. Nous aurons beau néanmoins comparer ces fragments entre eux, il faudra de plus en montrer le rapport, pouvoir les rapprocher; & ces débris qui nous reſtent, ne ſuffiſent pas. „ Il ſeroit à ſouhaiter, ſans doute, que

„ nous eussions entre les mains une chaîne „ d'historiens, qui nous fît remonter depuis „ nos jours jusqu'aux temps les plus reculés; „ mais elle se trouve trop souvent interrom- „ pue: & lorsqu'on se promène, pour ainsi „ dire, dans cette longue étendue de siècles, „ on les voit tantôt s'éclairer, tantôt s'ob- „ scurcir, éprouver un sort pareil aux vicis- „ situdes de notre vie & aux intempéries des „ saisons; on peut y remarquer les répéti- „ tions du jour & de la nuit, de la sérénité „ & des orages (1) „.

Homere, il est vrai, Hésiode, Hérodote, Diodore de Sicile, Vitruve, Strabon, Séne-

(1) *M. le Comte de Caylus*, *Réflexions sur les Historiens anciens en général*, *& sur Diodore de Sicile en particulier*. *Hist. de l'Acad. des Inscript. tom.* XXVII. *pag*.56 Cet illustre Académicien observe ensuite, que les plus anciens Historiens que le temps a respectés pour nous servir de modeles, ne sont pas exempts des préventions nationales. Ils n'ont pas, dit-il, toujours rendu justice aux Nations auxquelles la leur a succédé; la superstition publique les a quelquefois ou aveuglés ou intimidés; ils n'ont pas toujours vû ce qui étoit, ou n'ont pas osé montrer ce qu'ils voyoient. Les Grecs ont flatté la vanité de leurs compatriotes; & pour se ménager un accueil favorable, ils leur ont attribué les inventions des Egyptiens.

que, Pline, Plutarque & quelques autres, pourront nous éclairer ſur la marche & les progrès qu'a faits l'eſprit humain dans les Arts, dans les Sciences, & nous apprendre en quel état on les vit de leurs temps. Mais perdons de vûe le ſiécle où vécûrent tous ces auteurs, nous n' aurons que de foibles ſecours pour être inſtruits de ce qu'on aura pû connoître dans les premiers ſiecles. Souvent peu uniformes dans leurs récits, les Hiſtoriens & les Poëtes ne furent-ils pas encore trop éloignés de ces âges dont ils nous tracent les découvertes ? On ne ſçauroit ſe perſuader qu 'ils nous en ayent donné des idées juſtes & préciſes.

Plus on approfondit ce raiſonnement que confirme l' hiſtoire des connoiſſances humaines, plus les difficultés groſſiſſent à nos yeux ; plus auſſi notre époque nous paroît-elle hors de toute atteinte.

Je ne dis rien des âges poſtérieurs à la période de temps dans laquelle je me ſuis renfermé : les difficultés y ſeroient moindres par rapport à la certitude hiſtorique & au degré

de lumieres qu'ils nous fourniroient. Mais en partant du siecle de Jacob, & en poussant nos recherches jusqu'à la grande époque du Déluge, j'ose dire que les obstacles s'y multiplient de telle sorte qu'ils devroient déconcerter tout écrivain qui entreprend de traiter des loix, des usages & des moeurs d'une si haute antiquité.

Quæ in nemora, aut quos agor in specus (1)! Tâche ingrate, qui jointe aux difficultés irremédiables, qu'on rencontre à chaque instant sur la chronologie, ne peut que dérouter un antiquaire le plus instruit & le plus déterminé. Recueillir quelques lambeaux des anciens écrivains, les comparer entre eux, les recoudre, pour ainsi parler, & les unir le mieux qu'il est possible, ou suivre le torrent des auteurs; c'est-là où nous en sommes réduits. Mais après tant de fatigues inséparables d'une telle entréprise, pourrois-je véritablement me flatter de n'avoir point laissé échapper cette vraie chronologie qui doit servir de point fixe pour y rapporter les événements & les vé-

(1) *Horatius*, *Carmin. lib.* III. *ode* XXV. *oper. tom.* I. *pag.* 340.

ritables origines des Arts ? Sans cette lumiere de l'hiſtoire, la vérité ſe perd ; elle ſe dérobe à mes pourſuites ; elle me manque, lors même que je crois la tenir. Enfin je m'égare, je confonds le vrai avec le faux (1).

Si l'on ne déſigne donc un terme d'où il faille partir, qui fixe les années des évènements, l'ordre & la marche des premieres découvertes ; il n'eſt plus de lien qui les uniſſe, ni aucune dépendance qui en faſſe ſentir le rapport. L'hiſtoire n'eſt plus qu'une confuſion ; elle ne ſe ſoûtient plus. Sans une bonne datte, il nous eſt impoſſible d'évaluer les divers degrés d'élévation d'un Peuple. En nous ouvrant les cauſes de ſa ſituation actuelle dans un tel ſiécle, celles des pertes & des revolutions qu'il y a ſoufertes, cette datte nous conduit en même temps à juger des progrès de ſes connoiſſances ; car l'état des Sciences & des Arts dépend ordinairement de l'état de grandeur ou de baſſeſſe, où ſe trouve une Nation.

(1) *Niſi explorata habeatur* (temporum Doctrina), *nulla erit hiſtoriæ norma qua vera internoſcantur a falſis.* Henric. Dodwel. *Prælectiones Academicæ. Præl. inaug. de Hiſtor. Græcæ antiquitate*, §. 111. *edit. Oxon.* 1692. *pag.* 6.

Mais quelle voie choisir pour parvenir à une époque exacte parmi ceux des monuments de l'antiquité, où nous pourrions entrevoir quelques vestiges de ces usages chez les anciens Peuples ? Dans cette période de siecles qui se sont écoulés depuis la dispersion du Genre-humain jusqu'au temps de l'entrée de Jacob en Egypte, il n'est encore aucun monument bien authentique.

L'ancienne chronologie est trop défectueuse, trop impliquée : celle des Nations de l'Orient, où les Arts ont pris naissance, a reçû les plus vives atteintes par les monstrueuses prétentions des Peuples sur leur antiquité : les autres causes qu'on a assignées plus haut, l'ont rendu même si stérile, qu'on ne sçauroit y remédier par quelque mésure certaine. Il n'est presque pas possible de déterminer la grandeur des intervalles que cette chronologie met entre le récit des faits qui la regardent, respectivement à l'époque des usages dont nous parlons. La doctrine des premiers temps est enfin une espece de Dédale immense, qui offre mille routes embarrassées, sans espoir de jamais en découvrir l'issue.

L'Ecriture, remarque un auteur, n'en dit pas aſſès pour établir une chronologie un peu aſſûrée. Les Orientaux ne nous donnent ſur ce ſujet, que quelques fragments peu certains. Les Grecs n' ont pas été ſuffiſamment inſtruits de ces matieres ; ils ont écrit fort tard ; ils ſe croiſent les uns les autres dans leurs ſupputations & dans leurs récits : enfin les Latins ont copié les Grecs (1).

C'eſt auſſi ce défaut de lumiere chronologique, ſi peu facile à être bien ſaiſie dans les anciens temps, qui porta les meilleurs Hiſtoriens (2) à ſupprimer ce qu'on en racontoit. Thucydide nous aſſûre même, que tous les temps qui précédent les guerres du Péloponneſe, ſont dans un lointain trop obſcur pour qu' on puiſſe éclaircir & développer avec juſteſſe & avec netteté ce qui s' y eſt paſſé : il ajoûte qu'on ne peut y ſuppléer que

(1) *M. l'Abbé Dinouart, Journal Eccléſiaſtique, ou Bibliotheque raiſonnée des Sciences Eccléſiaſtiques, Octobre* 1760. *tom.* 1. *part.* 1. *pag.* 5. *de l'édit. de Paris.*

(2) *Qui inter hiſtoricos recentiores præcipui ſunt nominis, omiſſa rerum priſcarum tractatione, proximarum ætatum rebus deſcribendis animum appulerunt.* Diodorus Sicul. *lib.* IV. *init.*

par des conjectures (1). Plutarque, dans sa vie de Thésée qu'on fait vivre vers le temps du ministere de Samuel, débute par une comparaison qui ne nous donne pas des idées fort avantageuses de l'histoire de ces âges reculés : elle confirme parfaitement ce que Diodore & Thucydide en avoient deja dit.

Le Philosophe de Chéronée compare l'histoire des premiers temps à ces terres inconnues, que les Géographes mettent à l'extrêmité de quelques-unes de leurs cartes, en avertissant qu'au de-là de ces regions, il n'est que des sables arides, des pays remplis d'animaux monstrueux & féroces, ou des marais impénétrables, ou les frimats de la Scythie, ou enfin la Mer Glaciale. Par cette belle image, Plutarque veut nous insinuer que dans ses portraits des hommes illustres, quelque soin qu'il ait pris de s'informer de la vérité historique, après avoir parcouru tous les siecles de l'antiquité, l'on doit dire des anciens temps

(1) *Nam superiores & his longe antiquiores motus ob temporum vetustatem plane comperti esse non potuerunt. Sed ἐκ δὲ τεκμηρίων conjecturis nixus, &c.* De Bello Pelopponesiaco *lib. 1. cap. 1. pag. 1. edit. Francofurt.* 1594.

qui dévancent celui de Théſée, qu'au dé-là eſt le pays des fictions & des monſtres, que les Poëtes & les faiſeurs de fables habitent ces terres, qu'en un mot les événements qu'on nous en rapporte, n'ont aucune apparence de vérité (1).

Tite-Live obſerve judicieuſement, qu'il n'entreprend point de confirmer ou de réfuter tous les faits qui ſont antérieurs à la fondation de Rome ; c'eſt qu'ils reſſentent plus les fictions des Poëtes, qu'ils ne ſont conformes à une hiſtoire prouvée par de bons monuments. Cet écrivain ajoûte qu'il faut

(1) *Quod faciunt in ſitu orbis deſcribendo, Soſſi Senecion, hiſtorici, qui, ſi qua cognitionem ſuam fugiant, ea extremis tabularum partibus ſupprimentes, in margine alicubi annotant, ulteriores regiones arena & ſiccitate ſqualidas feraſque eſſe, aut inſuperabilem limum, aut Scythica juga, aut mare conglaciatum : id mihi, qui in vitarum comparatarum commentatione tempus percurri, quatenus aſpirare veriſimilis oratio & conſequens veritati potuit hiſtoria, liceat de ſuperioribus dicere,* Τὰ δὲ ἐπέκεινα, τερατώδη καὶ τραγικὰ, ποιηταὶ, καὶ μυθογράφοι νέμονται, καὶ οὐκέτ' ἔχει πίστιν οὐδὲ σαφήνειαν : *ulteriora, monſtroſa & tragica Poetæ & fabularum ſcriptores depaſcuntur, neque ultra fidem obtinent vel certitudinem.* Plutarchus, *Parallela, operum tom.* I. *pag.* I.

pardonner cela aux Anciens qui, voulant rendre l'origine ou la fondation de leurs Etats, plus auguste & plus respectable, ne manquoient pas d'y intéresser toujours les Dieux (1).

Ce n'est pas que les anciens Historiens, tels que Hérodote, Thucydide, Diodore de Sicile, Strabon, Denys d'Halicarnasse, Pausanias & quelques autres, fussent tellement dépourvûs de toute regle de critique, qu'ils copiassent à l'aveugle & sans aucun discernement les opinions les plus douteuses, celles qui s'écartoient ouvertement de la suite de l'histoire, & qui portoient en elles-mêmes un caractere visible de fausseté. Mais est-ce toujours au consentement du plus grand nombre de titres, & au rapport des traditions conformes entre elles dans des familles & dans des villes différentes, que s'attacherent les Historiens que j'ai nommés, & la plûpart

(1) *Quæ ante conditam condendamve urbem, Poeticis magis decora fabulis, quam incorruptis rerum gestarum monumentis, traduntur; ea nec affirmare nec refellere, in animo est. Datur hæc venia antiquitati, ut miscendo humana divinis, primordia urbium augustiora faciat.* Titus Livius, *Præfat. lib. 1. pag. 4. edit. Paris.* 1679.

des écrivains dont nous avons encore les ouvrages ou de ſimples fragments? Si tous ces auteurs de l'antiquité ont ſuivi véritablement cette méthode que leur attribue un très-habile Académicien (1): s'ils n'ont rien avancé qu'après de bons Mémoires & des traditions ſûres & avérées ; il ſemble qu'il devroit y avoir peu d'embarras dans l'hiſtoire des temps. Il ne faudroit que recourir aux ouvrages ou aux fragments des anciens auteurs : la chronologie des événements dont ils nous ont tranſmis le ſouvenir, fondée qu'elle ſeroit ſur des preuves ou des titres véridiques, ſur des témoins irréprochables, nous donneroit conſtamment une liaiſon dans l'ordre des découvertes humaines, comme dans celui des faits qui concernent les premiers ſiecles hiſtoriques. Dès-lors les dattes de ces découvertes & de ces faits auroient tout le degré de véracité dont elles peuvent être capables.

Si l'immenſe perſpective que nous préſente le champ de l'hiſtoire, ſe trouve obſcur-

(1) *M. Freret, Défenſe de la Chronolog. part.* 1. §. III. *pag.* 57.

cie & ténebreuse par quelque côté, ne nous en prenons donc plus qu'à la perte de quelques titres ou de quelques monuments. Ces tâches & ces obscurités ne nous permettront pas de considerer en plein tout ce qui se sera passé dans la suite des temps : elles ne nous déroberont que la vûe d'une foible partie de ce tableau des siecles. Mais la certitude historique n'en souffrira point : elle aura pour garant des témoignages irréfragables, des auteurs qui sçavoient parfaitement distinguer ce qu'il y avoit de faux, de douteux & d'obscur dans les traditions populaires, ou particulieres à quelques familles.

Qu'il s'en faut de beaucoup, que nous puissions porter un si beau jugement, je ne dis pas sur tous les Historiens, mais sur la plûpart de ceux qui passent même pour les plus exacts ! Il est trop de discordances entre eux ; ils sont trop hétérogenes les uns aux autres ; ce sont, pour ainsi dire, des métaux qui s'allient trop peu ; leurs variations sont trop palpables, pour croire qu'ils ne se soient jamais éloignés des regles d'une si sage critique, & qu'ils ayent toujours travaillé sur

des Mémoires fidéles & des titres assûrés.

Ne nous engageons point dans la discussion d'une infinité de faits que les Historiens nous ont laissés touchant l'origine des Etats, la fondation des Villes, la naissance des Arts & des Sciences. Ce détail ne serviroit qu'à nous écarter de l'objet que nous devons avoir principalement en vûe. S'il falloit porter le flambeau d'une sévere critique sur les récits des Historiens dont nous avons parlé, nous ne ferions qu'accroître de trop légitimes préjugés contre la fidélité de leurs témoignages.

Ne citons pour exemple de leurs variations, que l'ancien Empire Assyrien, des débris duquel se forma une seconde Monarchie du même nom, si fameuse dans l'antiquité. Qu'on étudie avec soin les divers récits des Historiens touchant la durée de ce premier Empire qui changea enfin de face à la révolte des Medes? On diroit que ce ne sont plus les mêmes Princes, ni les mêmes temps. Que des relations opposées dans les dattes, dans les faits! Les Historiens qui ont parlé de cette ancienne Monarchie, nous ren-

verront toutefois aux titres déposés dans les Villes & dans les Temples, aux traditions les plus authentiques, ou enfin à l'authorité des écrivains qui leur avoient laissé des Mémoires. D'où vient donc cette diversité d'opinions, si-non de ce que les actes ou les titres qu'on avoit consultés, étoient peu fidéles, peu exacts & même corrompus; ou que faute de bons Mémoires, on ne s'étoit pas assés défié des traditions populaires?

Oserai-je le dire? le récit de la plûpart des événements qui regardent les siecles héroïques & fabuleux, pourroit être rejetté jusqu'à un certain point, sans qu'il en résultât le moindre dommage pour la vérité historique. Varron, le plus sçavant (1) d'entre les Romains, eut soin de distinguer tous ces temps de ceux qu'il appelloit purement historiques, & qu'il ne dattoit que de la premiere Olympiade (2).

(1) *Lactant. Divin. Institut., lib* 1. *de falsa Religione, cap.*VI. *pag.* 31. Voy. les éloges que les Peres ont donnés à ce Romain : on les trouve à la tête de ses Œuvres.

(2) *Nunc vero id intervallum temporis tractabo, quod* ἱστορικὸν *Varro appellat. Hic enim tria discrimina temporum esse tradit. Primum, ab hominum principio*

ad

Il paroît en effet, que la mémoire des événements commence à se transmettre à la postérité avec quelque exactitude, dans ces seuls siecles auxquels la Grece vit ses jeux Olympiques, rétablis par Iphitus. Ce sont-là les temps qu'on pourroit nommer le crépuscule de l'histoire.

Avant cette époque (1) la plus remarquable de toutes celles qu'employerent les Anciens, & qui tire son nom des mêmes jeux qu'on célébroit au commencement de chaque cinquieme année, l'on ne marche, pour ainsi dire, qu'à tâtons à travers les nuages épais, qui couvrent l'histoire des siecles précé-

ad cataclysmum priorem : quod propter ignorantiam vocetur ἄδηλον *: secundum a cataclysmo priore ad Olympiadem primam ; quod quia in eo multa fabulosa referuntur,* μυθικὸν *nominatur : tertium, a prima Olympiade ad nos quod dicitur* ἱστορικὸν, *quia res in eo gestæ veris historiis continentur*. Censorinus, *De Die Natali*, *cap.*XXI. *pag. m.* 154.

(1) On met le plus communément cette époque au solstice d'été de l'année 776. avant Jesus-Christ. Voy. entr'autres, *Petav. de Doctrina temporum, lib.*IX. *cap.*XLI. *edit. Paris.* 1627. *pag.*96. = *M. Freret, part.*1. §.1. *pag.*162.

dents, malgré les nobles efforts qu' ont faits des ſçavants pour les écarter. N'en ſoyons pas ſurpris: les événements, l'origine des Sciences, des Arts & leur époque, y ſont trop embrouillés pour oſer ſe promettre de les ramener à quelque point de clarté & de préciſion.

George Syncelle avoit bien ſenti ces embarras, en parlant des antiquités de la Grece; auſſi diſoit-il hardiment, qu'on ne peut compter ſur les ſiecles qui dévancent les Olympiades, ſans s'expoſer à l'erreur: *Iῶν περὶ Ἕλλησι πάντων χρόνων διασφαλλομένων* (1). Outre que la vérité s'y trouve fort affoiblie par la perte des monuments, elle y eſt encore extrêmement déguiſée ſous un tas de fables. Au contraire, depuis cette Ere célebre, la certitude des faits hiſtoriques commence à ſe manifeſter & à ſe développer de plus-en-plus: le chronologiſte s'en ſert comme d'une eſpece de bouſſole qui dirige ſes pas dans la carriere des événements de l'hiſtoire, de ceux principalement qui regardent les Grecs.

(1) *Apud Græcos omnium temporum* (ſuperiorum rationes) *fallaces*. Syncell. *Chronogr. pag.* 154. *vid. & pag.* 97.

Ce n'eſt pas que je veuille ici répandre un pyrrhoniſme hiſtorique ſur tous les faits qui vont au dé-là des Olympiades, conſignés dans les annales des Peuples, ou appuyés ſur leurs traditions;& cela uniquement pour donnér à une Nation préférablement à une autre, la pratique de certains Arts qui ne doivent nous intéreſſer, qu'autant qu'ils ſont utiles à la ſociété. Ouï, la connoiſſance des temps n'eſt point une ſcience de mots : l'hiſtoire ancienne n'eſt point un tiſſu de fables, de comptes puériles & de menſonges, comme le dit un auteur (1).

Je ne doute point que les Bochart, les Scaligers, les Uſſerius, les Selden, les Marſham, les Voſſius, les Dodwel, les Pezron, les Fourmont, les Freret, les Des-Vignoles, les Shuckford, les Caylus & bien d'autres habiles Littérateurs, ſans parler des anciens,

(1) *Le menſonge réſide au Temple de Mémoire;*
Il y grava de mains de la crédulité
Tous ces faſtes des temps deſtinez pour l'Hiſtoire
Et pour la vérité.
M. de Voltaire, *Ode pour MM. de l'Acad. des Sciences. Œuvres, tom.* III. *de l'édit. de Dreſde* 1748. *pag.*144.

n'ayent par leurs excellents ouvrages, porté la lumiere parmi les ténébres de l'antiquité. Tous ces grands hommes, quoiqu'en dise un écrivain (1), ne sont point de simples compilateurs; ils raisonnent, & sont dignes des plus beaux éloges:

——— *Manibus date lilia plenis*:
Purpureos spargam flores ——— (2).

Mais a-t-on dissipé toutes ces obscurités, eu égard aux temps antérieurs à ceux de Cyrus & de la Monarchie des Perses? L'esprit de systême n'auroit-il pas préoccupé quelques-uns de ces sçavants hommes dans leurs recherches? N'ont-ils pas plutôt vû les difficultés, qu'ils ne les ont bien résolues? Tous ces fragments détachés, ces précieux restes de l'ancienne histoire, les a-t-on bien liés entre eux; & ces grands vuides qu'ils nous laissent à désirer, ne les auroit-on pas suppléés par des

(1) C'est Feu Mylord Bolingbroke, dans ses *Lettres sur l'étude & l'usage de l'Histoire*. M. Maty a très-bien relevé le profond mépris que ce Seigneur y fait si mal à propos de la plûpart des sçavants. Voy. *Journal Britannique, mois de Juillet & d'Août* 1752. *tom.* VIII. *pag.* 375., où l'on rend compte de ces lettres.

(2) *Virgilius, Æneidos lib.* VI. *vers.* 883. *seq. pag.* 319. *edit. Paris.* 1675.

conjectures & des hypotheſes quelquefois arbitraires & hazardées? C'eſt du moins ce qu'a reproché à la plûpart des modernes que nous venons de nommer, M. Freret dans ſes belles *Réflexions ſur l'étude des anciennes hiſtoires & ſur le degré de certitude de leurs preuves* (1). Nous verrons plus bas, que la méthode de ce docte Académicien n'a point échappé à la critique d'un de ſes confreres. Tant le choix des témoignages des auteurs, la réunion de leurs fragments pour en compoſer un corps complet, une hiſtoire ſuivie, en plaçant chaque choſe dans l'ordre des temps, qui lui convient, & auquel elle a rapport, eſt un plan difficile à ſaiſir, à bien manier, peut-être même un ouvrage preſque impoſſible dans l'exécution.

D'après ces conſidérations qui ne ſont point un hors-d'œuvre, mais que nous n'avons amenées qu'afin de prévenir quelques difficultés qu'on nous oppoſeroit contre la fixation de notre époque, l'on s'attend aſſès

(1) *Mémoires de Litt. de l'Acad. des Inſcript. tom.* VI. *pag.* 146. *ſuiv.*

à la conséquence où elles nous conduiront. Que penser en effet de toutes ces fameuses conquêtes de Ninus, Roi de Assyriens, & surtout de la seconde expédition que les Historiens font entreprendre à ce Prince contre la Bactriane ? Au rapport de Ctésias (1), l'armée de ce conquérant étoit composée de deux cents mille chevaux, de dix-sept-cents mille hommes d'infanterie & de près de seize mille Chariots armés de faulx. Suivons cet Historien pour un moment. Dans l'armée que la Reine Sémiramis, successeur du Monarque Assyrien, destina pour la conquête de l'Inde, l'on ne comptoit pas moins de trois millions de fantassins, de cinq-cents mille hommes de cavalerie & de cent mille Chariots. Je ne parle point des cent mille hommes montés sur des chameaux, & des deux mille barques que cette Princesse fit construire pour passer le fleuve Indus (2). Je tais bien d'autres circonstances que nous rapporte l'Historien de Cnide, & je ne dis rien de ces Nations contre lesquelles Ninus & Sémira-

(1) *Apud Diodorum Siculum lib.*II.*pag.*93.
(2) *Ctesias, ibid. pag.*104.

mis furent porter la guerre. Des préparatifs aussi immenses dénotent suffisamment, qu'un Peuple qu'on va subjuguer, doit être capable de quelque résistance & même d'une grande résistance, par-conséquent assès discipliné pour se défendre contre les attaques d'un ennemi rédoutable (1).

Sans observer que ces récits sont marqués au coin d'une exagération la plus outrée, accordons un instant, que ces faits soient vrais en eux-mêmes: laissons à-part tout le mer-

(1) *Diod.ibid.pag.*105. Suidas, au mot Σεμίραμις, (*tom.*III. *pag.*297. *seq.*) rencherit même de beaucoup sur le récit de Ctésias, dans une lettre qu'il nous produit de cette Princesse à Dercétaie, son lieutenant. Mais, comme l'observent les sçavants auteurs de l'*Histoire Univers. trad. de l'Angl.tom.*III. *liv.*I.*ch.*VIII. *pag.*186., cette lettre nous fournit un exemple frappant de la crédulité ou de l'impudence de Suidas. Elle nous authorise à dire que les Historiens Grecs paroissent avoir été particulierement épris du merveilleux, & s'être fait une sorte de mérite de préférer l'extraordinaire au naturel. Le Chevalier Raleigh (*History of the World*, ou *Histoire du Monde*, *ch.*XII. §.2.) avoit déjà remarqué touchant l'armée en question, qu'il n'y avoit aucun endroit sur la surface de la Terre, en état de nourrir une pareille multitude, quand même tous les hommes & toutes les bêtes n'auroient mangé que de l'herbe.

veilleux dont il a plû aux Hiſtoriens de les orner & de les embellir. Il nous reſte encore à diſcuter ſi la datte où bon nombre de chronologiſtes placent ces événements, eſt bien conſtatée : ſi elle l'eſt, en vain recourrions-nous aux Egyptiens, comme au ſeul Peuple qui fût alors en poſſeſſion de ces uſages Equeſtres.

Prenez en effet les commencements de la Monarchie Aſſyrienne : ſuivez-en les progrès & la durée ; calculez la ſucceſſion de ſes Rois, ainſi que nous la décrivent pluſieurs chronologiſtes anciens & modernes ; vous verrez que la ſeconde expédition de Ninus (1) & celle de Sémiramis tomberont dans un ſiecle où il n'eſt aucun monument qui aſſûre aux Egyptiens la connoiſſance de ces Arts que nous leur attribuons. Il eſt même de célebres chronologiſtes qui placent plus haut ces deux événements.

La poſition de l'époque des conquêtes de

(1) Voy. *Sam. Shuckford, Hiſt. du Monde, tom.* 1. *liv.* IV. *pag.* 183. *ſuiv.* Selon ce moderne, Ninus mourut l'an du Monde 2017. après un regne de 52. années. Sémiramis lui ſucceda, & gouverna l'Empire pendant 42. ans, juſqu'a l'an 2059.

Ninus & de la Reine Sémiramis, une fois admise pour véritable, détruiroit donc notre hypothese. On a déjà vû que nous ne reconnoissons l'usage bien constant des Chars & des chevaux, que quelques années avant l'arrivée de Jacob en Egypte, vers l'an du Monde 2298., selon le calcul du texte Hébreu, ou 642. ans après le Déluge, & 1702. ans avant Jesus-Christ. Puisque ces grands appareils de guerre sont de ces faits les plus anciens, dont fasse mention l'histoire profane; que c'est encore de la vérité ou de la fausseté de leur datte, que dépend toute la force ou la foiblesse de nos preuves, voyons si les chronologistes qui nous proposent ces époques, sont bien en état de les soûtenir comme des regles qui soient au-dessus de tout doute, de tout soupçon; si elles décident effectivement le point que nous avons discuté jusqu'à présent.

Rien ne seroit plus propre à éclaircir cette matiere, que d'examiner à la rigueur & la supputation que Ctésias nous a laissée touchant la durée de l'Empire Assyrien sur la haute-Asie, & le nombre des Princes qu'il y

fait regner ; mais nous sommés nécessités à nous borner. Disons cependant quelque chose de cet auteur : ce n' est point absolument nous écarter de notre but : les faits que Ctésias nous rapporte, & les dattes qu'on leur assigne, nous y conduisent assès naturellement.

Nous n'avons plus l'ouvrage que l' écrivain de Cnide avoit composé sur l' histoire des Perses ; il l' avoit divisée en XXIII. livres. Mais nous pouvons juger des sentiments de cet Historien, par les extraits des six prémiers livres (1), que Diodore de Sicile nous a conservés, & par quelques fragments que nous lisons dans Photius (2).

Suivant Diodore de Sicile, Ctésias faisoit subsister l'Empire Assyrien, l'espace de 1360. ans jusqu' à la révolte des Medes (3). Le même auteur écrit dans le second livre de sa Bibliotheque (4), que cette Monarchie avoit duré plus de 1400. années, quand

(1) Ctésias y traitoit du Royaume d'Assyrie. Voyez le second livre de Diodore de Sicile, où l'on en trouve, entr'autres, des fragments.

(2) *Bibliothec. Cod.* LXXII. *pag.* 107. *edit. Rothomag.* 1653.

(3) *Diodor. Sicul. pag.* 109.

(4) *Diodor. ibid. pag.* 115.

les Medes ſécouerent le joug des Aſſyriens. M. Shuckford (1) croit cependant, que ces deux nombres ſont corrompus, & qu'il faut les réduire à 1300. ans, ainſi que l'ont fait Euſébe & Clement d'Alexandrie, qui s'appuyent tous deux de l'authorité de Diodore de Sicile. Quoiqu'il en ſoit de cette diverſité & d'autres ſemblables, qu'on rencontre en aſſés grand nombre dans les Hiſtoriens qui ont traité cette matiere, nous laiſſons aux chronologiſtes le ſoin de les concilier entre elles. Ce qu'il y a de bien certain, c'eſt que la ſomme de Diodore, que M. Des-Vignoles évalue à raiſon de 1459. années (2), en y joignant le regne de Belus, qu'on dit avoir été de 55. ans, s'éloigne de beaucoup de celle que nous devons à Hérodote (3). Cet écrivain n'aſſigne à l'Empire d'Aſſyrie, lorſque les Medes ſe révolterent, que 520. ans de durée; tellement que ſelon le calcul qu'en a donné M. Shuck-

(1) *Loc. cit. tom.* I. *lib.* IV. *pag.* 190. *ſuiv.* = *Antiquités Chronologiques*, *M. Jackſon*. *Journal Britannique*, *par M. Maty*, *Janvier & Février* 1753. *tom.* X. *pag.* 156.
(2) *Chronologie*, *tom.* II. *liv.* IV. *chap.* 4. *pag.* 210.
(3) *Hiſtoriarum lib.* I. *cap.* XCV.

ford (1) en réfutant la chronologie de M. Newton, la Monarchie Assyrienne auroit dû commencer, suivant le systême d'Hérodote, à l'an du Monde 2771. vers le temps de la judicature d'Abimelec. Cette derniere hypothese diminueroit la somme désignée par M. Des-Vignoles, de plus de IX. siecles; car si de 1459. vous retranchez 520., il reste 939. Voilà donc une différence essentielle & bien sensible entre le calcul de Ctésias & celui d'Hérodote; à moins que l'on ne dise que Hérodote n'a voulu entendre cette mésure de temps, que par rapport à l'Empire des Assyriens sur la haute-Asie (2), sans

(1) *Loc. cit. tom. I. Préface côtée * * 6. 7.*

(2) Ἀσσυρίων ἀρχόντων τῆς ἄνω Ἀσίης ἐπ' ἔτεα εἴκοσι καὶ πεντακόσια, πρῶτοι ἀπ' αὐτῶν Μῆδοι ἤρξαντο ἀπίσασθαι. *Quum Assyrii annis quingentis viginti superiorem Asiam obtinuissent, primi Medi ab ipsis deficere cœperunt.* Herodot. *uti supra.* Pour concilier cette somme avec celle de Ctésias, quelques auteurs ont pensé qu'il n'y avoit pas de meilleur parti à prendre que de dire, ou que le texte d'Hérodote étoit ici corrompu, ou que selon la méthode des Asiatiques, Hérodote avoit omis lui-même, à dessein, le nombre de *mille*; qu'il falloit parconséquent le lui restituer, & lire 1520. Mais des sçavants ont rejetté avec raison cette prétendue cor-

prétendre que la Monarchie n'eût subsisté auparavant, quoique dans des limites plus étroites. Ce seroit la seule voie qui pût en quelque maniere concilier ces deux anciens historiens; mais dans ce cas-là, il faudroit nécessairement renvoyer beaucoup plus bas l'époque des conquêtes de Ninus & de Sémiramis, déranger même la suite des Rois Assyriens, telle que nous l'avons dans Syncelle & dans Jule-Africain, ou donner d'autres dattes pour le commencement de leur regne.

Il est cependant une difficulté assès considérable qui nous arrête. Ctésias conserve trop long-temps à la Monarchie Assyrienne

rection. Les plus anciennes éditions & tous les manuscrits qui nous restent d'Hérodote, sont parfaitement uniformes sur cet article: & la leçon de Diodore de Sicile, quoiqu'elle ne porte que 500. ans, ne permet pas d'embrasser cette correction qui supposeroit d'ailleurs une faute subsistante dans le texte d'Hérodote depuis plus de 2000. ans. Si une telle conjecture est jamais recevable, nous pourrons par la même raison, rétablir aisément toutes les discordances qu'on trouve dans les anciens fragments des auteurs en fait de chronologie; ce qu'on ne doit faire qu'avec la plus grande reserve, & qu'autant que les loix d'une sage critique semblent l'exiger. Retenons donc les 520. ans d'Hérodote: ne lui imputons point une erreur, pour en justifier une autre.

ces conquêtes ſur la haute-Aſie : il aſſûre que mille ans après Ninus, Teutames le vingtieme Roi depuis Ninyas, fils de Sémiramis, en jouiſſoit encore (1). Ces deux Hiſtoriens partagent donc les temps d'une maniere trop inégale, pour eſperer de pouvoir jamais les rendre d'acord. Je ne ſçais ſi cette difficulté & d'autres inévitables, de quelque côté qu'on ſe tourne pour ajuſter la chronologie de l'ancien Empire Aſſyrien, auront porté quantité d'écrivains à renfermer toute la durée de cette Monarchie dans un eſpace beaucoup plus reſſerré que ne l'ont fait bien des auteurs, & en dernier lieu M. Des-Vignoles. Tous ces modernes que je nomme (2) au bas de

(1) *Apud Diodor. Sicul. lib.*II. *pag.* 109.

(2) *Gilberti Genebrardi Chronograph. lib.* I. *ad an. Mundi* 3356. *edit. Pariſ.* 1585. *pag.*132. = *Jac. Uſſerii Annal.P.J.*3447. *edit. Londini* 1650. *pag.*43. = *Georg. Hornii Arca Noe*, *pag.*82., *apud Des-Vignoles*, *loc.cit. cap.*IV. *pag.* 173. = *Chriſtian. Schotani Bibliothec. Hiſtor. Vet. Teſtam. ſeu exercit. in S. Script. & Joſeph. per modum commentarii in Hiſt. Sacr. Sulpicii Severi*, *tom.* I. *de ſecunda Mundi ætate*, *pag.*115. & *tom.*II. *de Rebus Aſſyriis*, *pag.*1016. *ſeq.* = *Joh Marsham*, *Chron.Canon*, *ſecul.* XVII. *pag.*489. *ſeq.*, & ailleurs où il reprouve le calcul de Ctéſias. = *Thom. Lydiati Defenſ.adverſus Scaligerum*, & *Nicol. Abrami Pharus Vet.Teſtam. lib.*VI. *qui eſt de Regno Aſſyr.*, *apud Uſſer. Chronolog. cap.*V. *edit. Oxoniæ*

la page, ne vont pas au de-là de 600. ans. Jule-Africain au contraire, fait subsister cette Monarchie pendant 1459. années, sous quarante-un de ses Rois jusqu' à Sardanapale inclusivement : Eusebe l'abrege seulement de 220. années; il omet le regne de Belus, & réduit tous ses Rois au nombre de trente six. Ceux même d'entre les auteurs modernes, qui s'en tiennent au témoignage de Ctésias, donnent plus ou moins de durée à l' ancien Empire d'Assyrie (1).

Il ne nous appartient point d' entrer dans toutes ces discussions chronologiques : à n'en juger que par les grandes dissentions qui regnent chez les modernes, qui seules suffiroient pour décréditer à-jamais un systême, il y a apparence qu'on ne vuidera pas si-tôt ce procès littéraire, qui depuis plus d'un siecle, a

1660. *pag.* 83. = *M. Bossuet, Discours sur l'Histoire univ. pag.* 22. = *Le P. Tournemine, Premiere Dissertation sur la ruine de Ninive & la durée de l'Empire Assyrien.* Elle est au commencement du 1. *volume de l' hist. des Juifs, de M. Prideaux, de l'édit. de Paris* 1726. = Voyez aussi *M. Newton, Cellarius, le P. de Montfaucon, M. du Pin, &c.*

(1) Voyez ce que M. Des-Vignoles a écrit la-dessus, *loc. cit. pag.* 161. 166. & 208.

essuyé tant de contradictions de la part des sçavants. „ Les modernes, dit un écrivain, ont „ inventé différens systêmes pour concilier „ les récits opposés des historiens de l'anti- „ quité ; mais tous ces systêmes sont sujets à „ tant d'objections qu'il n'y en a pas un seul „ dont on puisse être vraîment satisfait (1) „. La matiere est néanmoins assès importante d'elle-même, par la grande connexion qu'elle a avec la chronologie de la Sainte Ecriture, & avec celle des plus anciens Royaumes. Quoique M. Goguet se soit déterminé pour le sentiment ordinaire (2), qu'il croit le plus vraisemblable, mais qu'il adopte avec quel-

(1) *M.Goguet, De l'Origine des Loix, tom.1.pag.38.*

(2) Ce sçavant auteur place la prise de Babylone par Ninus, à l'an 1758. avant l'Ere Chrétienne, ou 590. ans après le Déluge, c'est-à-dire, à l'an du Monde 2246. Ce fut alors, observe-t-il, que Nabonaddus, le dernier des Princes Arabes qui avoient occupé le trône de Babylone, fut vaincu par Ninus Roi de Ninive; & que les deux Monarchies furent réunies dans une seule sous le nom d'Empire Assyrien, jusqu'au temps où la révolte des Medes donna lieu aux Babyloniens de sécouer le joug des Monarques d'Assyrie environ l'an 770. avant J. C. (*ibid.pag.39.*) Voy. la Table chronologique pour la premiere partie de cet ouvrage de M. Goguet.

que

que restriction ; J'ose dire que les difficultés ne subsistent pas moins dans son hypothese que dans celle de M. Des-Vignoles : on peut appliquer à leur systême, comme à ceux des autres, ce bon mot d'Horace (1).

—— Vitiis —— Optimus ille est
Qui minimis urgetur ——

„ S'ils ne les ont produites (ces ingenieuses hypothéses), dit M. de Pouilly dans ses *Nouveaux essais de critique sur la fidélité de l'histoire* (2) , que pour nous faire sentir la force de leur esprit, ils ont exécuté leur dessein. Quelques-uns de ces systémes ressemblent en quelque sorte à ces palais enchantez, fameux dans les Poëmes de l'Italie & dans nos anciens Romans ; leur peu de fidélité même prouve la puissance de l'architecte ; mais pour faire évanouir, si j'ose ainsi parler, toutes ces hypothéses brillantes, il ne faut, ce me semble, que cette réflexion : l'improbabilité

(1) *Satyr.lib.*1.*Sat.*III.*vers.*68.*seq.oper.tom.*II.*pag.*536.
(2) *Mém. de Littér. de l'Acad. des Inscript. tom.*VI, *pag.* 100.

„ qu'elles ont par elles-mêmes, contrebalan-
„ ce au moins la légére probabilité qu'elles
„ empruntent de Ctésias ou d'Hérodote „.

Dans ce cahos d'opinions qui divisent les auteurs, que dirons nous donc touchant l'époque de ces nombreuses Cavaleries & de ces belles conquêtes de Ninus & de Sémiramis? Ne semble-t-il pas que la durée de l'ancien Empire Assyrien, la suite de ses Rois jusqu'à Sardanapale, l'étendue de ses forces dans son plus haut période, enfin ses révolutions, sont encore un de ces problêmes historiques, qu'il ne sera peut-être jamais possible de bien résoudre ? Pour nous en convaincre, jettons simplement les yeux sur les témoins qui nous certifient ces événements, & examinons jusqu'où ils peuvent mériter notre confiance.

Ctésias, je l'avoue, affirme positivement, qu'il n'avance rien dans son histoire, qu'il n'ait puisé dans les archives des Rois de Perse (1), ou qu'il n'ait entendu des Perses eux-mêmes, ou dont il n'ait été le témoin oculaire. Nonobstant cette magnifique protestation, Ctésias, postérieur de quelques années à Hérodo-

(1) *Diodor. Sicul. lib.* II. *pag.* 118.

re (1) qu'il contredit presque en tout (2) par une fausse gloire (3), ne paroît rien moins que véridique dans un grand nombre de faits qu'il nous garantit. Ou Ctésias a été trop crédule, ou il a voulu nous en imposer, ou les annales des Rois de Perse, d'après lesquelles il prétend avoir composé son ouvrage, manquoient de bons Mémoires (4). Ses méprises démontrent enfin, qu'il est bien éloigné d'avoir rempli exactement les devoirs indispensables d'un Historien (5); que consultant

(1) Voy. *C. Vossius, de Hist. Græc. lib.* I. *cap.* V. = *Jo. Alb. Fabricii Biblioth. Græc. vol.* I. *lib.* II. *cap.* XXV *pag.* 830.

(2) Il le traite même de menteur & de débiteur de fables. *Photius, Bibliothec. cod.* LXXII. *pag.* 107.

(3) Voy. *Josephi Scaligeri Notæ in Vet. Græc. fragmenta. In extremo ejusd. Opere de emendatione temporum, pag.* 43. Une foule d'écrivains lui ont fait le même reproche.

(4) Ce que nous avons rapporté plus haut (*part.* I. *pag.* 49.) d'après George Syncelle, touchant les Mémoires historiques de 150. mille ans que Bérose avoit trouvés dans Babylone, fournit un exemple de leur infidélité.

(5) *Nam quis nescit, primam esse historiæ legem, ne quid falsi dicere audeat; deinde ne quid veri non audeat; ne qua suspicio gratiæ sit in scribendo; ne qua simultatis? Hæc scilicet fundamenta nota sunt omnibus.* Cicero *de Oratore, lib.* II. *cap.* XV. *oper. tom.* I. *pag.* 220.

plutôt le goût & l'honneur de la Nation, parmi laquelle il a vécu l'espace de dix-sept années (1), il lui a sacrifié honteusement les intérêts de la vérité.

Diodore de Sicile, qui vivoit sous Jule-César & sous Auguste, environ quatre siecles après Ctésias, nous déclare lui-même (2), qu'il a suivi une route toute contraire à celle de quelques Historiens de l'antiquité; mais pour s'être attaché à Ctésias, il nous a souvent égaré avec son auteur. Pline lui rend cependant témoignage (3) d'avoir été le premier qui ait cessé de s'occuper d'inepties & de fables. Ces judicieux Historiens dont parle Diodore, uniquement occupés des vrais temps historiques, n'eurent aucun égard à ce qu'on disoit s'être passé dans les siecles des Dieux, des demi-Dieux, des Héros & des hommes illustres. Une tradition obscure & incertaine en déposoit simplement les noms : si elle leur apprenoit quelques-unes de leurs actions, c'étoit sans ordre & sans datte chronologiques. Aussi firent-ils sagement de ne

(1) *Diodor. uti supra.*

(2) *Loc. cit. lib.* IV. *init.*

(3) *Apud Græcos desiit nugari Diodorus.* Plinius, *Histor. natur. lib.* I. *tom.* I. *pag.* 10.

point toucher à la narration de ce qui regardoit des temps si fabuleux & si peu certains.

Disons néanmoins à la décharge de Diodore de Sicile, que plus d'une fois il manifeste ses propres doutes sur des événements peu avérés, ou qui n'ont d'autre soûtien que des bruits populaires. Il assûre dans sa préface, que les six premiers livres de son histoire renferment les temps fabuleux, qui précéderent la guerre de Troye: il nous avertit encore, qu'il n'employera aucune chronologie relative aux mêmes âges, parce qu'il ne lui reste aucun monument assès certain pour les distribuer par années. Rien aussi de plus achevé que cette préface de Diodore. L'auteur nous y annonce en peu de mots, tout ce qu'il auroit dû faire pour exécuter le magnifique plan qu'il trace lui-même de son histoire universelle. Il y saisit d'un seul coup d'œil, avec autant d'ordre que de Méthode, cette immensité d'objets qu'une histoire générale embrasse naturellement. Mais soit faute de secours, soit oubli des regles qu'il s'étoit prescrittes; dans l'exécution, Diodore ne se

ressemble plus à lui-même (1) : le corps de son ouvrage dément dans plus d'un endroit, toute cette belle annonce.

(1) On ne peut pas mieux caractériser cet Historien, qu'en rapportant ce qu'en a dit M. le Comte de Caylus. „ La préface de cet auteur, dit l'illustre „ Académicien, présente, dans une élégante briéveté, un tableau de la plus grande maniere de traiter l'histoire. Ce qu'il y dit, est complet en raison, en sagesse, en vraie philosophie. En faisant „ la peinture de l'histoire avec toute la pompe & la „ majesté qu'elle mérite, il donne la plus haute idée „ du bon goût, de ce goût du vrai établi du temps „ de Diodore, c'est-à-dire dans le siècle de Jules César & d'Auguste; siècle heureux, où l'on a vû „ briller ce que Rome a eu de plus célèbre en tout „ genre de Littérature.

„ Mais ce chef-d'œuvre, ce magnifique frontispice est fort supérieur en beauté à l'édifice qu'il annonce. On peut dire que l'esprit de Diodore étoit „ alors comme exalté par la lecture des historiens „ Grecs qui l'ont précédé. C'est à l'impression qu'il „ en avoit reçûe, & à l'heureuse chaleur dont il „ étoit pénétré pour le moment, qu'il doit sans doute, les grandes & nobles idées dont il a fait usage. „ Dans son histoire même il prouve qu'il a toûjours „ été plus facile de tracer des sujets que de les exécuter. C'est en vain que l'esprit s'élève, le caractère particulier ne perd rien de ses droits. Combien de fois, dans sa narration, s'écarte-t-il des „ grandes idées qu'il a exposées dans la préface? „ Dans l'explication des fables, il substitue ses propres pensées à celles des Nations dont il décrit la „ Mythologie. Il est vrai que ce qu'il dit, paroît dicté par le bons sens; mais au lieu de dire ce qu'il

Je n' ajoûterai plus que deux mots touchant Hérodote, le plus ancien des Historiens de la Grece. Son récit n' est point exempt d' erreur. Quelques louanges que lui ayent prodiguées les plus beaux génies de l' antiquité, comme Hermogene, Dénys d' Halicar-

„ pensoit, il devoit rendre compte de ce que pen-
„ soient les Egyptiens & les autres peuples dont il
„ parle. D'ailleurs on peut encore exiger d'un histo-
„ rien qu' il soit philosophe, & qu' il trace dans le
„ cours de son ouvrage les degrês de progrès & de
„ décadence de l' esprit humain. Il est vrai que cet-
„ te marche n' a pas toujours été celle des auteurs
„ Grecs; mais Diodore s' est encore moins occu-
„ pé de cet objet que tous les autres. On ne re-
„ connoît nullement chez lui ces idées originales
„ des Egyptiens, que les Grecs ont imitées, suivies,
„ copiées & déguisées avec tant d' art & de vanité.
„ En un mot, quoique Diodore ait voyagé lui-même,
„ & qu'il ait sacrifié un grand nombre d'années aux
„ recherches qu'il croyoit nécéssaires pour la perfe-
„ ction de son ouvrage, on s'apperçoit aisément qu'il
„ est d'un génie très-infèrieur aux grands historiens
„ de la Grèce. La lecture de son histoire est cepen-
„ dant utile & même nécessaire; il embrassoit tou-
„ te la suite des siècles depuis l'origine du monde
„ jusqu' à son temps; & dans ce qui nous reste de
„ ses écrits, combien de faits qui ne se trouvent
„ point ailleurs „! *Réflexions sur les Historiens anciens en général, & sur Diodore de Sicile en particulier, Hist. de l'Acad. des Inscript. tom.* XXVII. *pag.* 57. *suiv.*

nasse, Longin, Quintilien & autres (1); l'Orateur Romain n'a pû s'empêcher de lui reprocher une infinité de fables (2). Manethon l'a aussi accusé d'avoir débité bien des faussètés dans ce qu'il a écrit sur les affaires d'Egypte (3): aucun ne l'a attaqué avec plus de passion & peut-être même avec plus d'injustice, que Plutarque (4). Mais ayons

(1) On trouvera les noms de tous ces auteurs à la tête de l'histoire d'Hérodote: voyez-en l'édition, Grecque & Latine, publiée par Henri Etienne, l'an 1592., & celle de Londres de 1679., que nous devons aux soins de Thomas Gale.

(2) *Et apud Herodotum, patrem Historiæ ..... sunt infinitæ fabulæ*. Cicero, *de Legibus*, *lib.* 1. *cap.* 1. *oper. tom.* III. *pag.* 153.

(3) *Josephus*, *contra Appion. lib.* 1. *cap.* XIV. *oper. tom.* II. *pag.* 444. = *Jo. Alb. Fabricius*, *loc. cit. pag.* 663.

(4) *De malignitate Herodoti*, *oper. tom.* II. *pag.* 855. M. Dacier dans sa vie de Plutarque (Voy. *Les Vies des Hommes illustres de Plutarque... Paris* 1762. *tom.* 1. *pag.* XCIII.), nous dit à ce sujet, qu'il paroît que le grand sens de Plutarque l'a abandonné en cette rencontre. Observons en passant, que ce Philosophe n'a point épargné Ctésias. Dans le voyage que Lucien feint aux Enfers, il trouve Hérodote parmi ceux que l'on punissoit pour avoir rapporté des fables dans leurs écrits; mais il y trouve aussi Ctésias qui y est châtié pour la même faute (*Veræ Historiæ*, *lib.* II. *operum tom.* 1. *pag.* 687. Voy. encore son *Philopseudes seu incredulus*, *ibid. tom.* II. *pag.* 327.). M. de Pouilly (*loc. cit.*, *Mém. de Litt. de l'Acad. tom.* VI. *pag.* 79.)

quelque indulgence pour ce pere de l'histoire, de même que pour Diodore de Sicile; la postérité la leur doit. Sans eux, ce grand nombre de faits dont ils nous ont transmis le souvenir, n'auroient peut-être jamais survécu aux malheurs des temps. Toutes ces fables puériles, & il en est sans doute dans leurs ouvrages, ces fautes même énormes qu'ils ont commises, sont des foibles dont peu d'anciens Historiens furent exempts, & principalement ceux de la Grece :

——— *Quidquid Græcia mendax*
Audet in historia ——— (1).

Quantité d'auteurs ont fait voir les erreurs des Historiens Grecs; mais personne que je

remarque néanmoins, qu'il est dans l'Egypte des monuments encore subsistants, qui s'accordent avec ce que Hérodote raconte, & que s'il a prêté quelquefois des agréments à la vérité, lorsqu'elle se trouvoit peu intéressante, du moins ne l'a-t-il pas dédaignée, lorsqu'elle avoit de quoi plaire. Cela nous prouve que Manethon n'étoit pas assès fondé dans ses accusations contre cet écrivain. Voy. *Jo. Alb. Fabricius, loc. cit. pag.* 663. = *M. l'Abbé Geinoz, Défense d'Hérodote contre les accusations de Plutarque. Mém. de Litt. de l'Acad. des Inscript. tom.* XIX. *pag.* 115. *suiv.* — *tom.* XXI. *pag.* 120. *suiv.* — *tom.* XXIII. *pag.* 101. *suivantes*.

(1) *Juvenal. satyr.* X. *lib.* IV. *vers.* 174. *seq pag.* 336.

ſçache, ne les a mieux caractériſées, ſur-tout par rapport à la matiere préſente, que M. Boſſuet dans ſon excellent *Diſcours ſur l'Hiſtoire Univerſelle* (1). Du-reſte, quelque parti que l'on prenne ſur ces deux écrivains, ſoit que l'on ſuive Hérodote, comme beaucoup plus conforme au récit (2) des Auteurs Sacrés, ſoit qu'on s'attache à Ctéſias ou à Diodore ſon compilateur, il n'en ſçauroit réſulter une preuve auſſi lumineuſe que celle que nous avons donnée touchant l'époque de l'ancienneté de l'Equitation & de l'uſage des Chars en Egypte. Je vais tâcher de le prouver.

Suppoſons que la chronologie de Ctéſias ſoit la ſeule qu'on doive embraſſer raiſonnablement, & parce qu'elle paroît mieux convenir à la datte que Moyſe nous aſſigne du commencement du Regne que Nemrod éta-

(1) *Pag.* 47. *ſuiv.*

(2) Voy. *Chriſt. Schotani Biblioth. Hiſtor. tom.* II. *pag.* 1030. *ſeq.* = *Hermanni Conringii de Aſiæ & Ægypti Antiquiſſimis Dynaſtiis adverſaria Chronolog. In Syntagmate variarum Diſſertat.... J. Grævii. Ultrajecti* 1702. *cap.* VII. *pag.* 161. *ſeqq.* = *Joh. Vorſtii Exercitat. Academicarum* ΔΕΜΑΤΙΟΝ. *Exercit.* I. *de temporibus defectionis Medorum ac Babyloniorum ab Aſſyriis. Opuſculor. quæ ad Hiſt. ac Philolog. ſacram ſpectant, faſciſcul.* III. *Thom. Crenii, pag.* 722. *ſeq.*

blit dans Babylone (1), & parce qu'elle eſt plus analogue, à quelque choſe près, aux obſervations Aſtronomiques, que Calliſthene, célebre Géographe, envoya de cette ville en Grece, à la ſollicitation d'Ariſtote: voyons où cette ſuppoſition nous menera. Ces obſervations qui finiſſent vers le temps auquel Alexandre ſe rendit maître de Babylone (2),

(1) *Geneſ.* x. 10. Il ne faut point confondre le Royaume de Babylone avec celui d'Aſſyrie. Moyſe, (*ibid. & v.* 11.) & le Prophéte Michée diſtinguent expreſſément l'un de l'autre. *Ils ravageront*, dit ce dernier Prophéte (*Ch.* v. *v.* 6.), *avec l'épée la terre d'Aſſur & le pays de Nemrod avec leurs lances.* Ces deux Royaumes étoient cependant réunis ſous la Monarchie Aſſyrienne du temps de Michée qui vivoit ſous Manaſſé, fils d'Ezéchias, & lorſqu'Eſarhaddon étoit Roi d'Aſſyrie & de Babylone. Quand nous diſons que ces obſervations paroiſſent s'accorder davantage avec l'époque du Royaume que fonda Nemrod, nous n'enviſageons que l'intervalle qu'on aſſigne ordinairement à toute l'étendue de temps qu'a ſubſiſté cet Empire connu ſous le nom d'Aſſyrien; quoique cette réunion ne ſoit arrivée dans le ſyſtême même de ceux qui ſuivent Ctéſias, que quelques ſiecles après que l'un & l'autre de ces états furent fondés.

(2) Le Docteur Prideaux, dans la Table chronologique pour ſon Hiſtoire des Juifs (*tom.* v. *pag.* 275. *édit. d'Amſt.* 1722.), place cet événement à l'année 331. avant Jeſus-Chriſt; par-conſéquent les obſervations de Calliſthene remonteroient à l'an 2234. avant la même Ere, ou à l'an du Monde 1766., cent dix ans

renfermoient un espace de 1903. ans (1). Le texte de Simplicius est des plus formels: Χιλίων ἐτῶν εἶναι καὶ ἐννεακοσίων τριῶν (2).

Je n'ignore pas que des auteurs de grand nom (3) s'inscrivent en faux contre les ob-

après le Déluge. Si Callisthene a dit vrai, nos anciens Patriarches se seroient exercés à observer les Astres d'assès bonne heure. Voy. la note (3) suivante.

(1) Gerard Jean Vossius (*Chronolog. Sacræ Isagoge, Differt.* III. *cap. pag.* 12. — *Differt.* V. *cap.* IX. *pag.* 18. *oper. tom.* VI. *edit. Amstelod.* 1701.) dit trois ou quatre fois, que ces observations renfermoient un espace de 1993. ans; le docte J. A. Fabricius (*Bibliographia Antiquar. cap.* VII. §. *pag.* 205. *seq.*) a commis la même faute; l'un & l'autre sans doute, par inadvertance, ou plutôt par erreur d'imprimerie. D'autres écrivains, comme M. Rénaudot (*De l'Origine de la Sphere. Mém. de Litt. des Inscript. tom.* 1. *pag.* 4.), portent seulement 1900. c'est encore une faute. Je releve ici ces sortes d'erreurs, parce que celles qu'on lit dans les ouvrages des grands hommes, sont rarement sans conséquence.

(2) *Simplicius, Commentar. ad lib.* II. *Aristotel. de Cœlo. Chart.* 123. *edit. Græcæ Aldinæ, Venet.* 1526.

(3) *Marsham, Chron. can. sec.* XVII. *pag.* 474. = *Dodwell. Differt. Cyprian. Append.* §. 23. *seq.* = *Thomæ Stanleii Histor. Philosoph. part.* XII. *sect.* 1. *cap.* VI. *pag.* 1118. = *Clericus, in Indice ejusd. Philosoph. Voce Babylonic. & Berosus.* = *Herm. Conringii Adversar. Chronolog. uti supra, cap.* IX. *pag.* 167. *seq.* = *M. Goguet, de l'Origine des Loix &c. tom.* I. *liv.* III. *pag.* 215 *suiv.* — *Differt sur les Antiq. des Babyloniens &c. ibid. tom.* III. *pag.* 279 Cet auteur paroît avoir méconnu à dessein la correction qu' exige nécessairement le passage de Pline, dont nous

ſervations de Calliſthene . Ces écrivains ſe fondent ſur un paſſage de Pline (1), où il eſt dit d'après le témoignage d'Epigene, que les Babyloniens n'en avoient que de 720. années, & d'après Béroſe & Critodeme, qu'à Babylonne l'on en trouvoit au moins de 480. ans. Si on fait attention, comme le remar-

parlerons bien-tôt. M. Goguet veut montrer par-là, que les meilleurs eſprits de l'antiquité même profane ont eu aſſes de critique pour ſentir l'impoſture de Béroſe dont les obſervations Aſtronomiques embraſſoient pluſieurs milliers de ſiecles. = *M. Montucla*, *Hiſt. des Mathématiques*, *tom.*1. *part.* 1. *liv.*II. *pag.* 56. Il ne dit pas le mot de la correction qu'exige le même paſſage de Pline. = *M. Newton*, *la Chronolog. des Anc. Royaumes. pag.*46. = Les auteurs de l'*Hiſt. univerſ. tom.* 1. *liv.* 1. *ch.* II. *pag.* 315. ne ſemblent pas en faire grand cas; & s'ils les admettent, ils prétendent qu'elles forment une nouvelle démonſtration de la fauſſété de la chronologie Hébraique; puiſque, ſuivant cette chronologie, elles auroient commencé environ cent ans après le Déluge: il n'eſt pas apparent, diſent ils, que l'on ſe ſoit amuſé à des obſervations aſtronomiques, ou à d'autres ſpéculations ſubtiles, pendant que les hommes avoient d'autres occupations bien plus preſſantes. L'auteur de l'*Oracle des nouveaux Philoſophes*, qu'on dit être M. l'Abbé Guyion, (*tom.*II. *pag.*153. *édit. de Berne* 1760.) s'engage à nous prouver ſolidement la réalité de ces obſervations dans ſa grande *Hiſtoire de l'Idolatrie*.

(1) *Hiſtor. natural. lib.* VII. *cap.* 56. *oper. tom.* II. *pag.* 94. *ſeq.*

quent la plûpart de ces auteurs, aux siecles où fleurissoient Bérose & Epigene, l'un sous Alexandre le Grand & ses premiers successeurs (1), le second du temps d'Auguste (2), l'on verra que ces deux calculs Astronomiques tombent précisément sous Nabonassar, c'est-à-dire, vers l'an 747. avant Jesus-Christ, où commença la fameuse Ere qui prit le nom de ce Prince (3), & de laquelle, selon

(1) *Syncell. Chronograph. pag.* 14. 28. = *Tatian. Orat. contra Græc. pag.* 71. *Vid. Spenceri Notæ ad libr.* 1. *Origenis contr. Cels. pag.* 332 *edit. Paris.* 1733. = *Gerard. Joan. Vossius, de Historicis Græcis, lib.* 1. *cap.* XIII. *pag.* 86. *& alii*.

(2) C'est une conjecture du Chevalier Marsham (*loc. cit. pag.* 474.) & de M. Goguet (*loc. cit. tom.* III. *pag. ead.*) : je doute cependant, si Epigene ne seroit pas beaucoup plus ancien. Voy. *J. Alb. Fabricii Biblioth. Græc. vol.* II. *lib.* III. *cap.* V. *pag.* 85.

(3) Cette Ere dont se servirent principalement Ptolomée dans ses observations Astronomiques, & Censorin, datte, à la vérité, de cette année; mais elle ne fut pas d'abord en usage, dès le temps même de son époque. Il en est d'elle, comme de l'Ere des Olympiades, qu'on n'employa que long-temps après le rétablissement des Jeux Olympiques; de celle encore de la fondation de Rome pour les Romains, de laquelle on ne fit usage que vers le temps de Fabius Pictor, de Caton ou de Varron. J'en dis autant de toutes les autres Eres, celle, entr'autres, de la naissance de Jesus-Christ, que les Chrétiens n'ont appliquée à leur calcul qu'au temps de Denys-le-Petit qui s'en servit le premier, l'an 525. de Jesus-Christ.

eux, ces anciens écrivains vouloient parler: d'où ils concluent qu'il ne pouvoit y avoir des observations célestes plus anciennes que l'époque de son regne (1).

(1) Voy. *Jac. Bruckeri Hist. crit. Philosoph. tom.* I. *lib.* II. *cap.* II. *pag.* 103. M. l'Abbé Sevin (*Réflexions sur ce passage de Pline. Histoire de l'Acad. Roy. des Inscript. tom.* III. *pag.* 153. – 162.) insiste beaucoup sur cette explication, & s'efforce de renverser la correction que M. Perizonius (*Origin. Babylon. cap.* I. *pag.* 12. *seqq.* – *cap.* II. *pag.* 17. *seqq.*) avoit dévelopée avec soin, en substituant les nombres de 480, 000. & de 720, 000. à ceux de 480. & de 720. qu'on lit dans Pline. Quand on acorderoit à M. l'Abbé Sevin, que M. Perizonius pousse trop loin ces supputations, & que les 432, 000. ans qui dévancent le Déluge (Voy. ci-dessus, *part.* I. *pag.* 60. *Not.*), ne sont que de l'invention d'Alexandre Polyhistor, d'Abydene ou d'Apollodore, & nullement de Bérose, comme l'avoit dit Syncelle; cet Académicien ne seroit rien moins que fondé à prétendre que le passage en question n'a point été corrompu. Il est vrai que Ciceron ne porte les observations des Chaldéens, qu'à 470, 000. & Diodore de Sicile à 473, 000.; mais Jule-Africain leur en donne de 480, 000. ans (Voy. *Syncelle pag.* 17.). Et pourquoi Pline n'auroit-il pas fait également allusion à ces sommes? D'ailleurs, de l'aveu même de M. l'Abbé Sevin, Bérose déclare positivement, qu'on avoit à Babylone des découvertes Astronomiques de 150, 000.; c'est ce qu'auroit dû rejetter le sçavant Académicien, pour mieux démontrer qu'il ne falloit point corriger le passage de Pline. En retenant ces 150, 000. ans de Bérose, ne met-il pas cet ancien écrivain en contradiction avec lui-même, s'il lui fait dire d'une au-

Mais comment concilier une pareille explication & avec d'autres calculs Astronomi-

tre part,que ces calculs n'alloient qu'à 480. années? Cela prouve qu'il faut nécessairement corriger les deux nombres de Pline, & que la correction qu'en a faite M. Perizonius, paroît la plus conforme aux sentimens que les Chaldéens avoient de leur antiquité. Le P. Hardouin avoit déjà observé qu'il falloit suppléer à ce passage le nombre millénaire ; mais peu constant dans ses animadversions, il a plutôt embrouillé, qu'il n'a éclairci cette matiere (Voyez *La Croze, Vindiciæ Veterum Scriptorum contra J. Hardouin. pag.*126. — 130. *edit.Roterodam.*1708. = *Alphonse Des-Vignoles, Chronologie, liv.*VI.*chap.*III. §.IV.*&* V.*pag.*635. *suiv.*).M.le Président de Brosses nous a donné une autre explication de ce passage de Pline (Voy.son *second Mémoire sur la Monarchie de Ninive, contenant l'histoire de Bel-Nimrod, son fondateur. Mém. de l'Acad. des Inscript. tom.*XXVII. *pag.*77. *suivantes*). Sans toucher à toutes les réponses de M. l'Abbé Sevin, M. le Président s'attache à celle qui regarde Phoronée;mais il la manie, pour ainsi dire, & la développe différemment. Il se sert du passage en question, pour prouver que le commencement du regne de Ninus est antérieur de plus de dix siecles à la prise de Troye, arrivée selon l'opinion commune, à la fin du XII. siecle. Dans les Principes de cet illustre Académicien, le sens de ce passage revient à celui-ci, sçavoir, qu'avant Phoronée, c'est-à-dire, avant même 1773. où il place avec le commun des sçavants,la premiere année de ce Roi de la Grece, les Babyloniens avoient déjà des observations de 490. ans (car c'est ainsi que portent des Ms., au lieu de 480.); cette somme jointe aux 1773. donneroit 2263. années: qu'enfin Pline veut dire, par-

ques, ceux principalement que Bérose disoit avoir trouvés dans Babylone, & avec l'objet que Pline avoit ici en vûe? Ce Naturaliste n'avoit d'autre dessein que d'assûrer aux Babyloniens l'usage des Lettres depuis un temps immémorial. Admettons donc ces observations (1) qui semblent si bien appuyer la

par-là, que les observations Babyloniennes étoient de plus de sept siecles, ou au moins de près de cinq, antérieures à Phoronée. Tout cela constate l'antiquité des Assyriens & celle de leur Monarchie; mais ce n'est point ce que nous disputons à M. le Président de Brosses. Son explication seroit excellente, si Bérose avoit été aussi moderé dans ses calculs, qu'on le fait dire à Pline: il faudroit aussi supposer que ce Naturaliste les eût absolument méconnues; ce qui n'est point vraisemblable.

(1) J'ignore certainement, où M. Langius à pris l'anecdote suivante; du moins, aucun auteur que je sçache, n'en fait mention. Après avoir rapporté les 470, 000. ans de Ciceron & les 473, 000. de Diodore, que les Babyloniens s'arrogeoient en fait de découvertes Astronomiques, il dit: *Sed qui non contentionis studio, sed amore veritatis Chaldæos consulebant, iis simplex ac nuda veritas proposita fuit. Sic optimus & antiquissimus scriptor Berosus Chaldæus roganti Callisthenì, optimo Philosopho ac sapientissimo viro, veram gentis ac observationum antiquitatem indicavit, quæ annorum erat* 1903. Wil. Langius, *de Annis Christi lib.* 1. *cap.* XVII. *pag.* 236. Il cite ensuite le passage de Simplicius, dans lequel il n'est pas dit un seul mot de Bérose. J'aurois

F*

chronologie de Ctésias : qu' en résultera-t-il pour la position de notre époque ?

De cette hypothese il s' ensuit naturelle-

bien souhaité que M. Langius nous eût donné les garants d'une telle anecdote qui ne justifieroit pas mal les calculs exorbitants de l'écrivain Chaldéen. J'ajoûte ici, que ie ne comprends pas assès, pourquoi M. Des-Vignoles qui nous réduit à de simples jours toutes les anciennes découvertes Astronomiques, dont se vantoient les Chaldéens, (Voy. *ci-dessus, part.* 1. *pag.* 69. *suiv. Not.*) nous laisse celles de Callisthéne à 1903. ans. Il est vrai que cela favorise son hypothese; mais ce n' est point garder l'unité de principes dans ceux qu'il avoit établis. On peut lui obiecter, ce me semble, que s'il est prouvé que les Chaldéens prenoient pour des jours, ce que les Grecs entendoient par des années, les observations que Callisthene, Philosophe Grec, trouva dans les archives de Babylone, auroient dû être de la même nature; par-conséquent elles ne renfermoient point un espace de 1903. ans, mais seulement de cinq années, trois mois & treize jours. Ces calculs Astronomiques, ainsi que tous les autres demeureroient donc fort au-dessous de l'époque de la Monarchie Assyrienne. Ce seroit une preuve que les Chaldéens ne pouvoient avoir commencé qu' assès tard à écrire leur propre histoire & à faire des observations, ou qu'ils avoient des Mémoires historiques fort postérieures à la datte de leur Monarchie. Mais, comme nous avons déjà combattu fort au-long (*part.* 1. *p.* 51. *suiv. Not.*) cette prétendue réduction d'années en de simples jours; & qu'il n'est aucunnement probable que les anciens Chaldéens en ayent eu de telles, ne leur disputons point ces observations de 1903. ans.

ment, que nous devrons adopter cette étendue de temps, que Ctésias donnoit à l'ancienne Monarchie des Assyriens; & nous l'adoptons sans difficulté. Mais en s'attachant à la chronologie d'un écrivain, l'on n'est point obligé pour cela de souscrire aux faits qu'il nous raconte; d'autant plus que ces prétendus événements ne s'accordent point avec l'histoire la plus authentique, avec les circonstances des temps où l'auteur les place, & qu'on les voit même désavoués par ceux d'entre les Historiens qu'on suppose être d'une égale authorité (1). Par-conséquent

(1) Outre que l'histoire des successeurs de Ninyas, pendant trente générations, nous est absolument inconnue, si nous en exceptons Phul & Sardanapale (Voy. entr' autres, *Eduardi Simsonii Chronicon Catholicum contextum*, *part.*1. *ad an. M.* 1979.*pag.* 18. *edit. Oxon.*1652.); rien encore de plus douteux que ce qu'on rapporte des conquêtes de Ninus & de Sémiramis. Mégasthene, auteur ancien & voisin des temps d'Alexandre, assûre dans Strabon (*Rerum Geographicarum lib.*XV. *pag.*1007.), que toutes les expéditions que les anciens Historiens disent avoir été faites dans l'Inde, avant celles qu'Hercule & Bacchus entreprirent dans la même région, n'ont pas le moindre dégré de vraisemblance. Strabon remarque même, qu'à l'exception de Mégasthene & de quelques autres, le

rien ne nous astraint à convenir de l'état de grandeur & de puissance, qu'un Historien donne à un Empire dans un certain âge,

plus grand nombre des écrivains, parmi lesquels il nomme Eratosthene, mettent au rang de fables ces expéditions qu'on attribue à Hercule & à Bacchus. Selon M. Newton, ce Bacchus, surnommé le Grand, ne vivoit qu'une génération avant l'expédition des Argonautes, ou 43. ans après la mort de Salomon. Le sçavant Anglois croit que ce Héros est le même que Sésostris ou le Sésac de l'Ecriture (*Chronolog. des Anc. Royaumes*, *pag.* 69. 94. 106 205.). D'autres écrivains font vivre Sésostris quelques siecles avant le siége de Troye, & c'est un sentiment confirmé par la plûpart des auteurs Grecs; ce qui me paroît aussi bien plus probable. Du-reste, l'une & l'autre de ces deux opinions touchant le temps auquel a vécu Sésostris, soit qu'il ait été le même que le Sésac de l'Ecriture, qui soûmit Roboam, comme l'ont prétendu le Chevalier Marsham, MM. Shuckford, Bossuet, le Clerc, Conringius, le Docteur Robert Cleyton, &c., soit qu'on doive distinguer ces deux Princes, n'infirment en aucune maniere l'authorité de Mégasthene & de Strabon. Justin, l'abréviateur de Trogue Pompée, nous renvoit encore Ninus aux siecles voisins de ceux de l'âge d'Or; il le fait cependant postérieur à Vexoris, Roi d'Egypte, de mille cinq-cents ans. Si Vexoris est le même que Sésostris (Voy. *Christiani Schotani Bibliothec. Histor. Sacr. tom.* II. *pag.* 1020. ⟺ & *supra*, *part.* 1. *pag.* 147. *Not.*) Ninus auroit vécu quinze siecles après ce Monarque Egyptien. Autre difficulté contre l'époque des conquêtes de Ninus, si le témoignage de Justin pouvoit être de quelque poids. Voy. *la Note suivante*.

quoiqu' il détermine l' antiquité & la durée de cette même monarchie avec assès de précision.

Par un second principe qui est une suite du premier, nous sommes en droit de douter, si les conquêtes de Ninus & de Sémiramis sont aussi anciennes que Diodore de Sicile, Castor de Rhodes, Æmilius Sura, Vellejus Paterculus, & quantité d' autres Historiens, tant anciens que modernes, l' ont avancé sur le seul témoignage de Ctésias. Par la même raison, il nous est permis de nous défier de la suite des Rois Assyriens, telle que George-Syncelle l'avoit prise dans Jule-Africain & dans Eusebe, où d'après ce que Polybe, Diodore de Sicile, Chéphallion & quelques anciens auteurs, avoient pû lui fournir. Ces écrivains sont encore tous postérieurs à Ctésias qu' ils avoient sans doute copié.

Mais ce n'est pas assès qu'on puisse faire naître des doutes très-raisonnables sur tous ces points, eu égard à leur extrême incertitude; les faits eux-mêmes ne souffrent pas de moindres difficultés, à cause du peu de foi

que mérite l'Historien qui en est le garant. Renfermons-nous dans un ou deux exemples: nous serions trop longs, s'il nous falloit transcrire tous les écarts & les anachronismes de l'Historien de Cnide.

Ninus enflé des premiers succès que ses armes avoient eues dans la Babylonie, l'Arménie & la Médie, ne médite pas moins que la conquête entiere de cette partie de l'Asie, qui est comprise entre le Tanaïs & le Nil. „ Aucun écrivain, dit Diodore de Sicile (1)

(1) *Loc. cit. lib.* II. *init.* Manethon n'auroit point oublié cette prétendue conquête de l'Egypte par le Monarque Assyrien, lui qui nous assûre (*Joseph. lib.* I. *contr. Appion. cap.* XIV. *oper. tom.* II. *pag.* 445. *seq.*) que *Salatis, premier Roi des Pasteurs, vint à Memphis, imposa un tribut aux provinces tant supérieures qu'inférieures, & y établit de fortes garnisons, principalement du côté de l'Orient; parce qu'il prévoyoit que, lorsque les Assyriens se trouveroient encore plus puissants qu'ils ne l'étoient, l'envie leur prendroit de conquérir ce Royaume*. Si ce récit de Manethon est vrai, il prouve que l'Egypte se seroit mise alors en état de défense contre les attaques de l'Empire Assyrien, en lui opposant des forces capables de l'arrêter dans ses conquêtes. Ce n'est-là pourtant qu'un foible témoignage sur lequel certains écrivains appuyent un peu trop, comme nous le ferons voir. Manethon dit encore, qu'il y eut plusieurs Princes de cette race, qui regnerent en Egypte environ cinq-cents-onze ans (*Joseph. ibid.*); qu'enfin après une longue guerre,

„ n'a conſervé le nombre exact des batailles
„ que le Monarque a gagnées, ni des Na-

les *Paſteurs* furent chaſſés par Thémoſis, Roi de la Thébaïde, partie d'Egypte qui avoit toujours conſervé ſa liberté. Inſiſtons un peu ſur ce témoignage de Manethon : voyons même, s'il pourra nous ſervir pour fixer le temps qu'on aſſigne aux conquêtes du Monarque Aſſyrien. Suivant Joſephe (*loc.cit.*), ces *Paſteurs* ſont les Iſraélites eux-mêmes, dont je place la ſortie d'Egypte à l'an du Monde 2513.. Si nous ſuppoſons que ces Rois *Paſteurs* ont regné pendant 511. ans, nous irons à l'an de la Création 2002., lorſqu'ils envahirent ce pays. Cette datte coincideroit aſſès bien avec celle du regne de Ninus. Cependant tout ce calcul n'eſt rien moins que ſûr; il eſt très hazardé : & le fragment de Manethon que nous a conſervé Joſephe, montre avec aſſès de clarté, que les Rois *Paſteurs* ont dû regner beaucoup plus long-temps. Nous aurions auſſi contre nous pluſieurs modernes, qui, comme Scaliger, Uſſerius, Robinſon, Charpentier, Mégerlin, Marshall & autres, ont cru que l'expulſion de ces Rois avoit précédé l'entrée des Iſraélites en Egypte, & même leur ſortie (Voy. *Des-Vignoles*, *Chronol. tom.* I. *liv.* III. *ch.* I. §. 8. *pag.* 598.). Il eſt vrai que le ſentiment de ces derniers ne paroît pas moins conjectural, quoiqu'ils tâchent de l'établir ſur ce qui eſt rapporté, (*Geneſ.* XLVI. 34.) que *les Egyptiens avoient en abomination tous les Paſteurs de brebis*; parce qu'on voyoit peut-être encore, ajoûte-t-on, des marques de leur cruauté. Mais ce témoignage n'eſt point tel, qu'on doive en déduire une pareille aſſertion. D'abord, il eſt certain que les Egyptiens entretenoient ancien-

„ tions qu'il a vaincues : ainsi nous nous en
„ tiendrons aux faits les plus remarquables,

ment des troupeaux nombreux de bestiaux,le Prince même en faisoit nourrir pour son compte (*Genes.*XLVII. 6.) ; & il y avoit une classe de gens qui exerçoient la profession de pasteurs (Voy. *Herodot.lib.*II. *cap.*CLXIV. = *Diodor. Sicul. lib.* I. *pag.*67.). Abraham va en Egypte avec tous ses troupeaux ; mais on ne voit pas que la qualité de *Pasteur* le fasse haïr des Egyptiens (*Genes.* XII.*seq.*). Ainsi cette haine pour les bergers a dû avoir un tout autre motif que celui qu'en donnent ces écrivains. On doit, ce semble, le chercher dans la conduite de certains bergers, de ceux principalement, qui couroient les pays limitrophes de l'Egypte, & qui s'étoient rendu odieux par leurs brigandages & le genre de vie qu'ils menoient. M. Gaulmin (*In libros de vita & morte Mosis Not.lib.*I.*pag.*267.) observe qu'il y en avoit eu de tels en Egypte. Il est encore attesté par les Anciens, que le même animal qu'on avoit en vénération dans tel ou tel Nome de l'Egypte,étoit tué impitoyablement dans un autre district,& exposé à la risée d'un chacun (Voy.*Athanas. Kircher.*,*Œdypus Ægyptiac. Syntagm.*III.*cap.*XII.*p.*242.). De-là cette espece de guerre de Religion, qu'un Nome ou une Province, déclaroit plus d'une fois à un autre. Il est probable que du temps de Joseph,les bergers mêmes du pays ne fussent pas trop scrupuleux sur le choix des animaux dont ils se nourrissoient, & que cette façon de vivre leur eût attiré la haine publique. En général, tous les étrangers qui sacrifioient, ou mangeoient ceux des animaux qui étoient l'objet du culte Egyptien, furent toujours en horreur parmi cette Nation Les Israélites qui s'occupoient de la vie pastorale, & dont les mœurs étoient si diverses des Egyptiennes,dûrent naturellement ne

„ à l'exemple & ſur le rapport de l'Hiſto-
„ rien Ctéſias de Cnide „. Ninus , au rap-

point être à l'abri du mépris d'un Peuple le plus ſuperſtitieux. Moyſe répondoit à Pharaon (*Exod.* VIII. 26.), qu'*il ne pouvoit pas ſacrifier* dans le pays, des animaux dont la mort paroîtroit *une abomination aux Egyptiens*. *Que ſi nous immolons*, dit le Prophéte, *ſous leurs yeux ce qu'ils adorent, ils nous lapideront*. Tacite (*Hiſt. lib.* V. *cap.* IV. *oper. tom.* III. *pag.* 795. *edit. Pariſ.* 1686.) diſoit des Juifs, qu'ils faiſoient des Sacrifices de béliers, comme pour inſulter à Ammon, & qu'ils immoloient des boeufs que les Egyptiens adoroient ſous le nom d'Apis: *Cæſo ariete, velut in contumeliam Hammonis. Bos quoque immolatur, quem Ægyptii Apim colunt*. Cette maniere conſtante de vivre des Iſraélites choquoit directement les mœurs Egyptiennes: le Prince qui les auroit reçûs, auroit donc heurté de front les principes de ſa Religion, s'il leur eût permis l'entrée dans ſes Etats. Non-obſtant cette diverſité de culte dans les deux Peuples, nous voyons que le Monarque Egyptien éleve Joſeph à la place de premier Miniſtre, le comble de faveurs, reçoit Jacob & ſa famille avec toutes les marques de bontés, & leur aſſigne des terres (*Geneſ.* XLI. 41. *ſeqq.* — XLVII. 2. *ſeqq.*). Cela ſemble prouver que le paſſage que nous examinons, eſt peu propre à confirmer l'hypotheſe de ceux qui placent l'expulſion des *Paſteurs* avant l'entrée des Iſraélites en Egypte. Auſſi bon nombre d'écrivains ont-ils penſé que le Prince qui permit aux enfants de Jacob de ſe retirer dans ce pays, avoit été lui-même un de ces Rois *Paſteurs*; & George-Syncelle (*Chronograph. pag.* 62.) aſſûre que tous les anciens s'accordoient à dire que le miniſtere de Joſeph tomboit préciſément au temps où regnoit en Egypte Apophis, le IV.me des Rois *Paſteurs*. Mais ni

port du même écrivain, rempli de ses grands projets, se dispose à suivre les côtes de la

Manethon, ni l'Historien des juifs n'en disent pas le mot: ce dernier n'appelle point autrement le prince qui reçut Joseph, que par le nom de Pharaon, dénomination, à la vérité, commune à tous les Rois Egyptiens. L'assertion de Syncelle est d'autant moins fondée que presque tous les anciens chronologistes Chrétiens, comme l'observe M. Freret (*Défense de la chronol.part.*II. *pag.*259.), non contents de mettre le regne des *Pasteurs* en Egypte, au temps de Jacob & de Joseph, avoient pris, comme Manethon, les Hébreux mêmes pour les *Pasteurs*.

Parmi tant de difficultés que nous offrent les diverses hypotheses des sçavants touchant la datte de l'invasion des Rois *Pasteurs*, à quoi nous servira-t-il le témoignage de Manethon pour apprécier le vrai temps des conquêtes Assyriennes? Dirons-nous avec Josephe, que ces *Hycsos* ou *Rois Pasteurs*, furent les Israélites? M. Perizonius (*Ægypt. Origin. cap.* XIX. *seq.*) a tâché d'appuyer, autant qu'il est possible, le sentiment de Josephe, & a prétendu que l'histoire de ces mêmes Princes, qu'on assûre avoir été des Arabes ou des Phéniciens, n'a d'autre fondement que le témoignage de Manethon; il ajoûte que toute cette histoire est une fiction de l'écrivain Egyptien, qui ne l'a imaginée que pour contrecarrer la narration de Moyse; qu'enfin il l'a défigurée de propos déliberé, de peur qu'on n'y reconnût les Israélites eux-mêmes. D'autres modernes n'ont pas fait moins d'efforts pour donner plus de poids au récit de Josephe. M. Samuel Wesley (*Dissertationes in librum Job. Dissert. de Pastoribus Phœniciis*, *pag.*80. *seq. edit. Londin.* 1736.) a voulu aussi prouver que ces *Pasteurs* ne sont autres que les Israélites qui sortirent de l'Egypte sous la

Mer, & s'enfonçant de-là dans le Continent, il fait la conquête de l'Egypte, soûmet

conduite de Moyse. Plus d'un écrivain a combattu cette explication. M. Fourmont (*Réflex. crit. sur les Hist. tom.*II. *liv.*III. *ch.*IX. *pag.*140. *suiv.*), entr' autres, en a montré le foible. On doute même, si Josephe a jamais cru de bonne foi, que ses ancêtres eussent regné en Egypte (Voy. l'*Hist. de l'Acad. des Inscr. tom.*III. *pag.*23. — 37. où l'on expose le plan de la *Dissertation de M. Boivin, l'Aîné, sur les Rois Pasteurs*, sans omettre les objections que cette hypothese a souffertes, sur-tout de la part de M. Banier: on y analyse aussi les Répliques de ces deux Académiciens.). Je n'ai donc aucune difficulté de souscrire au sentiment de ceux des auteurs qui distinguent ces *Pasteurs* des Israélites eux-mêmes; mais le temps de leur irruption en Egypte, & celui de leur expulsion, d'où pourroit dépendre l'époque des conquêtes Assyriennes, ne me paroissent point assés constatés. On ne peut fixer l'un & l'autre, que par des conjectures sujettes à des difficultés sans nombre: c'est aussi un des points de l'histoire Egyptienne, qui a occasionné le plus de disputes parmi les écrivains: il ne faudroit que transcrire les opinions des auteurs pour en être assûré. L'histoire Egyptienne est couverte des plus épaisses ténébres dans cet intervalle de temps que nous considerons; & le récit de Manethon laisse des doutes qu'on ne peut pas dissiper aisément. Suivons-le en effet dans ce qu'il nous raconte touchant l'expulsion des *Pasteurs*. Cet écrivain nous dit que le Roi Alisfragmoutophis vainquit d'abord ces étrangers; qu'après en avoir chassé de l'Egypte la plus grande partie, Thémosis, son fils, attaqua avec une armée de 480, 000. hommes ceux qui étoient restés & qui s'étoient retirés dans

la Phénicie, la Cele-Syrie, la Cilicie, la Pamphylie, la Lycie, la Carie, la Phrygie,

---

un lieu nommé *Abaris*: que déſeſperant de pouvoir les forcer, ce Prince fit avec eux une capitulation par laquelle il les obligeoit à quitter l' Egypte. Les *Paſteurs* accepterent les conditions qu'on leur offroit, ſe retirerent au nombre de 240, 000. avec tout leur bien, à travers le déſert, & entrerent en Syrie; mais craignant les Aſſyriens qui étoient maîtres de toute l'Aſie, ils allerent en Judée, y bâtirent Jéruſalem, & en firent une ville capable de contenir cette grande multitude de Peuple (*Joſeph. loc. cit. cap.* XIV.*pag.*446.). A ce récit de Manethon, il ſemble que ſous Thémoſis, l' Egypte fut purgée entierement de ces étrangers qui en envahirent une partie, & la poſſederent pendant pluſieurs ſiecles. Si ce Peuple d' étrangers éprouva une troiſieme défaite de la part de Séthos, ce ne furent pas ceux des *Paſteurs*, qui s'étoient cantonnés dans les Marais du Delta, & qui n'eurent plus de Rois, quoiqu' ils conſervaſſent leur liberté juſqu' au temps du même Prince, comme l' a ſuppoſé M. Freret (*Défenſe de la chronolog. part.*II. *pag.*273.). Manethon paroît contraire à cette ſuppoſition. Les *Paſteurs* vaincus par Séthos ou Séſoſtris, ſelon d'autres, ſont ceux au rapport de l'écrivain Egyptien (*Joſeph. ibid. cap.* XXVI.*pag.*460.), qui s'étoient déjà établis dans la Paléſtine, & que Thémoſis chaſſa de l' Egypte, mais qui y rentrerent dans la ſuite, appellés par ceux des Egyptiens *Lépreux* ou *Impurs*, auxquels on avoit donné pour retraite la ville d'*Abaris*, habitée autrefois par les *Paſteurs*. Ces Egyptiens, comme le dit Manethon, ayant trouvé le moyen de ſe révolter, prirent pour chef un certain Oſarſyph, Prêtre d'Héliopolis, & furent appuyés dans leur révolte par les *Paſteurs* de Jéruſalem, qui

la Mysie & la Lysie. Il réduit encore la Troade, la Phrygie sur l'Hellespont, la Pro-

vinrent à leur secours avec une armée de 200, 000. hommes. Ces troupes auxiliaires de *Pasteurs* commirent de cruautés inouies dans toute l'Egypte: non contents de mettre le feu dans les Villes & dans les Bourgs, ils y ajoûterent des sacrileges, détruisirent les Simulacres des Dieux & tuerent même les animaux Sacrés, que ces Simulacres représentoient. Ils obligerent enfin le Roi Aménophis à s'enfuir de ses Etats,& à se retirer dans l'Ethiopie avec une grande partie de son Peuple. Osarsyph, ajoûte Manethon, ayant changé de Religion, changea aussi de nom, & prit celui de Moyse. Mais Aménophis accompagné de Ramesses ou Séthos, son fils, revint de l'Ethiopie au bout de treize ans, avec la plus puissante armée, vainquit les Jérosolymitains comme ceux d'*Abaris*, & poursuivit le reste jusque sur les frontieres de la Syrie (*Joseph. ibid. pag.*460. *seqq.*).

Dans tout le long fragment de Manethon,que j'ai beaucoup abrégé,on voit sensiblement,que l'écrivain Egyptien confond Moyse avec Osarsyph, l'entrée des Israélites avec l'irruption des *Pasteurs* en Egypte, & envisage la sortie des uns & des autres comme un seul & même événement. Tantôt il semble mettre entre leur expulsion & le regne de Séthos, un intervalle de 393. années; tantôt enfin il paroît distinguer ces deux sorties par un espace de 518. ans; tout cela est, la plûpart du temps, fort embrouillé, & répugne à la vraie histoire; aussi Josephe traite-t-il de fables & de réveries une bonne partie de ce qu'avance Manethon. Si nous supposons avec l'écrivain Egyptien, que l'expulsion des *Pasteurs* est antérieure de 518. à la sortie des Hébreux, & si nous donnons seulement 511. ans de regne aux *Pasteurs*, la pré-

pontide, la Bythinie, la Cappadoce & toutes les Nations barbares, qui bordent la Mer

miere année de Salatis précéderoit l'Exode de 1029. ans. Nous avons mis la sortie des Hébreux à l'an du Monde 2513. ou 1487. avant l'Ere Chrétienne; par-conséquent l'invasion des *Pasteurs* seroit arrivée à l'an de la Création 1484., c'est-à-dire, 2516. ans avant J.C. Il en faut dire autant pour le temps des conquêtes Assyriennes. Tentons un autre calcul: Manethon dit qu'à la IV.me année du regne de Thémosis, on chassa les *Pasteurs* qui avoient déjà regné plus de 511. ans; de Thémosis jusqu'à Séthos & son Frere, Hermeus, il y a 393. ans. Joignez cette somme à celle de 511., vous aurez 904. Si Séthos a été le même que Sésostris, ce que nie le Docteur Robert Cleyton (*Introduct. à l'Hist. des Juifs, trad. de l'Angl. édit. de Leyde* 1752. *discours prélim. pag.* 4. *suiv.*), & si ce dernier a été contemporain de Moyse, comme le soûtiennent plusieurs écrivains, l'invasion des Rois *Pasteurs* sera antérieure au Législateur des Hébreux d'environ neuf siecles. Moyse est né selon nous, l'an du M. 2433. (*supra, part.* 1. *pag.* 70. *Not.*), donc l'invasion remontera vers l'an du M. 1529.. On voit que ces deux calculs nous menent au de-là du Déluge: nous ne pouvons que les abandonner comme absolument contraires à la véritable chronologie.

Il est vrai encore, que suivant le sentiment de la plupart des chronologistes, cette irruption des *Pasteurs* a dû s'effectuer avant l'arrivée de Jacob en Egypte. M. Fourmont, l'Aîné, par exemple, prétend (*loc. cit. ch.* VII. *pag.* 105. *suiv.* — *ch.* VIII. *pag* 126. *suivantes*, — *ch.* IX. *pag.* 132. *suiv.* 147. — 156. 160.) que la XV.me Dynastie des six Rois *Pasteurs*, telle que nous la donnée Jule-Africain d'après Manethon, est une des plus anciennes & la premiere de toutes.

jusqu' au Tanaïs. Le Monarque Assyrien ne borne point là ses conquêtes. Il se rend maî-

---

Staan, Prince *Pasteur*, y tient la quatrieme place, & se trouve contemporain d'Abraham. M. Fourmont suppose aussi quatre autres Dynasties, presque collatérales à cette premiere; & ce sont, selon lui, les trente-deux Rois de la XVI.me qu'on trouve encore dans Jule-Africain. Sésostris qui fit la gloire de l'Egypte, fut lui-même un de ces Rois *Pasteurs* ou *Abarites*, & occupa le quatrieme rang dans l'ordre des trente-trois Princes de la XVII.me Dynastie. M. Fourmont fixe le commencement du regne de ce Prince 264. ans après Moyse, à la IV.me année de la judicature de Jaïr. C'est cependant le même Monarque que M. Freret (*loc. cit*, *part.* II. *pag.* 246. *suiv.* & 273. = Voy. *ci-dessus*, *part.* I. *pag.* 176. *Not.*) dit avoir été celui qui vint enfin à-bout d'assujetir ces étrangers, connus sous le nom de *Pasteurs*, & les chassa de toute l'Egypte. Dans l'un & l'autre de ces deux systêmes, comme dans ceux des autres écrivains, tout dépend de la place qu'on donne aux Rois *Pasteurs* parmi les Dynasties Egyptiennes; sur quoi on ne peut être plus divisé que le sont les sçavants; & il est difficile que dans cette diversité d'hypotheses qu'adoptent les auteurs, il n'y entre plus d' une conjecture. De-là je conclus qu'on ne peut établir rien de fixe par rapport à l'époque de l' invasion des *Pasteurs*; par-conséquent le passage de Manethon, où il est parlé de la puissance de la Monarchie Assyrienne, n'est pas assès propre à bien appuyer la datte des conquêtes du même Empire. D'ailleurs cette authorité ne devient d'aucun poids, s' il est vrai que Salatis, premier Roi des *Pasteurs*, fut ce *Nouveau Prince qui ne connut point Joseph.* (*Exod.* v. 8) [Voy. *Marsham, Chron. can. sec.* VIII. *pag.* 125. = *Shuckford*, *Hist. du Monde*, *tom.* II.

tre de Caddusiens, des Tapyriens, des Hircaniens & des Daces, aussi bien que des

liv. VII. *pag.* 200. *suiv.*] En effet, on ne peut pas concevoir qu'un Prince Egyptien oubliât si-tôt les grands services que Joseph avoit rendus à toute l'Egypte. Il n'est pas donc surprenant qu'un étranger, Prince usurpateur, n'eût aucun égard pour la postérité de Jacob. Le gouvernement changeoit absolument de face : il étoit naturel que les Israélites fussent enveloppés dans les disgraces communes. Mais d'où vient, nous objectera-t-on, qu'à-peine les Freres de Joseph sont-ils arrivés en Egypte, qu'ils sont arrêtés & conduits dévant lui? *Vous êtez*, leur dit-il; *des espions qui venez examiner les endroits foibles de l'Egypte.* (*Genes.* XLII. 9.) N'est-ce pas, parce que les premieres expéditions des Rois Assyriens dans la Phénicie, obligeoient les *Pasteurs* de craindre pour l'Egypte & d'être attentifs aux préparatifs qu'ils faisoient pour exécuter leurs projets de conquêtes? (Voy. *M. Freret, Défense de la chronol. part.* II. *pag.* 258.) Et pourquoi appliquer aux expéditions des Monarques d'Assyrie, plutôt qu'aux entreprises de tout autre Peuple, cette crainte que fit paroître le premier Ministre de Pharaon pour les parties Orientales de l'Egypte? Croit-on d'ailleurs, que le Prince Egyptien, quoique lié d'intérêts avec les *Pasteurs*, eût voulu confier à une petite troupe de bergers, tels qu'étoient les Freres de Joseph, la garde d'une frontiere dont la conservation importoit tant au gouvernement? Soixante-dix personnes qui composoient alors toute la famille du Patriarche Jacob, ne paroissoient pas fort capables de s'opposer aux conquêtes d'un Peuple aussi puissant, aussi belliqueux que l'étoit l'Assyrien. Disons mieux : si le Ministre de Pharaon témoi-



Derbices, des Carmaniens, des Choramniens & même des Borcaniens & des Par-

---

témoigne quelque apprehenſion pour cet endroit de l'Egypte, le plus acceſſible à des étrangers; c'eſt que ce Royaume avoit plus d'un motif de craindre des Peuples de la Phénicie, de l'Ethiopie, de ceux d'Edom, de Moab, d'Amalec, ou de quelques autres. Parmi toutes ces Nations, il s'en trouvoit qui avoient fait éprouver à leurs voiſins la terreur de leurs armes. Les Amalécites, s'il en faut croire les Hiſtoriens Arabes (Voy. l'*Hiſt. Univ. trad. de l'Angl. tom.* 1. *liv. pag.* 503. *ſuiv. & pag.* 569.), s'étoient rendu maîtres de l'Egypte avant le temps même de Moyſe. Dans le chapitre II. du Deutéronome (*v.* 11. *ſuiv.*) l'Ecrivain Sacré nous donne des exemples de quelques Peuples dépoſſedés par d'autres. Toutes ces Nations chaſſées de leurs terres, cherchoient des retraites dans les pays voiſins: elles devoient naturellement inſpirer de la défiance aux Peuples de l'Egypte. Il eſt auſſi très-probable que Manethon qui avoit lû Ctéſias, & qui ignoroit les differents traits d'hiſtoire, répandus dans les Livres de Moyſe, ait appliqué aux Aſſyriens ce qui ne devoit être qu'un pur effet de l'appréhenſion que pouvoient cauſer ces divers Peuples errants, toûjours diſpoſés à vexer ceux de leurs voiſins qui étoient les plus foibles. Si enfin la conjecture de M. Newon (*Chronologie des Anc. Royaumes, pag.* 9.) eſt recevable, nous pouvons dire que les Rois *Paſteurs* avoient été des reſtes de ces Chananéens qui vaincus par Joſué & chaſſés de la Paléſtine, ſe ſauverent en grand nombre dans l'Egypte, détrônerent Timaüs, Roi de la baſſe-Egypte, & s'emparerent de ſes Etats, où ils regnerent juſqu'au temps d'Heli & de

G*

thes. On le voit enſuite pénétrer juſque dans la Perſe, dans la Suſiane & dans la Caſpia-

---

Samuel. Forcés enfin de ſe retirer, ils prirent leur route vers les parties Occidentales de l'Afrique. Je ſçais que M. Freret (*loc. cit. pag.* 267. *ſuiv.*) a combattu cette hypotheſe, & je n'en fais pas même grand cas. Il paroît cependant, que les raiſons que cet Académicien a oppoſées au Philoſophe Anglois, ne ſont pas abſolument bien convaincantes. Si les *Paſteurs* de la Paleſtine, au rapport de Manethon, ont pû venir au ſecours des Egyptiens qui ſe trouvoient dans *Abaris*; pourquoi ces Chananéens qui s'enfuirent de devant la face d'Iſraël, comme s'exprime l'Ecriture, n'auroient-ils pas pû ſe refugier également en Egypte, & y cauſer une révolution. Quoiqu'ils euſſent déjà ſouffert des pertes conſidérables, ils ne furent pas tellement affoiblis, qu'ils ne puſſent faire face aux Jſraélites, même pendant long-temps, & tenter quelque nouvelle fortune dans d'autres pays. Ils furent aſſès forts pour ſe soûtenir en divers endroits de Chanaan & particulierement dans Jeruſalem, juſqu'au temps de David. En voilà ſans doute aſſès au ſujet des Rois *Paſteurs*: la matiere nous a entraîné, comme malgré nous, à expoſer les différentes opinions des ſçavants ſur ce point de l'hiſtoire ancienne: nous aurions même touché celle du Docteur Cleyton qui (*loc. cit. diſc. prélimin. pag.* 26.) eſt fort porté à croire que l'hiſtoire d'Abraham a donné naiſſance au conte des *Bergers-Rois*; mais il ſuffit d'avoir indiqué le ſentiment de cet auteur. Revenons aux expéditions du Monarque d'Aſſyrie.

L'antiquité n'offre rien qui juſtifie tant-ſoit-peu le récit de ſes conquêtes en deçà de l'Euphrate. Nous voyons au contraire, que la plûpart des Peuples du temps d'Abraham & même après, comme les Moabites,

ne. „ Nous ne finirions jamais, ajoûte Dio-
„ dore, si nous voulions nommer les autres

les Iduméens, les Philistins, les Amalécites, les Ammonites & les Madianites, tous ces Peuples, dis-je, avoient chacun leur Prince ou leur chef particulier & indépendant, avant que les Israélites eussent attaqué les Chananéens. Depuis le siecle d'Abraham jusqu'au regne de Phul, il n'est encore aucun vestige où l'on reconnoisse que l'Assyrie eût étendu sa puissance sur les parties occidentales de l'Asie. On nous oppose le témoignage de Josephe (*lib.*I.*Antiq.cap.*IX.) qui assûre que du temps d'Abraham, les Assyriens étoient maîtres de l'Asie: Ἀσσυρίων κρατούντων τῆς Ἀσίας. M. Des-Vignoles fait beaucoup valoir ce témoignage (*loc.cit. tom.*II.*liv.*IV.*ch.*IV.*pag.*170.), & c'est aussi ce qu'on peut opposer de plus fort contre les raisons que Genebrard a déduites en preuve de son sentiment (*Chronogr.lib.*I. *ad an.M.*3356.*pag.*131. *edit.Paris.*1585.). De l'authorité de Josephe l'on conclud que *Tous ces Rois* dont il est parlé (*Genes.*XIV.I.*suiv.*) *étoient ou comme tributaires, ou comme sujets des Assyriens, entre les mains de qui étoit l'Empire de l'Asie*. L'objection n'en est pas plus solide: elle n'a d'autre soûtien que le témoignage de Josephe qui ne répete ici que ce qu'en avoit dit Ctésias que Manethon avoit sans doute consulté. Aucun témoin antérieur à l'écrivain de Cnide, ne le constate: nous abandonnons en conséquence Josephe & ses garants. Ni Thadal, Roi des Nations, ni Arioch, Roi d'Ellazar, furent des Princes Assyriens. Il n'y a qu'Amraphel, Roi de Sennaar, sur qui pourroit tomber cette dénomination; mais ce dernier, ainsi que les deux autres, Moyse nous les représente comme inférieurs en authorité & en puissance

„ peuples moins considérables, qui tombe-
„ berent sous sa puissance „.

à Chodorlahomor, Roi d'Elam, auquel avoient été assujetis, pendant douze années, les cinq Rois contre qui il porta la guerre. Je ne vois qu'une seule réponse à faire : c'est de dire que Chodorlahomor étoit un général Assyrien. Mais d'où le sçait-on ? Moyse n'en parle pas; & pourquoi ne l'auroit-il pas dit? Ce même Roi qui ravagea Chanaan & les contrées voisines, ne reparut plus en déça de l'Euphrate après la victoire qu'Abraham remporta sur lui ; il eut cependant un Royaume qui subsista jusqu'au temps de Sédecias (*Jeremie*, *ch*. XXV. *v*. 25. — XLIX. *v*. 34. = *Ezechiel*, *ch*. XXXV. *v*. 24.). Au temps d'Abraham il n'y avoit donc point encore d'Empire Assyrien, ou s'il éxistoit, ce ne devoit être qu'une Monarchie très-foible & peu considérable, bien-loin qu'elle fût aussi redoutable qu'on la suppose. M. Freret le reconnoît lui-même (Voy. son *Essai sur l'histoire & la chronologie des Assyriens de Ninive*. *Mém. de Litter. des Inscript. tom*. V. *pag*. 344.). Il ne met le commencement des conquêtes de Ninus dans la haute-Asie, qu'à l'an 1968. avant l'Ere Chrétienne, & considere cet Empire comme postérieur de 157. années à la vocation d'Abraham & à son passage dans la Palestine. (*ibid. pag*. 371. Voy. sa *Défense de la Chronologie*, *part*. II. *pag*. 258.)

Il est une autre difficulté qui mérite quelque attention : les partisants de Ctésias la proposent avec assés d'assûrance pour infirmer le récit d'Hérodote. Au temps de l'Exode, nous dit-on, la puissance des Assyriens étoit redoutable dans l'Orient, puisqu'un Prophéte ménace les Peuples de l'Arabie Pétrée, des armes de cette Nation ; ainsi on peut regarder, continue M. Freret (*ibid. pag*. 344. *Mém. de Litt. &c.*), ou comme un Roi d'Assyrie, ou comme un général de ses

Je n'entreprendrai point d'examiner quelle créance mérite tout ce récit de Ctésias : j'en dis assès dans mes notes pour le rendre suspect. La prétendue conquête du Royaume d'Egypte, conquête démentie par les véritables monuments de l'antiquité, porte seule l'empreinte du fabuleux dont Ctésias a orné toute l'histoire de son Héros.

armées, le Chusan, Roi de la Mésopotamie, qui réduisit les Hébreux en servitude, quelque temps après la mort de Josué (Voy. aussi M. Des-Vignoles, *loc. cit. pag.*171.). Essayons de détruire cette difficulté en peu de paroles. Balaam dit, en parlant des Cinéens, (*Nombre*, XXIV.21.22.) *Votre demeure est dans un lieu fort, & vous mettez votre nid dans le rocher. Toutefois, ô Cinéen, vous serez exposé aux ravages, jusques-là que l'Assyrien vous emmenera en captivité*. Voit-on dans cette prophétie une puissance formidable? Je n'y vois tout-au-plus qu'une Nation qui a ses Rois, mais des Rois qui ne sont pas actuellement si puissants qu'ils soient en état de subjuguer de grands Peuples, & qui ayent déja envahi une partie de l'Asie. Balaam parle ici en Prophéte: en prédisant la ruine des Cinéens ou Kinéens, il annonce en même temps la future grandeur de l'Empire d'Assyrie, qui, à son tour, subiroit le même sort, comme il est dit au verset 24. de ce chapitre. Quiconque est au fait du style Prophétique, sentira toute la force de cette réponse: il est cent exemples dans l'Ecriture qui lui donneroient le plus grand jour.

Ce n'eſt point la ſeule erreur que nous aurons à reprocher à l'Ecrivain de Cnide. Il oſe avancer que Ninus, au retour de ſes premieres expéditions & avant d'entreprendre celle qu'il méditoit contre la Bactriane, voulut immortaliſer ſon nom par l'établiſſement d'une Ville qui répondit à la grandeur de ſa puiſſance, & qu'il appella Ninive (1). L'Ecriture eſt abſolument contraire à ce récit. *Aſſur*, dit Moyſe, *étant ſorti de Babel, vint bâtir les Villes de Ninive, de Rochobot, de Chalé & de Reſen* (2). Je ſçais qu'on interpréte différemment cet endroit de la Geneſe, & que l'on regarde Nemrod comme le fondateur de cette Ville. De quelque maniere cependant qu'on traduiſe ce paſſage, Ctéſias ne s'eſt pas moins trompé : il a commis une ſemblable erreur touchant la fondation de Babylone qu'il dit avoir été bâtie par Sémiramis (3). Une foule d'auteurs Grecs

(1) Voy. *Diodor. Sicul. lib. cit. pag.* 91. 92. 93.

(2) *Geneſ.* X. 11.

(3) *Diodor. loc. cit. pag.* 95. Je ne diſſimulerai point ici, qu'Hérodote a commis une ſemblable erreur ; mais Ctéſias n'auroit point dû la copier ſans diſcernement, comme il en a copié bien d'autres.

& Latins, Diodore de Sicile, Strabon, Denys Périégete, Ovide, Trogue Pompée, Pomponius Mela, Solin, &c., ont écrit la même chose sur l'origine de Babylone (1), comme sur bien d'autres faits rapportés par Ctésias; mais tous ces écrivains sont d'une authorité à-peu-prés égale: ils n'ont fait que copier cet ancien Historien, & se sont égarés en choisissant un guide aussi infidéle (2). Disons plus;

(1) Bérose, dans le III.me *livre de ses Antiquités Chaldaïques*, blâmoit les auteurs Grecs d'avoir écrit que Sémiramis, Reine d'Assyrie, avoit bâti cette ville, & fait tant de merveilleux ouvrages. *Joseph. contr. Appion. lib.* I. *cap.* XX. *oper. tom.* II. *pag.* 451.

(2) Ce qui étonne dans ces écrivains qui ont transcrit Ctésias, c'est qu'ils étoient eux-mêmes incertains de ce qu'ils avancoient sur la foi de cet auteur. Mais ils suivoient le torrent, sans vouloir prendre la peine de s'informer de la vérité; ou du moins, s'il sont excusables, c'est qu'ils ne pouvoient la connoître, faute de monuments qui la constatassent. Syncelle (*Chronogr. pag.* 206.) nous a conservé un passage de Castor de Rhodes, qui en est une preuve sensible: *Primo quidem*, dit il, *ordine Reges Assyriorum, generis & Imperii seriem a Belo ducentes locavimus: quamquam de ejus Imperii tempore certa & aperta notitia non constet. Nominis equidem agimus memoriam: a Nino quoque chronographiæ principium duximus & in Ninum Sardanapali successorem desinimus*. Tant il est vrai que tout ce qui regarde le temps de l'histoire

ſi Ctéſias a erré ſur des événements de cette nature & dont il lui étoit ſi facile de connoître la vérité en conſultant de bons mémoires, quelle foi peuvent mériter ceux qui l'ont ſuivi ? Une erreur ancienne n'eſt pas moins une erreur, quoiqu'elle datte depuis deux mille ans : ſi cette derniere raiſon avoit lieu, que n'en conclurroit-on pas contre M. Des-Vignoles qui la propoſe avec une éſpece de complaiſance (1) ? En bon critique, ce ſçavant chronologiſte ne pouvoit méconnoître que les différentes authorités qu'il nous porte, ſe réduiſent uniquement à celle de Ctéſias, puiſqu'elles ſont toutes poſtérieures à cet écri-

ancienne, dit M. Rollin (*Hiſt. Anc. tom.* II. *pag.* 50.), ſouffre de grandes difficultés. Il fait cette remarque à l'occaſion de ce qu'avoit écrit Ctéſias (Voy. *Diodor. Sicul. lib.* II. *pag.* 109.) & Platon après lui, au ſujet du Royaume de Troye, qu'ils diſoient avoit été, du temps de Priam, une dépendance de la Monarchie Aſſyrienne, & auquel, ſelon eux, Teutamus le vingtiéme (dans Diodore, le vingt-ſixieme ſuivant Euſebe & le vingt-ſeptieme dans Syncelle) des Rois qui ſuccéderent à Nynias, envoya un corps conſidérable de troupes, pendant le fameux ſiége de cette Ville. M. Rollin révoque, avec raiſon, ce fait en doute à cauſe du ſilence d'Homere. Voy. auſſi *M. Boſſuet, Diſc. ſur l'Hiſt. Univerſ. pag.* 508. *&c.*

(1) *Loc. cit. pag.* 151. 175. 184.

vain. Si le témoignage de ces Hiſtoriens avoit pour objet d'appuyer des faits probables en eux-mêmes, deſquels on ne peut démontrer d'ailleurs la fauſſeté ou l'incertitude, ce ſeroit une preuve à laquelle tout homme ſenſé devroit ſe rendre; mais lorſque cette unanimité de ſentiment ne conſiſte qu'à nous tranſmettre la mémoire de quelques événements qui manquent de vraiſemblance, de certains faits, dis-je, que nous taiſent, ou nous diſputent même des Hiſtoriens de mérite, qui enfin contraſtent avec la vérité hiſtorique; cette voix unanime n'eſt plus une preuve valable, quand bien même elle ſe trouveroit conſacrée par les ſuffrages de ce qu'il y a de mieux parmi les écrivains de l'antiquité.

M. l'Abbé Goujet a ſoûtenu (1) que *Toute l'antiquité avoit ignoré cette longue ſuite de Rois, forgés par Ctéſias*; étoit-ce là abſolument un paradoxe démenti par la véritable hiſtoire? Pourquoi tous ces Rois, du moins la plus grande partie, n'auroient-ils

(1) Voy. la *Diſſertation touchant Hérodote & Ctéſias*, attribuée à ce ſçavant Chanoine de l'Hôpital. *Continuation des Mémoires de Littérature*, *tom.* 1. *pag.* 128.

pas été de la façon de Ctésias ? Avant cet écrivain,il n'est aucun Historien qui authorise son catalogue. Il suffiroit de donner ici la liste de ces Monarques, depuis Belus jusqu'à Sardanapale,telle qu'on la représente ordinairement dans le systême de ceux qui s'attachent à la chronologie de Ctésias. On y verroit d'un seul coup d'œil, que les noms de tous ces Princes ne sont point Assyriens, & n'ont aucun rapport à ceux d'Assyrie, nommés dans l'Ecriture. Mais je me dispense d'en transcrire la suite,pour ne point être accusé de trop grossir un ouvrage que l'enchaînement des matieres m'a obligé de rendre plus volumineux que je ne l'aurois voulu. Ce n'est pas que la Monarchie Assyrienne n'ait eu une suite de Rois, & qu'il ne s'y soit passé des événements remarquables sous ses différents Princes; mais quelle éspece de démonstration nous offre-t-on de la fidélité de tout ce qu'on lit à ce sujet dans l'écrivain de Cnide ? Pour infirmer le raisonnement de M. l'Abbé Goujet,c'étoit aux écrivains qui avoient vécu au dé-là du siecle de cet Historien,qu'il falloit en appeller.Dans l'impuissance où s'est trouvé

nécéssairement M. Des-Vignoles, d' en produire des témoignages, nous osons dire que tout ce qu' il a écrit en faveur de Ctésias, ne passe point l' ordre des conjectures, toujours insuffisantes d'elles-mêmes pour bien assûrer une époque quelconque.

N'oublions point une remarque qu'un illustre Académicien fait à l' ocasion de l' hypothese de M. Des-Vignoles. „ M. le Président de Brosses dit de ce sçavant chronologiste, qu'il s' est plus attaché à miner les attaques des adversaires de l'ancienne chronologie, à montrer le peu de fondement de ce qu' ils lui opposoient, qu'à les poursuivre eux-mêmes dans leur poste mal assûré (1) „. Le peu d' observations néanmoins, que nous avons hazardées touchant les réponses de M. Des-Vignoles, prouve, ce semble, combien sont foibles ces réponses. Les coups divers, que cet habile moderne

(1) *Loc. cit. Mém. de Littér. de l'Acad. des Inscript. tom.* XXVII. *pag.* 83. Observez cependant, que cet illustre Académicien convient que Ctésias est un auteur très-peu exact. Voyez son *Mémoire sur l'Histoire de la Division de l'Empire d'Assyrie & l'Epoque du premier siége de Ninive, ibid. tom.* XXI. *pag.* 2.

a voulu porter aux défenſeurs d'Hérodote, ne retombent-ils pas également ſur ceux des auteurs qu' il donne pour garants de ſon ſyſtême? En un mot, l'authorité de ce pere de l' hiſtoire vaut bien celle de Ctéſias : on ne peut même le préferer à Hérodote,ſans s'écarter des regles de la plus ſaine critique. Il eſt permis à chaque chronologiſte d' inventer une hypotheſe : rien n'eſt plus facile que d' en établir une ſur les propres ruines de celle qu'on détruit. Qu'on choiſiſſe du moins d'excellents matériaux pour la bien appuyer, au lieu de chercher à l'étayer par des ſoûtiens ſi chancellants & ſi peu affermis, qu'ils cédent à la moindre ſécouſſe. Auſſi tout l' édifice s'écroule-t-il, quelque magnifiques, quelque frappants qu'en ſoient les dehors : on en décompoſe l'arrangement avec plus de facilité que l' architecte n'a pris de peine à en raſſembler les differentes parties, à les réunir pour en former un tout.

Il s'en faut donc de beaucoup, que l'époque des conquêtes de Ninus & de Sémiramis ſoit telle que des chronologiſtes la prétendent; qu'elle combatte celle de l' Equita-

tion & de l'uſage des Chars en Egypte. Mais pour aſſûrer davantage notre datte, & pour mieux faire ſentir le peu de ſtabilité de celle que nous réfutons, montrons que les grands appareils des armées de ces deux Monarques ſurpaſſent notre créance, & qu'ils répugnent à l'état où ſe trouvoient les hommes de ces âges réculés.

M. Shuckford (1), tout apologiſte qu'il eſt de Ctéſias que plus d'un excellent critique a traité d'auteur fabuleux (2), n'a pû ſe diſpenſer de le ſoupçonner d'avoir formé ſes idées de l'ancien Empire Aſſyrien, plutôt ſur la grandeur & la majeſté de ce qu'il voyoit en Perſe, que ſur des piéces authentiques. La Monarchie des Perſes, ſous ſes plus grands Rois & au faîte de ſa gloire, eût-

(1) Voyes ſa Préface ſur le ſecond tome de l'*Hiſtoire du Monde*. * * * * 5.

(2) Outre une foule d'auteurs qu'il me ſeroit facile de citer, je renverrai ſeulement à la Préface de l'*Hiſtoire Univ. trad. de l'Angl.*, *cotée* d. 2. *ſuiv.*, & au III.me tome de la même *Hiſtoire*, *liv.* I. *chap.* VIII. *ſuivantes*. Jean George Grævius (*Not. ad Juſtinum lib.* I. *cap.* I. * * 6.) a très-bien fait ſentir le peu de créance que mérite cet ancien écrivain ſur la matiere que nous diſcutons préſentement.

elle jamais des forces aussi formidables que celles qu'on donne à Sémiramis (1)? N'est-

(1) Au fameux passage des Thermopyles, si glorieux pour la Grece & si funeste à Xerxes, le dénombrement des armées de terre & de mer de ce Monarque consistoit en deux millions six-cents quarante & un mille six-cents dix hommes, sans y comprendre les valets, les eunuques, les femmes, les vivandiers & autres, qui étoient au service de l'armée, & qui montoient à un nombre égal. Tellement que le total des personnes qui accompagnerent Xerxes dans cette expédition, auroit été de cinq millions deux-cents quatre-vingt-trois mille deux-cents vingt personnes. Nous devons ce dénombrement à Hérodote (*lib.* VII. *cap.* LX. *seq.* — CCLXXXIV. *seq.*). Diodore de Sicile, Pline & Elien diminuent considérablement ce calcul; ils ne donnent à Xerxes qu' une armée à-peu-près semblable à celle que son Pere Darius conduisit contre les Scythes, & qui n'étoit que de sept-cents mille hommes, outre une flote de six-cents voiles. (*Herod. lib.* IV. *cap.* LXXXVII.) Il se peut toutefois, que le récit d'Hérodote qui vivoit même dans le siecle où se fit cette expédition, ne soit point éxageré, puisque les anciens auteurs, tant Grecs que Romains, ont consideré cette armée comme la plus nombreuse qui jamais eût été en campagne. Ce nombre même s'accorde assès avec les Inscriptions qu'on grava en vers sur le tombeau de ces Grecs qui périrent au passage des Thermopyles, & dont le sens est qu'ils se battirent contre trois millions (Voy. *Herodot. lib.* VII. *cap.* CCXXVIII.). Plutarque, dans son *Thémistocle*, & Isocrate adoptent ce calcul; mais Diodore le réduit à deux millions. Quoiqu'il en soit, toute immense que fut l'armée de Xerxes, celle de Sémiramis devoit être encore plus nombreuse, si on y compte tous ceux qui

ce pas trop rapprocher du temps de la difperfion du Genre-humain,& même de celui du Déluge, des expéditions de telle nature, qu'un Etat qui auroit été capable d'en former de pareilles, auroit dû être depuis longtemps, fur le meilleur pied militaire ? Une fi prodigieufe quantité d'hommes, de chevaux & de Chars, fi bien armés en guerre, ne peut être que l'ouvrage & le fruit d'un gouvernement le plus reglé, le plus affermi : tout cela demande néceffairement bien d'autres connoiffances déjà acquifes, fur-tout une police fage & foûtenue, pour qu'un état puiffe s'élever à un fi haut degré de grandeur: & le peut-on fuppofer dans des temps fi anciens?

Les affreux ravages caufés par le Déluge, ne fe réparerent jamais. Pour repeupler le Monde, il falloit bien plus que quelques centaines d'années. Quelque féconds qu'ayent été ces nouveaux habitants de la Terre, leur nombre ne dut point être fort confidérable.

fuivirent cette Princeffe; & l'armée de Ninus auroit dû être d'énviron quatre millions d'hommes, s'il faut fe fier au récit de Ctéfias & de Suidas.

L'hiſtoire de nos colonies de l'Amérique pourroit, jusqu'à un certain point, fortifier cette conjecture. Je ne nie pas que notre Globe ne ſe ſoit repeuplé alors, avec plus de facilité que dans les ſiecles où nous vivons : les hommes viennent maintenant au Monde chargés de mille infirmités qui ont altéré & changé conſidérablement la conſtitution primitive du corps humain (1). Mais, outre les diverſes cauſes de dépopulation, croira-t-on qu'en ſi peu de ſiecles, quatre hommes & leur poſtérité ayent peuplé la Terre de tant de milliers de ſoldats, ſans compter les femmes, les enfants, & les vieillards, les laboureurs, les artiſants & grand nombre d'autres, tous néceſſaires pour le maintien de la police & de la Religion? Ces prétendues armées des premiers Monarques Aſſyriens, ſi elles exiſterent, furent donc très-peu nombreuſes : ce ne devoit être tout-au-plus, qu'un amas de gens mal-habi-

(1) Voy. *Médecine Expérimentale*, *édit. de Paris* 1755. *tom.* 1. §. III. *pag.* 15. *ſuiv.* Le ſçavant auteur, M. de T..., nous promet de développer encore davantage ce même obiet, dans ſon ſecond volume qui eſt prêt à paroître.

les,

les, ſans diſcipline & ſans aucune ſcience dans l'art militaire.

„ Il y a beaucoup d'apparence, dit „ M. D'Authville (1) que le cheval ne „ ſervit d'abord qu'à ſoulager ſon maître „ dans le cours de ſes occupations paiſibles. „ Ce ſeroit trop préſumer que de croire qu' „ il fut employé dans les premieres guerres „ que les hommes ſe firent entr'eux : au „ commencement, ceux-ci n'agirent point „ par principes: ils n'eurent pour guide qu' „ un emportement aveugle, & ne connurent „ d'autres armes que les dents, les ongles, „ les mains, les pierres, les bâtons.

„ *Arma antiqua, manus, ungues, denteſque*
„ *fuerunt*,

(1) *Encyclopedie*, Article *Equitation*, *tom.*V.*pag.*883. „ M. D'Authville dit enſuite, qu'on peut compter „ parmi ces moyens, celui de combattre à cheval; „ auſſi, ajoute-t-il, l'hiſtoire nous atteſte-t-elle que „ l'homme ne tarda point à le découvrir & à le mettre en pratique: l'antiquité la plus reculée en offre „ des témoignages certains„. Ces témoignages ſont cependant tous poſtérieurs à ce que l'hiſtoire la plus véridique nous rapporte des Egyptiens : nous aurons ſoin de le faire encore remarquer en ſon lieu.

„ *Et lapides, & item sylvarum fragmina,*
„ *rami;* —— (1).
„ L'airain & le fer servirent ensuite leur fu-
„ reur ; mais la découverte de ces métaux
„ ayant facilité le triomphe de l'injustice &
„ de la violence, les hommes qui formoient
„ alors des sociétés naissantes, apprirent, par
„ une funeste expérience, qu' inutilement
„ ils compteroient sur la paix & sur le repos,
„ tant qu' ils ne seroient point en état de
„ repousser la force : il fallut donc réduire
„ en art un métier destructeur, & inventer
„ des moyens pour le pratiquer avec plus
„ d' avantage. „

Mais ces moyens ne furent pas d' abord mis en pratique. Ce nombre de cavaliers si expérimentés répugne donc à l' état où se

(1) *Lucretius, de Rer. natura, lib.* V. *num.* 1282. *pag.* 457. Les Africains & les Egyptiens ne se battirent d'abord qu'à coup de bâtons, selon un Poëte ; mais dans la suite, Belus fils de Neptune, se servit de l' Epée dans le combat, & c' est de-là, dit il, qu' est venu le mot de BELLUM. *Afri & Ægyptii primum fustibus dimicaverunt ; postea Belus Neptuni filius gladio belligeratus est, unde bellum est dictum.* Hyginus, *fabula* CCLXXIV. *Inter Mytrographos Latinos, edit. Amstelodam.* 1681. *pag.* 330.

trouvoit le Genre-humain de ce ſiecle. Bornés la plûpart à mener une vie champêtre, à n'être que de ſimples pâtres; uniquement occupés des Arts qui contribuoient à la culture des terres, aux beſoins les plus preſſants, celui de faire la guerre avec l'appareil qu'on attribue à ces hommes, dut leur être long-temps inconnu. Auſſi ne voit-on dans la vraie hiſtoire des premiers ſiecles, aucun veſtige de ce que nous en racontent les Hiſtoriens profanes. C'eſt être ſans doute bien amateur du merveilleux, que d'àjoûter tant-ſoit-peu de foi à de pareilles narrations. Diſons-le enfin; l'époque de telles armées contraſte trop avec la proximité du Déluge & le peu d'expérience des ſeconds habitants du Monde, pour qu'elle puiſſe donner la moindre atteinte à la datte que nous avons aſſignée touchant l'uſage de l'Equitation & des Chars en Egypte.

Qu'eſt-il beſoin d'inſiſter davantage ſur de ſemblables récits? les produire n'eſt-ce pas les réfuter victorieuſement. Mais que ne peut ſur l'eſprit d'un auteur, le faux bril-

lant d'une hypothese qu'il a une fois adoptée ? Elle le trahit à tel point, qu'elle lui dérobe la vûe des écueils où il va échouer. Rien n'est capable d'arrêter un écrivain ingénieux, qui s'est déterminé en faveur d'une opinion : les difficultés même les plus indissolubles ne laissent pas de lui offrir plus d'un détour pour tâcher de s'en débarasser. M. Shuckford, dont j'admire la profonde érudition, ne disconvient point, comme je l'ai déjà remarqué, de toutes ces fausses idées que Ctésias nous a données des forces & de l'étendue de l'Empire Assyrien ; ce moderne a cependant recours à un sentiment singulier : il veut absolument rendre raison & de la datte de ces fameuses conquêtes & de ces puissantes armées que nous croyons incompatibles avec la proximité du Déluge.

Permettons-nous une digression pour découvrir le foible des conjectures du sçavant Anglois si elle semble nous méner au de-là des bornes que nous aurions dû nous prescrire, en donnant plus de force à ce que nous avons déjà dit au sujet de notre époque, elle servira pour résoudre quelques difficultés qu'on

pourroit faire contre la même datte. En relevant aussi l'obscurité des premiers temps Historiques & l'erreur de ceux qui osent perdre de vûe le récit de l'Auteur Sacré, cette digression nous reconduit naturellement à notre objet principal.

M. Shuckford croit débrouiller le chaos de la chronologie Assyrienne & l'obscurité des premiers événements arrivés dans cet Empire, en supposant d'abord, que Noé sortit de l'Arche, près de la Scythie des Saces, sur les montagnes qui sont au de-là de la Bactriane; que ce fut dans ce pays, que le Patriarche vécut, & qu'une partie de sa postérité s'établit par son conseil (1). L'auteur embrasse cette opinion, parce qu'il ne sçauroit convenir que l'Arche se soit arrêtée sur les hauteurs du Mont Gordien ou des Curdes, qu'on prend le plus communément pour l'Ararat de Moyse, ou même sur le Mont Masîs, que les Turcs appellent *Agri-dagh*, ou la *Grande Montagne*, & *Parmak-daghi*, c'est-

(1) *Shuckford, Hist. du Monde, tom.* 1. *liv.* II. *pag.* 101. *& liv.* IV. *pag.* 199.

à-dire, *la Montagne du Doigt*, par allusion à sa figure, & qui n'est qu'à douze lieues au Sud-Est d'Erivan (1). Ces deux sentiments assès conformes à l'Ecriture, à la tradition, suivis encore par les meilleurs écrivains (2) ne sont point du goût de notre sçavant Anglois. Prenant même pour base de son hypothese la chronologie Chinoise, il se met à faire un parallele entre Fou-hi & Noé (3). Fondé sur quelques vieilles traditions des Chinois, M. Shuckford pense aussi, que ces deux personnages n'en font qu'un. Mais tous ces prétendus traits de ressemblance, qu'il nous y découvre, que le Grec & le Romain, le Mythologue & le Poete, y trouveroient également avec les Héros de l'antiquité, sont absolument arbitraires : il n'est aucune bonne preuve qui les soûtienne (4).

(1) Voy. *M. Chardin, Voyages en Perse & autres lieux de l'Orient, tom.* 1. *edit. d'Amsterd.* 1711. *pag.* 157. = *M. D'Herbelot, Bibliotheque Orientale, pag.* 404. *&* 700. = *Hist. Univers. trad. de l'Angl. tom.* 1. *liv.* 1. *ch.* 1. *pag.* 190. *suiv.*

(2) Voy. entr'autres, *Samuel Bochart in Phaleg, lib.* I. *cap.* III. *pag.* 17. *seqq.*

(3) *Shuckford, ibid. liv.* II. *pag.* 100. *suiv.*

(4) MM. Allix, Whiston, Bedford & autres, ne voyoient pas moins de dix traits de ressemblance

M. Shuckford dit enſuite, que la famille de Noé étant devenue trop nombreuſe pour qu'elle pût ſubſiſter enſemble, quelques-uns ſe détacherent de la maiſon du Patriarche; qu'ils penſerent à de nouveaux établiſſements, & partirent de l'endroit où ils s'étoient d'abord arrêtés, pour ſe rendre dans le pays de Sennaar, qui en étoit éloigné d'environ douze-cents milles (1). Ces voyageurs ſans expérience, ne dûrent pas ſe preſſer beaucoup : les mauvais chemins qu'ils rencontrerent à chaque pas, formoient des obſtacles. Ils ne parvinrent donc à la plaine de Sennaar, qu'après bien de petites journées & divers campements çà & là, au bout de dix à douze ans. C'eſt alors qu'ils bâtirent leur fameuſe Tour, avant de ſe diſperſer (2). Si trois-cents ans après la diſperſion du Genre-humain, les Nations qui étoient venues des

entre Noé & Fou-hi; mais on a attaqué ce ſentiment par quelques objections qui ſuffiſent pour le décréditer. Voy. l'*Hiſt. Univ. loc. cit. ch.*II. *pag.*210.

(1) *Loc. cit. pag.* 102. Voy. auſſi la *pag.* 198. *du* IV. *livre*.

(2) *Ibid. pag.* 103. *ſuiv.*

plaines de Sennaar, réunirent leurs forces, & attaquerent les habitants de l'Orient; elles trouverent aussi vers la Bactriane & vers l'endroit où l'auteur prétend que Noé s'établit, des Peuples assès puissants pour leur résister & pour repousser toutes leurs attaques (1). Voilà pourquoi (2) Ninus & Sémiramis qui avoient subjugué si aisément les Royaumes de l'Asie, éprouverent tant d'obstacles dans la Bactriane & dans les Indes; qu'ils y trouverent même des armées aussi nombreuses & aussi puissantes que les leurs. „ Noé, „ dit M. Shuckford, & ceux qui demeure- „ rent avec lui, furent fixez & établis plûtôt „ que ceux qui vinrent à Sinhar; & les dé- „ cendans des premiers ont été sans doute „ pour le moins en aussi grand nombre, aussi „ sages & prudens, aussi bien instruits dans „ tous les Arts, que ceux de Sinhar; ils „ ont été aussi puissans à la guerre, & aussi „ préparez à soutenir & à défendre leurs Ro- „ yaumes & leurs Païs: & peut-être l'ont- „ ils été davantage (3) „.

(1) *Pag.* 101. *&* *liv.* IV. *pag.* 197.
(2) *Idem, ibid. pag.* 198. *&* 200.
(3) *Ibid. pag.* 199. *&* 200.

Enfin, M. Shuckford veut qu'en ſuppoſant que Noé ait été le fondateur des Royaumes Orientaux des Indes & de la Chine, on explique pleinement & clairement, comment ces Nations devinrent ſi puiſſantes & capables de s'oppoſer avec vigueur aux plus fortes attaques de Ninus & de Sémiramis. La raiſon en eſt, ſelon notre auteur, que Noé avoit dû former dans chaque Royaume qu'il fonda, un nombre de gens de guerre, égal au nombre de ceux qui s'appliquerent à l'agriculture ; & que les habitants de ces Royaumes avoient commencé à ſe diſcipliner vers l'an du Monde 1736. ; au lieu que Ninus n'ayant attaqué la Bactriane & les Indes, que plus de 300. ans après, leurs forces ne pouvoient qu'être ſupérieures de beaucoup à celles de ce conquérant (1).

(1) *Idem*, *tom.* II. *liv.* VI. *pag.* 64. Obſervez que M. Shuckford ſuit dans ſon *Hiſtoire*, le calcul du Texte Hébreu : ce qui forme une plus forte objection contre ſon hypotheſe. S'il ſe fût attaché, par exemple, à la ſupputation de l'Original Samaritain qui alonge de plus de 300. années l'intervalle de temps qui s'eſt écoulé depuis le Déluge juſqu'à la diſperſion des hommes, au lieu que l'Hébreu ne met qu'un eſpace de 101. ans ; ſon ſyſtême auroit été expoſé à moins de difficultés. Suivant M. Shuckford, le commen-

Je ne ſuivrai pas davantage ce docte Anglois : en vain s'efforce-t-il de réſoudre les plus grands doutes ſur des événements que nous diſons être deſtitués de vraiſemblance. Son hypotheſe n'eſt pas bien neuve : toute ingénieuſe qu'elle ſoit, il eſt facheux qu'elle ne s'accorde pas trop avec la narration de Moyſe. Mais, comme elle ruineroit quelques-unes des remarques, auxquelles a dû nous conduire l'époque de l'uſage des Chars & de l'Equitation en Egypte ; il ne ſuffit pas d'avoir expoſé cette même hypotheſe, eſſayons auſſi de la combattre par de bonnes authorités.

La plus forte difficulté que nous oppoſe d'abord M. Shuckford pour bien appuyer

cement du Regne de Ninus, qui fut de 52. ans, (*tom.* 1. *liv.* IV. *pag.* 181.) tombe à l'an du Monde 1965. ou à 309. ans après le Déluge. Or, ſi on ajoûte les 300. ans, que donne de plus le calcul Samaritain, Ninus auroit commencé de regner à l'an 609. du Déluge. M. Shuckford a très-bien fait de ſuivre dans ſon Hiſtoire, la ſupputation du Texte Hébreu ; & il n'eſt pas néceſſaire que nous apportions ici les raiſons qui nous la font préferer à celle du Samaritain. Il eſt pourtant vrai de dire que dans la derniere hypotheſe, un eſpace de 609. ans rendroit ſon opinion moins improbable, en ce que le Monde auroit pû ſe repeupler davantage, & les Arts s'inventer, ſe perfectionner juſqu'à un certain point.

ſon ſentiment, il la tire des paroles de Moyſe, où il eſt dit (1) que *Les hommes allant de l'endroit où l'Arche s'étoit arrêtée, à Sennaar, partirent de l'Orient*. „ Mais, „ dit notre auteur (2), c'eſt du Nord que „ l'on part en allant du Mont Gordien à Sinhar. „ C'eſt une difficulté que je trouve preſque mot pour mot, dans un ouvrage de Jean Goropius Becanus (3), dont les écrits, comme l'ont obſervé de ſçavants auteurs (4), ſont pleins d'idées bizarres : il s'eſt jetté lui-même dans l'erreur par la mépriſe des Géographes. On a fait cependant pluſieurs réponſes à cette objection, & toutes ces réponſes ſont très-ſatisfaiſantes. Elles nous expliquent fort bien le paſſage de la Geneſe ; tellement qu'on peut dire à la lettre, que les hommes ſont partis de l'Orient pour venir dans les plaines de Sennaar (5). Les Monts Gor-

(1) *Geneſ.* XI. 2.

(2) *Tom.* I. *liv.* II. *pag.* 97.

(3) *Indus Scytbica Originum Antuerpian. lib.* V. *pag.* 472. *ſeqq. edit. Antuerp.* 1569.

(4) Voy. entr'autres. *Steph. Clerici Quæſtiones Sacræ, quæſt.* VI. *de Gigantibus. In extremis Quæſtionibus ſimilis argumenti, Dav. Clerici. Amſtæled.* 1685. *pag.* 340.

(5) Voy. *Critic. Sacr.* = *Poli Synops.* = *Calmet* &

diens étendent leurs chaînes très-avant dans le Nord - Oueſt de l'Aſie ; & de l'aveu de

autres ſur ce paſſage. ⩵ *Athanaſ. Kircheri Turris Babel. cap.* V. *pag.* 12. *edit. Amſtelod.* 1679. ⩵ *Thom. Stackhouſe, Corps complet de Théologie, trad. de l'Angl. Lauſanne* 1759. *tom.* III. *pag.* 116. *not.* u. ⩵ *La S. Bible avec un Comment.... de divers Auteurs Angl. par. M. Chais, tom.* 1. *pag.* 86. *ſuiv. &* 124. *ſuiv.* Je ne puis paſſer ici au P. Calmet ce qu'il dit dans ſon commentaire (*Geneſ.* XI. 2.) qu'en traduiſant, comme le font quelques-uns, *Qu'ils partirent vers l'Orient*, c'eſt aller contre les regles de la grammaire Hébraïque. Ce ſçavant commentateur, tout verſé qu'il étoit dans cette langue, ne s'eſt point apperçu ſans doute, que le mot Hébreu מקדם *Mikkedem* ſignifie quelquefois *vers l'Orient* comme *de l'Orient*. Il eſt vrai qu'on dit ordinairement קדמה *Kedhmah* avec un ה *He*, pour exprimer *vers l'Orient*; mais auſſi la prépoſition מ *Mem*, qui, à la lettre, ſe rend par *A*, *E*, *Ex*, *De*, *&c.*, s'interpréte encore fort bien par *Ad*, *In*, *Verſus*, *&c.* L'Ecriture en fournit plus d'un exemple; comme lorſqu'il eſt dit (*Geneſ.* XIII. 11.) que *Lot*, avant de ſe ſéparer d'Abraham, *choiſit pour lui toute la plaine du Jourdain, en ſe retirant vers l'Orient*. L'Ecrivain Sacré ſe ſert ici du mot מקדם qu'on ne peut traduire d'une autre maniere que par *vers l'Orient*, comme tout le contexte du chapitre l'exige néceſſairement. On voit Abraham revenir de l'Egypte par le même chemin qui l'y avoit conduit, s'avancer du Midi juſqu'à Bethel & Haï. Or, l'on ne peut pas dire qu'en partant de Bethel ou de Haï, Lot qui étoit alors avec le Patriarche, & qui ſe ſépara de lui dans cet endroit pour aller vers la plaine du Jourdain, ſoit allé au Nord; puiſque cette plaine ſe trouve préciſément à l'Orient de ces deux Vil-

quelques Géographes, ils ſont auſſi les plus hautes Montagnes du monde (1). La famille de Noé à donc pû venir d'une partie de ces Montagnes dans les plaines de Sennaar, & y arriver auſſi bien de l'Orient que du Nord. Si on place, comme on doit le faire, le Mont Maſis vers le milieu de l'Arménie, quelques degrés de plus à l'Orient que n'ont fait les Géographes anciens & modernes (2); ce qui eſt cauſe que les commen-

les. Il eſt donc certain que la parole *Mikkedem* ſignifie *vers l'Orient*, & que cette traduction eſt très-analogue au génie de la langue Hébraïque, dont les prépoſitions ſouffrent divers ſens, ſuivant l'obiet que l'Ecrivain Sacré a en vûe. Voy. *Nicolai Fulleri Miſcellan. Theolog. lib.*1. *cap.*IV. *pag.* 35. *ſeqq. edit. Argentorat.* 1650. = *Hiſtoire Univerſelle, trad. de l'Angl. tom.*XIII. *liv.*IV. *ch.*XI. *pag.*86.

(1) Voy. *Thom. Stackhouſe, loc.cit. pag.*113. = *Sam. Bochart, Phaleg. lib.*1. *cap.*III. *pag.* 19. On regarde cependant aſſés communément *Le Pic de Ténériffe* dans l'Afrique, comme une des Montagnes, la plus élevée qui ſoit ſur notre Globe; à moins qu'on en excepte les Montagnes du Pérou, ou celle qui eſt auprès de *Sainte Marthe*, ou celles qu'on appelle *Les Andes* dans le Chili. Voy. *Guillaume Derham, Théologie Aſtronomique, ou Démonſtration de l'exiſtence & des attributs de Dieu par l'examen & la deſcription des Cieux. Trad. de l'Anglois. Paris* 1729. *pag.*155. *ſuiv.*

(2) Voy. l'*Hiſt. Univerſ. tom.*1. *liv.*1. *ch.*1. *pag.*194. *& ch.*II. *pag.*255. *ſuiv.* Ces auteurs obſervent (*pag.*198.)

tateurs ont été extrémement embarrassés pour expliquer cet endroit de la Génese. Par une telle position (1) que M. Delisle a suivie dans ses Cartes, la Ville de Sénnaar dont la plaine doit avoir tiré son nom, se trouve réellement plus occidentale par rapport à cette

---

que la situation d'Ararat, soit que ce soit le Mont Masîs ou la Montagne de Cardu, s'accorde trés-bien avec le voyage des enfants de Noé vers Sennaar; la distance n'étant pas grande, & la descente aisée (particulierement de cette derniere Montagne) dans les plaines de Mésopotamie dont Sennaar fait partie. On remarque distinctement dans l'histoire de Moyse, que le pays d'Eden, où Adam fut créé, n'est pas éloigné de celui d'Ararat, où Noé sortit de l'Arche, & qu'à son tour Ararat n'est pas éloigné du pays de Sennaar, qui fut le centre d'où les hommes se répandirent ensuite sur toute la Terre. Ils ajoûtent qu'il est plus naturel que la chose ait été ainsi, que de placer ces endroits à une grande distance les uns des autres, comme quelques auteurs l'on fait. Consultez encore le *tome* XIII. *liv.* IV. *ch.* XI. *pag.* 82. *de cette Histoire*.

(1) Dans le nouvel *Atlas Universel* de M. Robert, imprimé à Paris en 1757., on a eu soin de placer l'Ararat au 62.me degré de longitude (Voy. sa *Carte de l'Asie*). Les auteurs de l'*Histoire Universelle* avoient donné la même position à cette Montagne (Voy. la *Carte du premier tome*, *pag.* 86.). M. d'Anville dans son *Atlas* dont les premieres Cartes parurent en 1746., met l'Ararat ou le Mont Masîs, vers le 63. degré de longitude & au 40. de latitude méridionale.

Montagne ; de ſorte que Moyſe a pû écrire que Noé & ſa famille, au ſortir de l'Arche, partirent effectivement de l'Orient pour ſe rendre dans la même plaine, quoiqu' ils y ſoient entrés par la partie Septentrionale. Je me borne à cette réponſe qui réſoud pleinement la difficulté de M. Shuckford.

A cette premiere objection, le ſçavant Anglois en ajoûte une autre qui n'eſt pas plus conſidérable. Il eſt ſurpris de ce que dans tout le reſte de la Géneſe, Moyſe ne fait point du tout mention de Noé ; que tout d'un coup on perde de vûe un perſonnage auſſi diſtingué qu' il l'étoit. „ La raiſon, dit-il (1) pour-
„ quoi Moyſe ne parle plus de ce Patriarche,
„ ni de ceux qui étoient demeurez avec lui,
„ c'eſt parce qu'étant fort éloignez de ceux
„ qui étoient aux environ de Sinhar, ils n'a-
„ voient aucune part à leur Hiſtoire, à laquel-
„ le depuis la diſperſion du Genre-humain,
„ l'Auteur Sacré borne ſa narration. „

Si cette ſeconde objection paroît inſéparable de l'hypotheſe de l'auteur, elle ne roule pas moins ſur une fauſſe ſuppoſition qu'on

(1) *Tom.* 1. *liv.* II. *pag.* 97. *& ſuiv.*

peut détruire avec la même facilité, qu'on a renversé la précédente.

Quelle apparence y a-t-il que quelques enfants de Noé & leur famille, ayent abandonné la maison du Patriarche, dans le seul espace de dix à douze ans; qu'ils ayent traversé une partie immense de pays pour venir chercher un lieu plus commode dans les plaines de Sennaar, comme si les voisinages de ces Montagnes, où M. Shuckford suppose que l'Arche s'étoit d'abord arrêtée, n'en eussent offert aucun qui leur eût convenu? Dans l'hypothese même de l'auteur (1), les hommes étoient alors en si petit nombre, la Terre si entrécoupée de marécages, de bois & de forêts; les animaux

(1) M. Shuckford (*ibid. liv.* III. *pag.* 142. *suiv.*) croit qu'à la naissance de Phaleg, qu'il place à l'année cent & une du Déluge, le nombre de ceux qui étoient à Sennaar, hommes, femmes & enfants, ne pouvoient monter tout-au-plus, qu'à quinze-cents personnes de l'âge de trente ans. Nombre qu'il faudroit même diminuer, si nous dattons du temps au-quel cette partie de la postérité de Noé se sépara du Patriarche qu'elle avoit laissé dans la Scythie des Saces, ou aux environs; puisqu'elle ne parvint dans les plaines de Sennaar, que dix ou douze années après, selon le même auteur.

sau-

ſauvâges tellement à craindre, que leur faire entreprendre un voyage de cette nature, c'étoit les expoſer viſiblement à des dangers imminents & inévitables. Et pourquoi n'en ſeroit-il pas de cette prétendue ſéparation, comme il en fut de celle qui arriva du temps de la Confuſion de la Tour de Babel ? S'il eſt vrai, comme l'aſſûre M. Shuckford (1), que l'on ne conçoit pas que, pendant le ſeul eſpace de cent trente ans après le Déluge, le Genre-humain ait été aſſès multiplié pour peupler des pays ſi éloignés de l'endroit d'où il fut diſperſé (2); je ne vois point auſſi, comment il n'en ſeroit pas de même de cette troupe d'hommes, à qui il fait entreprendre un voyage de quatre-cents lieues (3)?

(1) *Ibid. pag.* 174.

(2) L'auteur combat ici (*ibid.*) le ſentiment de ceux qui ſoûtiennent avec Joſephe (*Antiquit. lib.* I. *cap.* VI. *oper. tom.* I. *pag.* 20. *ſeqq.*), que le Genre-humain ſe diſperſa d'abord par toute la Terre, même juſqu'en Eſpagne & en Italie.

(3) Suivant M. Shuckford, depuis Ararat juſqu'à Sennaar il y a environ douze-cents milles (*ibid. liv.* II. *pag.* 102.). Soixante milles d'Angleterre font un degré; de ſorte qu'il faut trois milles pour une lieue géométrique. Ainſi le voyage qu'auroient entre-

Mais oppoſons au docte Anglois un autre genre de preuves. Prenons ſimplement le onzieme chapitre de la Géneſe : n'y voit-on pas que Moyſe conſidere Noé & toute ſa poſtérité dans les plaines de Sénnaar, comme ne conſtituant qu'un ſeul & même Peuple qui ne ſe ſépare qu'après la Confuſion des Langues? Tant s'en faut que l'Auteur Sacré nous repréſente ce Patriarche & la plus grande partie de ſa famille, comme éloignés de cette région, de pluſieurs centaines de lieues, & comme le fondateur de pluſieurs Royaumes. S'il eſt un fait dans tout le Pentateuque, qui ſoit décrit avec des images les plus vives & des traits les plus marqués, c'eſt certainement celui-ci. Après nous avoir montré Noé & ſes enfants ſortants de l'Arche, Moyſe n'oublie point de dire que c'eſt d'eux que la Terre s'eſt peuplée (1). Cette circonſtance lui paroît eſſentielle à ſa narration. Il rapporte enſuite, comme par anticipation, les noms de leurs deſcendants, au temps de leur Diſperſion.

pris toutes ces perſonnes qui vinrent dans les plaines de Sennaar, étoit d'environ quatre-cents lieues.

(1) *Geneſ.* VIII. 18. — IX. 18. — X. 32.

Avant de nous apprendre par quel accident cet Univers avoit reçû ses différentes peuplades; comment la Providence avoit dirigé & conduit ce mémorable événement; l'Ecrivain Sacré nous avertit avec le plus grand soin (1), qu'il n'étoit alors sur la Terre, c'est-à-dire, parmi tous ceux qui composoient la famille de Noé, qu'un même langage, un même dialecte. De-là il nous conduit cette même famille dans les plaines de Sénnaar, & nous la dépeint d'une maniere la moins équivoque & la plus sensible, toute réunie en une seule société, avant sa Dispersion qu'il dit n'être arrivée qu'après que Dieu eût confondu le langage de ces enfans de Noé.

Lorsque Moyse introduit le Seigneur descendant du haut des Cieux pour dissiper le projet de tous ces hommes assemblés à Sennaar & occupés à la construction de la Tour de Babel, il lui met dans la bouche, une façon de parler, pleine de force & d'énergie, sur-

(1) Erat autem terra labii unius & sermonum eorumdem. = Cum que proficiscerentur de oriente, invenerunt campum in terra Sennaar, & habitaverunt in eo. *Genes.* XI. 1.2.

tout dans l'Original. Cette expreſſion & autres qu'employe l'Ecrivain Sacré, ne ſçauroient s'entendre que de tous les hommes exiſtants alors ſur la Terre, & qu'il venoit de nommer. *Or le Seigneur deſcendit pour voir la Ville & la Tour que les enfants des hommes bâtiſſoient. Il ne ſont maintenant qu'un Peuple, dit le Seigneur : ils ont tous le même langage, & ayant commencé à faire cet ouvrage ils ne quitteront point leur deſſein qu'ils ne l'ayent achevé. Venons donc, deſcendons en ce lieu, & confondons-y tellement leur langage qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres. C'eſt ainſi*, conclud Moyſe, *que le Seigneur les diſperſa de ce lieu dans tous les pays du Monde, & qu'ils ceſſerent de bâtir cette Ville* (1).

Je ne ſçache point qu'on voulût s' expri-

(1) Deſcendit autem Dominus; ut videret civitatem & turrim, quam ædificabant ſilii Adam. הן עם אחד ושפה אחת לכלם : ecce unus eſt populus, & unum labium omnibus : cœperuntque hoc facere, nec deſiſtent a cogitationibus ſuis, donec eas opere compleant. Venite igitur, deſcendamus, & confundamus ibi linguam eorum, ut non audiat unuſquiſque vocem proximi ſui. Aque ita diviſit eos Dominus ex illo loco in univerſas terras, & ceſſaverunt ædificare civitatem. *Ibid.* XI. 5. — 8.

mer autrement, pour ſignifier que tout le Genre-humain qui ſe trouvoit alors ſur la Terre après le Déluge, faiſoit un ſeul & même corps de Peuple; que c'étoit à ce même corps d'hommes, que tout l'Univers devoit ſa population. En reprenant les divers paſſages de ces chapitres & toutes les répétitions qu'on y trouve, mais faites à deſſein pour inculquer plus fortement la vérité d'un fait ſi remarquable; en raſſemblant, dis-je, ces différents endroits qu'il ne faut point déſunir, rien de plus achevé que ce tableau. Nous y avons une preuve inconteſtable du contraire de ce qu'y ont vû M. Shuckford & quelques interprétes.

Pour abreger, je ſupprime quelques autres difficultés de peu de conſéquence, qui tendent toutes à affoiblir les paſſages de la Géneſe, que j'ai cités, & à authoriſer l'hypotheſe que je combats. Des ſçavants (1) ont déjà répondu

(1) Voy. *Jac. Perizonii Origines Babylon. cap.* VIII. *pag.* 104. *& ſeqq.* = *Hiſtoire Univ. trad. de l'Angl. tom.* I. *liv.* I. *ch.* II. *pag.* 260. *in Not.* = *Salomon. Deylingii Obſervationes Sacræ, part.* III. *Obſervat.* IV. *de ortu Babelis & confuſione ſermonis,* §. IV. *ſeqq. & alii.*

pleinement à ces objections : cela me dispense d'un certain détail. Arrêtons-nous toutefois à une autre difficulté qu'on fait au sujet de la construction de la Tour de Babel. La preuve sur la quelle l'objection porte, ne prévient pas davantage en faveur du sentiment de M. Shuckford. C'est de prétendre que Noé, Sem & autres pieux personnages, ne pouvoient se trouver présents à l'édifice de la Tour, sans se rendre coupables d'infidélité envers le Seigneur ; qu'ils devoient par-conséquent être fort éloignés des plaines de Sennaar. Ce seroit, nous dit-on (1), faire tort à la grande piété de ces Saints Patriarches, que de soûtenir qu'ils eurent la moindre part à une entreprise si insensée. J'avoue que Moyse, dans le onzième chapitre de la Génese, ne nomme pas expressément ceux qui mirent les mains à la construction de la Tour ; mais aussi toute la suite du contexte de sa narra-

(1) Voy. *Stephani Morini Exercitationes de lingua primæva ejusque appendicibus*, *cap.*VIII. *pag.* 47. = *Jo. Henr. Heideggeri Historia Patriarch. tom.* I. *Exercit.* XXI. *pag.* 639. = *Nouveaux Eclaircissemens sur l'origine & le Pentateuque Samaritain*, *ch.* XI. *pag.* 214. *Not.* I. *édit. de Paris* 1760. *& quantité d'autres*.

tion ne ſemble pas permettre de douter que Noé, Sem & Japhet ne connuſſent du moins le projet de leurs enfants. Rien n'empêche même de dire que ces Patriarches ayent déſapprouvé la conduite de tous ces hommes qui, non obſtant les plus vives leçons de vertu & de ſageſſe, que Noé leur remettoit ſans ceſſe devant les yeux, ne voulurent point déſiſter de leur teméraire deſſein.

Il étoit dans l'ordre de la Providence que la Terre ſe repeupla. Le Monde, dans ce ſecond âge, prenoit chaque jour de nouveaux accroiſſements par la multiplication des hommes dont le nombre, quelque petit qu'il fût encore, ſuffiſoit néanmoins pour fournir des colonies à pluſieurs endroits de l'Univers. Dans ces circonſtances, s'occuper uniquement à élever un édifice, quoique l'entrepriſe pût en être indifférente en elle-même, c'étoit devenir coupable aux yeux du Seigneur, & mettre obſtacle à ſes deſſeins. Ces enfants des hommes, comme les appelle l'Ecriture, paroiſſoient avoir l'intention (1) de bâtir

(1) נבנה לנו עיר ומגדל ראשו בשמים נעשה לנו

leur Tour avec une Ville, afin qu'elles leur servissent d'abord de lieu de repos ou de retraite

---

שם פן נפוץ על פני כל הארץ: *Bâtissons-nous une Ville & une Tour dont le sommet s'éleve jusqu'au ciel: rendons-nous célebres* par ces sortes de monuments, *avant qu'une bonne partie de nous se sépare*, & *se trouve dispersée sur toute la Terre* (*Genes.* XI. 4.). Il me semble que c'est le sens le plus naturel de ce passage qui n'a pas peu embarrassé les commentateurs. Quand Moyse nous dit que les enfants des hommes batissoient une Ville, il insinue suffisamment qu'ils avoient l'intention de l'habiter. M. le Clerc dans son commentaire sur cet endroit de la Génese (*pag.* 103. *& seq. édit. d'Amsterd.* 1735.), prétend qu'ils n'avoient d'autre dessein que d'en faire la Métropole & la capitale de toutes celles que l'on bâtiroit dans la suite: elle devoit être comme le siége de l'Empire du Genre-humain, à laquelle ils donneroient leur nom (Ἀνθρωπόπολιν *la Ville des hommes*). Conséquemment à cette explication, il substitue au mot Hébreu שם *Schem*, c'est-à-dire, *Nom*, celui de אם *Em* qui signifie *Mere*, & qu'il traduit par *Métropole*; mais c'est sans aucune nécessité, comme le lui a fortement réproché M. Perizonius (*loc. cit. cap.* X. *pag.* 186. *seqq. & in Addendis, pag.* 373.) en réfutant cette opinion & en s'attachant à montrer assès au-long (*ibid. cap.* XI. *&* XII.) que le mot שֵׁם *Schem* ne veut dire autre chose qu'un *Phare* ou une espece de *Signal*, que ces hommes ne dévoient point perdre de vûe, & qu'ils pourroient facilement appercevoir de loin, si jamais il leur arrivoit de s'éloigner des environs de Sennaar, lorsqu'ils iroient mener paître leurs bestiaux. Quelques auteurs ont approuvé cette interprétation : M. Goguet (*De l'Origine des Loix*, *tom.* I. *pag.* 2. *in Not.*) la considere comme la plus claire & la plus intelligible. Elle est ce-

commune dans le besoin, & de monument éternel de leur propre grandeur, peut-être enco-

pendant plus ingénieuse qu'elle n'a de la solidité. En effet, quelque haute qu' ait été la Tour, quelqu'uni qu' ait été le territoire de Sennaar, une fois que ces bergers auroient été dans une grande distance de ce lieu pour aller chercher dans d'autres terres, des pâturages plus frais & plus abondants; la Tour, cette espece de *Phare* ou de *Signal*, ne leur feroit devenue d'aucun usage, parce qu' elle n' auroit pû que se dérober à leur vûe dans un certain éloignement. D'ailleurs, l'analogie que M. Perizonius tâche d' établir entre la parole שם des Hébreux & le σῆμα ou σημεῖον des Grecs, est absolument manquée. Il n'est aucun endroit dans l'Ecriture, où le mot *Schem* (Nom) soit pris dans la même signification que celui de σῆμα (*Marque*, *Signal &c.*). Cette étymologie n'est donc point heureuse. Voy. *Salom. Deyling. loc. cit.* §. XIII. *seqq.* = *Henr. Scharbau, Parerg. Philolog. Theolog. part.* III. *pag.* 152.

Disons quelque chose sur un nouveau sens que M. Kohlreiff a donné au même mot Hébreu (*Chronologia Sacra*, *cap.* V. §. III. *pag.* 166. *seq.*). Cet auteur conjecture que l'Ecrivain Sacré a voulu désigner ici un nom particulier d'office, de charge ou de dignité, & même des Magistrats; de sorte que ces paroles נעשה לנו שם, devroient s' expliquer par ceux-ci: *Faisons-nous*, ou *Donnons-nous un Chef*, *un Gouverneur*, ou *un Magistrat* qui soit à notre tête. M. Kohlreiff croit répandre quelque lumiere sur son explication par un passage de la Génese & un autre du second Livre des Rois. Dans le premier de ces deux Textes, M. Kohlreiff donne au mot Hébreu שם une signification trop étendue, qui sent trop la paraphrase. Les

re de leur union dans les plaines de Sennaar, avant leur ſéparation. Ce n'étoit point

paroles אנשי השם dont Moyſe ſe ſert (*Geneſ.* VI.4.), ſignifient ſimplement des *hommes fameux* qui s'étoient rendu tels par leur crime & leur cruauté. Comme le nombre de ces hommes pervers augmentoit de jour en jour, qu'enfin la malice humaine étoit extrême; le Seigneur crut devoir arrêter tant d'injuſtices par un Déluge. Cette explication eſt des plus naturelles: j'en dis autant de celle qui a pour objet le paſſage du II. Livre des Rois (*ch.* VIII. *v.*13.). Les victoires que David remporta ſur les Syriens, les Moabites, les Ammonites, les Philiſtins, ceux d'Amalec, &c., lui acquirent un *grand nom* parmi ces Nations vaincues. Le Prince d'Iſraël accrut ſa gloire, & ſe rendit encore plus redoutable par la belle action que fit un de ſes Généraux dans la Vallée des Salines. Abiſaï fils de Sarvia (*ibid.* = *Paralipom.* XVIII. 12.) y défit en effet dix-huit mille Iduméens, lorſque David retournoit triomphant de Syrie.

Je ne ſçais ſi un auteur moderne, très-habile philologue, aura mieux ſaiſi le ſens du même paſſage. Voici comment M. Mazochi (*Spicilegii Biblici tomus* I. *in Geneſim*. *Neapoli* 1762. *pag.*68.) paraphraſe le Texte de Moyſe. *Venite ædificemus nobis Civitatem & Turrim, cujus vertex* (בשמים *Baſſhamaim*, h. e. *in cœlum* ſive *pro cœlo* ac *loco cœli*) *inſtar altitudinis cœli*, & faciamus ibi (שם *Shem* i. e.) *ſublimitatem alteram pro domicilio Idoli, ne forte &c. Sperabant enim*, ajoûte le ſçavant Chanoine, *numen illud impediturum, ne hoſtium impreſſione adacti diſpergerentur & a ſe invicem diſtraherentur*. Toute cette interprétation roule uniquement ſur la force du terme שם *Schem*, que M. Mazochi prétend être analogue au *Schamaïm* שמים des Hébreux, qui ſignifie *Ciel*, ainſi nommé à

un second Déluge que les hommes appréhendoient : le Seigneur les avoit rassûrés d'une tel-

causе de son élévation, & qu'il tire de la racine Arabe סמו *Samava*, *s'élever*, *être éminent*, *être haut*; (*ibid.pag.*13. *vid. & dissert.*III. *de Gigantibus*,*pag.*190. *seq.*); d'où il conclud que le mot שם *Schem* venant de la même racine, peut signifier également *hauteur*, *élévation*, *&c.* Comme le terme Hébreu *Schem* ou *Hasschem* השם, se prend assés communément chez les Docteurs Iuifs, pour le nom propre de *Dieu*, & qu'il est aussi synonime du mot עליון *Elion*, *haut*, *sublime*, *élevé*, autre nom de Dieu: que d'une autre part, M. Mazochi veut absolument, qu'on doive appliquer ce terme à une Idole ou à une fausse Divinité, fondé en cela sur la Paraphrase Chaldaïque de Jonathan & sur le Targhum de Jérusalem; notre sçavant philologue est intimément persuadé que c'est rendre par-là une très-bonne raison de son explication. Mais, qui ne voit que ces deux Paraphrases ont commenté le mot de *Schem* שם à leur façon? Quand même il seroit synonime des paroles יהוה *Jehova*, אלהים *Elohim*, אדני *Adonai*, ainsi qu'on peut l'inferer de quelques passages de l'Ecriture, où l'on trouve souvent le *Nom de Dieu* pour *Dieu lui-même* (*Levit.* XXIV. 11. 16. = *Deuteron.* XXVIII. 58. — *Psalm. Hebr.* XX. 2. — CXIII. 1. = *Isai.* XXX. 27. = *Jerem.* XLIV. 26. = *Mich.* V. 4.); il semble cependant, qu'il n'a été proprement appliqué à Dieu, que vers le déclin de la République des Hébreux. Les Juifs de nos jours s'en servent encore assès communément, pour marquer davantage leur profond respect envers la Divinité dont il n'osent prononcer le véritable nom (יהוה), sans se croire coupables de quelque irrévérence & même du plus grand des crimes (Voy. *Joh. Gottlob Carpzov*, *Annotat. in Thomæ Goodwini Mosen & Aaron. edit. Francofurt. & Lips*, 1748.

le crainte : l'Arc-en-ciel leur avoit été donné comme un ſigne certain, que Dieu tiendroit fidélement ſa parole (1). Ils ſembloient donc craindre de ſe voir ſi-tôt ſéparés les uns des autres ; prévoyant bien, que tôt-ou-tard ils ſeroient forcés d'en venir à une ſéparation (2).

---

pag. 478. *ſeqq.*) Pour ce qui regarde le terme עליון *Elion*, c'eſt plutôt un attribut que le nom propre de Dieu. D'ailleurs, il eſt certain que le mot שם *Schem* n'a jamais ſignifié une Idole dans la langue Hébraïque. N'eſt-ce pas encore ſuppoſer que l'idolatrie avoit fait parmi les architectes de la Tour de Babel, des progrès que ni l'Ecriture ni la ſaine tradition n'authoriſent? Dire avec M. Mazochi, que cette Tour n'avoit été élevée que dans la vûe d'y placer ſur le ſommet, une Idole qui dût défendre ces enfants des hommes, des attaques des ennemis du déhors ; n'eſt-ce pas courir auſſi après des viſions Rabbiniques? Et quels étoient ces ennemis ſi à craindre, puiſque tous ces hommes ne faiſoient alors qu'un ſeul & même Peuple, un même corps de Nation? Ils devoient ſe conſiderer comme autant de freres? Croyoient-ils que leur Idole auroit pû les mettre à couvert de l'indignation du Très-Haut? Mais c'eſt aſſés d'avoir montré le foible d'une allégorie, qui n'a d'autre ſoûtien que le ſentiment des Thalmudiſtes : *Gens .... mentem paſta chimæris*.

(1) *Geneſ.* IX. 13. 14. 15. & 16. Joſephe (*Antiquit. lib.* I. *cap.* IV. *oper. tom.* I. *pag.* 19.) & quelques modernes ont penſé différemment ; mais l'Ecriture combat cette opinion.

(2) Cette explication me paroît la plus propre à concilier le mot Hébreu פן *Pen* qui ſignifie, à la let-

Noé instruit de cet ordre de la Providence, l'avoit sans doute annoncé à sa postérité; mais insensible aux avertissements du pieux Patriarche, elle méprisa son conseil, & n'eut aucun égard à l' authorité d' un Pere si respectable (1). Aussi le Seigneur punit-il la crimi-

tre, *Ne forte*, *Ut non*, avec celui de *Antequam* dont s'est servi Saint Jérôme, en rendant cet endroit de la Génese (XI. 4.), que nous avons en vûe. Cette derniere particule n'exclud point quelque crainte du malheur qu'on sent bien devoir arriver tôt-ou-tard. Les habitants de Sennaar sçavoient certainement qu'ils étoient destinés à aller repeupler la Terre: Dieu le leur avoit expressément commandé (*Genes.* IX. 2.). Mais l' homme aime naturellement la société: & ceux de Sennaar n' étoient point absolument si nombreux qu' ils ne pûssent subsister ensemble; aussi crurent-ils que les circonstances où ils se trouvoient, pouvoient les dispenser d'acomplir les ordres du Seigneur. Ils ne voulurent donc point se séparer si-tôt, sans s'assurer auparavant quelque retraite: ils craignirent qu'en s'éloignant d'une terre fertile & agréable, ils ne s'exposassent à quelque facheux événement; mais ils ne transgresserent pas moins cet ordre du Seigneur.

(1) Suivant la chronologie du Texte Samaritain, que bien des scavants adoptent pour les années d'après le Déluge, la Division de la Terre, qui se fit à la naissance de Phaleg, est postérieure de 401. ans au Déluge, temps où Noé devoit être mort. Ainsi il faudroit appliquer à Sem, à Japhet & aux autres pieux personnages du même siecle, ce que nous avons dit touchant cet ordre de la Providence que Noé

nelle audace des nouveaux habitants de la Terre : le Maître de la Nature changea en un instant leur langage : il les obligea de se diviser, & en se divisant, d'abandonner une entreprise criminelle. Ainsi ils exécuterent les desseins de Dieu, & commencerent à former différentes peuplades. Mais, comme les hommes, dans le temps de leur séparation, ne consistoient d'abord qu'en de petites familles (1), ils ne dûrent s'établir que de pro-

ne cacha point à ses enfants. Mais cela n'est point nécessaire, suivant la supputation Hébraïque à laquelle nous nous attachons constamment dans le cours de notre Dissertation.

(1) L'on a vu plus-haut (*part.*II.*pag.*128.*not.*1.), que M. Shuckford ne compte au temps de la Dispersion, qu'environ quinze-cents personnes, y compris les femmes, les enfants & les vieillards. M. Bedford fait monter le nombre des hommes qui se trouverent à la Dispersion, à 1416. mâles âgés d'environ vingt ans, au temps de la naissance de Phaleg; M. Whiston l'évalue à raison de 2389.; M. Mede à 7000., & M. Cumberland à 30, 000.; enfin le P. Petau nous en donne 32, 768. Tous ces divers nombres ne satisfont point les auteurs de l'*Histoire Universelle* (*tom.*1.*liv.*1. *ch.*II.*pag.*286. — 292.): ils prétendent que le plus fort ne sçauroit même suffire pour fournir aux différentes peuplades qui s'effectuerent immédiatement après la Division. Si l'on place cet événement à la naissance de Phaleg, comme l'Ecriture nous le certifie, ces auteurs soûtiennent que, suivant le calcul Hé-

che en proche . A mésure que leur nombre ſe multiplioit, ils s'éloignerent de plus-en-

---

breu, on ſe trouve extrêmement embarraſſé pour trouver cette multitude d'hommes qu'exigeoient les colonies. En un mot, l'eſpace de cent & un an eſt trop court, ſelon eux, & ne peut avoir donné ce nombre d'hommes qui étoit nécéſſaire pour fonder les Nations. De-là il eſt arrivé I. que des écrivains ont ſuppoſé ſans fondement une double Diſperſion, l'une à la naiſſance de Phaleg & l'autre à la conſtruction de la Tour de Babel; quoiqu'il ſoit certain que la Diviſion de la Terre au temps de Phaleg, & la Diſperſion du Genre-humain furent un ſeul événement, comme l'ont démontré Uſſerius, Coccejus, les PP. Petau, N. Alexandre & autres. II. L'on a feint une Diſperſion avant même la naiſſance de Phaleg, dans la vûe d'accorder l'Hiſtorien Sacré avec les écrivains profanes, ou afin de concilier la chronologie Hébraïque avec l'Egyptienne, comme l'a fait le Chevalier Marsham : ou l'on a mis cette Diſperſion, tantôt vers le milieu, tantôt vers la fin de la vie de ce fils d'Héber. Les auteurs de l'*Hiſtoire Univerſelle* témoignent avec raiſon, que ces divers ſyſtêmes ſont oppoſés à l'authorité de l'Ecriture. „ Mais comme il eſt inconteſtable, diſent-ils (*pag.* 285.), qu'il y a eu beaucoup „ plus de Générations entre le Déluge & la Diſperſion, le temps qui s'eſt écoulé entre ces Evénemens, doit être auſſi conſideré, comme auſſi „ la longue Vie de ceux qui ont vécu dans les premiers temps qui ont ſuivi le Déluge „. Et après avoir obſervé (*pag.* 286.) que la chronologie Hébraïque met les interprétes dans un embarras d'où ils ne ſçauroient ſe tirer, en ce qu'ils ne font l'eſpace de temps entre le Déluge & la naiſſance de Phaleg, que de 101. ans; ils remarquent encore, que ſi la-

plus des voiſinages de Sennaar. C'eſt de-là qu'ils ſe tranſporterent peu-à-peu dans les

ſupputation de ces interprétes produit pendant la même période d'années, le nombre d'hommes qu'il leur faut ; peu de ſiecles après, la Terre n'auroit pû contenir tous ſes habitants: ce que les ſçavants auteurs de la même hiſtoire prouvent par les Tables des degrés d'augmentation, que le P. Petau & M. Cumberland nous ont laiſſées. Ils concluent (*pag.* 292.) que, ſi l'on ſuit le calcul Samaritain qu'ils préferent à celui de l'Hébreu, & qui contient 300. années de plus entre le Déluge & la naiſſance de Phaleg, que la chronologie Hébraïque, toutes ces difficultés inſurmontables s'évanouiſſent d'elles-mêmes. Ces auteurs trouvent alors ſuffiſamment de Monde, de quelque maniere que ſe faſſe la ſupputation: & conformement à celle que nous devons à M. Whiſton (*Short View of the chronolog. of the Old Teſtament*, ou *Court examen de la chronologie du Vieux Teſtament*, *pag.* 65.), l'an 401. du Déluge, le nombre des hommes alloit au de-là de 240,000.; nombre ſuffiſant, à ce qu'ils diſent, pour commencer la diſperſion, & pour fournir cinquante-trois conducteurs accompagnés chacun d'une multitude capable de former le même nombre de colonies. „ Il faut conſiderer auſſi, ajoutent-ils (*pag.* 292.) „ que chacune de ces Colonies croiſſoit à proportion „ qu'elle s'éloignoit davantage du Centre de leur „ Diſperſion, avant que d'arriver au Païs où elles fixerent enſuite leur Sejour; car la Terre ne fut pas „ peuplée en une ſeule fois, mais par dégrés: par „ où il paroît, qu'il n'eſt nullement beſoin de faire „ des efforts pour augmenter le Nombre du Genre „ humain, comme ont fait quelques-uns. „

Par l'expoſé du ſyſtême de ces auteurs, on voit

divers endroits de la Terre. Aussi-tôt après la construction de la Tour de Babel & la

voit qu'ils ne trouvent d'autre moyen pour rendre raison de l'époque de la Dispersion, que de suivre la chronologie Samaritaine. Je ne puis terminer cette note toute longue qu'elle est, sans faire une remarque essentielle sur ce sentiment. On ne peut trop approuver ce que les mêmes auteurs disent touchant les divers systêmes de nos modernes qui sont si peu uniformes au sujet du vrai temps de cette époque qu'il ne faut point séparer de la naissance de Phaleg; mais je ne vois point aussi, que la preuve qu'ils apportent en faveur de la chronologie Samaritaine, sur l'article en question, soit si évidente, comme ils l'assûrent (*pag.*285.): en effet la datte de cette Dispersion n'est point absolument incompatible avec le calcul Hébreu. Quoique l'espace de cent & un an paroisse un peu court pour donner le grand nombre d'hommes, qui sembloit être nécessaire aux fondateurs de plusieurs Nations, ce terme n'est point tel qu'il ne puisse en fournir une quantité suffisante pour établir des colonies. Ces colonies, à la vérité, auront été peu nombreuses dans le commencement; mais qu'importe? Elles n'auront pas moins répondu au but de l'auteur de leur Dispersion: il n'en falloit pas davantage. Or, si nous ne prenons ici que la supputation de M. Whiston, qui est la plus raisonnable, & qui consiste, cent & un an après le Déluge, à 2389. personnes, nous aurons toujours assés de Monde pour commencer les peuplades. Dans cette hypothese, les cinquante-trois conducteurs auroient eu chacun quarante-quatre personnes, outre quatre autres qui restent du nombre donné. Ces quarante-quatre personnes qui furent s'établir avec leur chef

Confusion des Langues, Sem, par exemple, & ceux de sa postérité, auront dû habiter les

respectif, dans un pays quelconque après la Dispersion, se seront trouvées très-en état de former dans trois ou quatre siecles, divers corps de Peuples assés nombreux, mais toujours relativement à ces âges reculés. Nous ne voyons pas en effet, que le Monde ait eu alors autant de population (Voy. *Genes.* XIII. 9. 10. *&c.*) qu'on en trouve du temps de Moyse & dans les siecles postérieurs; quoiqu'il soit certain que du temps même d'Abraham qui nâquit, selon le Texte Hébreu, l'an 352. du Déluge, la postérité de Noé étoit déjà distinguée en différents corps de Nations plus ou moins étendues, vû les ciconstances de ces âges. Comme la Terre n'a point reçu ses peuplades en une seule fois; de ces divers corps de Nations, parvenus enfin à un certain degré de consistence, il se sera même détaché de temps en temps plusieurs particuliers avec leurs familles, qui auront encore porté de nouvelles colonies dans des pays plus éloignés & jusqu'aux extrémités de l'Univers. Ces derniers colons auront été, sans doute, en fort petit nombre, lorsqu'ils seront arrivés dans tel ou tel endroit; mais insensiblement ils se seront accrûs, & auront formé également d'autres corps de petits peuples, qui dans la suite auront pris de nouveaux accroissements jusqu'au point où nous les voyons. C'est ainsi, je pense, que le Monde doit s'être peuplé. Nous ne citerons point ici l'exemple des enfants de Jacob dans la terre d'Egypte: la Providence s'y manifeste d'une maniere trop sensible, & le miracle s'y voit sans peine. Cette famille ne consistoit qu'en 70. personnes (*Genes.* XLVI. 27. = *Exod.* I. 5.). L'Histoire Sacrée nous atteste qu'après 215. ans de séjour en Egypte, si l'on datte du temps où Jacob y entra avec sa famille, l'an du Monde 2298., la

contrées les plus voisines du lieu de la Dispersion. Cham avec ces fils, sera venu s'éta-

postérité de ce Patriarche se trouva à la sortie de ce pays, lorsqu'on en fit le dénombrement à Socoth (*Exod.* xII. 37.), au nombre de six-cents mille hommes capables de porter les armes, sans y comprendre les enfants. Cette prodigieuse multiplication des Israélites étoit, sans contredit, un effet de la bénédiction singuliere que le Seigneur avoit donnée à Abraham, à Isaac & à Jacob (*Genes.* xvIII. 18. — xxII. 17. — xxvI. 4. — xLvI. 3.). Aussi voyons-nous que les enfants de ces Patriarches furent plus prolifiques. Pharaon disoit des Hébreux (*Exod.* I. 9.), qu'ils étoient *beaucoup plus nombreux & plus puissants que nous* (les Egyptiens) רב ועצום ממנו, c'est-à-dire, qu'ils multiplioient bien davantage en comparaison de ces derniers. C'est aussi ce qu'avoit observé Abimelec (*Genes.* xxvI. 16.), en comparant la maison d'Isaac avec celles des Philistins. Tel est le sens de ces deux passages. Il ne faut donc point croire que les familles de la Dispersion ayent multiplié à proportion de celle de Jacob en Egypte. Quoique Dieu eût béni également Noé & sa postérité (*Genes.* IX. 2.), cette bénédiction regardoit tout le Genre-humain; au lieu que la promesse faite aux descendants d'Abraham, leur étoit particuliere. Cela supposé, nous sommes bien éloignés de penser que le nombre de ces familles ait grossi de telle sorte, que trois ou quatre siecles après le Déluge, elles soyent parvenues à cette immense quantité de personnes, qu'on trouve dans les Tables des degrés d'augmentation du P. Petau & de M. Comberland. Il est encore certain que, quelque hypothese que l'on choisisse d'entre celles que nous avons rapportées au commencement de cette note, les 53. conducteurs

blir peu-à-peu vers les parties Méridionales. Les Terres qui sont au Septentrion de Sen-

ont eu suffisamment de Monde pour l'établissement de leurs colonies : ce qui étoit le principal objet que Dieu se proposoit dans leur Dispersion,& c'est-là tout ce qu'on a droit d'exiger dans le récit de Moyse. D'où je conclus qu'il n'est pas nécessaire de recourir au calcul Samaritain. Observons aussi, qu'il ne paroît pas bien constant que tous ces chefs de familles & de Nations, dont il est parlé dans le x.me chapitre de la Génese, ayent existés dès le temps même de la Dispersion, & qu'ils ayent été tous à la tête d'autant de différentes compagnies. Plusieurs d'entre eux, comme Jectan, étoient à-peine nés, encore moins les treize fils de ce Patriarche, incapables par conséquent de conduire une colonie. Quoique l'Ecriture (*Genes.* x.) fasse mention des 14. fils ou néveux de Japhet, de 30. de Cham & de 26. de Sem, qui font en tout 70. personnes & autant de chefs de familles; il ne résulte pas de-là, que la Dispersion se soit faite en autant de Langues & autant de Peuples. On ignore en effet, si tous ces petits fils ou petits néveux, ayent eu alors de succession; du moins l'Ecrivain Sacré n'en parle pas. (Voy. *Dav. Ziegræ dissert. de confus. Babylon. ad Genes.* x. *Thesaur. Theolog. Philolog. tom.* 1. *pag.* 172. *Amstelodam* 1701.) C'est donc une erreur de s'imaginer que ces familles fussent si nombreuses qu'elles ayent pû fonder chacune un Peuple particulier, aussi-tôt après que le Seigneur eût confondu le langage des enfants des hommes (Voy. *Jac. Perizon. Orig. Babyl. cap.* XIV. *pag.* 310.). Nous lisons dans Moyse, que Chanaan, par exemple, eut onze fils qui certainement ne furent pas d'abord & du vivant de leur Pere, les fondateurs d'onze Nations; puisque ce ne fut que dans la suite qu'ils se disperserent (*Genes.* x. 18.). Il est donc très-

naar, seront échues en partage à Japhet & à ses descendants. Telle paroît être l'Histoire

important de ne point manquer l'objet de Moyse, qui n'étoit autre que de nous décrire les commencements & les progrès de cette Dispersion arrivée, à la vérité, aussi-tôt après la Confusion des Langues, mais qui n'eut son entier effet que dans des siecles beaucoup postérieurs. Or, si cela est vrai, il est clair que l'intervalle que la chronologie Hébraïque met entre le Déluge & la Dispersion au temps de la naissance de Phaleg, cet intervalle, dis-je, n'est point si limité que nous soyons obligés d'avoir recours au calcul Samaritain, & encore moins d'en venir à la chronologie Chinoise, en disant avec M. Fourmont, l'Aîné, (Voy. *Réflexions Critiq. sur les Hist. des Anc. Peuples, lib.* III. *ch.* 19. *pag.* 405. *suiv*) que la migration de Fou-hi ou des premiers Chinois se fit avant la Division des Langues; comme si la construction de la Tour de Babel, qui, selon cet Académicien, étoit directement opposée à la volonté de Dieu, n'avoit pas précédé toute Dispersion du Genre-humain. La Dispersion fut une suite de cette entreprise, comme le dit Moyse; & de châtiment qu'elle fut d'abord, elle se tourna en bienfait pour les hommes: elle produisit des effets les plus heureux & les plus admirables. Du reste, c'est à tort que M. Fourmont (*ibid. pag.* 408.) veut mettre Usserius dans son parti. Le chronologiste Anglois n'a jamais soûtenu qu'un peu avant la naissance de Phaleg, les hommes eussent commencé à se diviser. Le sçavant Usserius (*Chronologia Sacra, cap.* V. *pag.* 79.) que M. Fourmont allegue pour appuyer son opinion, dit précisément le contraire: il assûre simplement, que la Dispersion n'arriva que par degrés, & ne la datte que de la naissance du fils d'Héber.

des premiers établissements des enfants de Noé. Plusieurs écrivains se sont occupés à nous la décrire, mais faute de lumieres suffisantes pour se guider dans des recherches qui regardent des temps si anciens, ils n'ont pû nous donner que des conjectures plus ou moins probables, sur un objet rempli de tant d'obcurités. Les différents pays néanmoins, qui furent habités de la sorte, prirent dans la suite, le nom de l'ancien conducteur de la colonie, & quelquefois celui d'un de ses enfants ou de ses petits fils. L'Ecriture nous en fournit des exemples (1).

Observés toutefois, que ces premieres transplantations ne se firent pas tout d'un coup & dans des pays lointains, ni sans ordre & en confusion : elles furent des plus reglées (2). La

(1) Les Danites, après avoir pris la Ville de Lésem, lui donnerent le nom de Dan, qui étoit celui de leur Pere (*Josue*, XIX.47.). Caleb changea l'ancien nom de la Ville de Cariáth-Arbé en celui d'Hébron, son petit fils. *Jug.* I.10. = I. *Paralipomen.* II. 42.

(2) Les enfants de Japhet se partagerent entre eux les Isles des Nations, c'est-à-dire, les pays, les provinces & les contrées maritimes, qui étoient tout près de la Palestine, celles sur-tout, qui étoient le long & au Septentrion de la Méditerranée, où ils s'établirent chacun avec sa propre langue & avec sa famille.

plus grande partie des Terres n'offrirent même pendant des ſiecles, que de vaſtes déſerts & des forêts immenſes. Si elles prirent une nouvelle face: ſi des bois abbatus, des marais déſſéchés firent place aux champs, aux pâturages, à des hameaux, à des bourgades; enfin à des Villes; cela n'arriva qu'inſenſiblement & par degrés, dans ces lieux principalement, qui étoient un peu éloignés du centre de la Diſperſion. Pour le dire en un mot, les Républiques & les Monarchies furent très-foibles dans ces premiers âges, bien-loin qu'elles fuſſent auſſi puiſſantes qu'on voudroit nous le perſuader. J'accorderai que le Genre-humain ſe ſera accrû conſidérablement, trois ou quatre ſiecles après ſa Diſperſion; mais un tel accroiſſement ne fut jamais capable de fournir alors de ſi formidables armées, ainſi que le veulent les Hiſtoriens profanes: ni l'Ecriture, ni la raiſon ne paroiſſent l'inſinuer en aucune maniere. Inutilement des chronologiſtes groſſiroient-ils le nombre des hommes de ces ſiecles, & tente-

Il en fut de même des autres enfants de Noé & de ſes néveux (*Geneſ.* X. 5. 20. 31. *ſuiv.*)

roient-ils d'arranger leurs calculs selon la narration de Ctésias (1). Quand on nous

(1) C'est ce qu'avoit en vûe Jean Temporarius (*Chronologicarum Demonstrationum lib.* II. *edit. Francofurt.*1596.*pag.*130.) Cet écrivain dont le calcul paroît incroyable, suppose que les enfants de Noé & leurs descendants, aussi-tôt qu'ils avoient atteint la 20.me année, auroient dû avoir deux jumeaux tous les ans; & par une progression géométrique, il trouve que l'an 102. du Déluge il devoit être né 1554420. mâles & fémeles. Aussi M. Usserius (*loc.cit.cap.*V.*pag.*81.) regarde-t-il l'hypothese de Temporarius, comme trop hardie; il veut bien prendre cependant la moitié de ce nombre, c'est-à-dire, 388605. hommes & autant de femmes, en tout 777210. personnes. Cette derniere supputation seroit plus modeste. Le calcul que le Docteur Robert Cleyton, Lord-Evêque de Clogher(*Introduction à l'Hist.des Juifs,pag.*51.*suiv.*), nous donne pour la cent & deuxieme année après le Déluge, est bien plus supportable: il ne fait consister le nombre des enfants de Noé, qu'à 19594. Le sçavant Anglois remarque fort bien (*pag.*55.), que dans ces âges, la vie humaine avoit été raccourcie pour la troisieme fois. Elle le fut d'abord avant le Déluge à la naissance des fils de Noé: Sem ne vécut que 600. ans (*Genes.* XI. 10. 11.). Les hommes n'alloient pas fort au de-là de 400.ans du temps d'Arphaxad; & à la naissance de Phaleg, ils ne vivoient pas davantage de 200. ans. Quoique M. Cleyton suppose une double Dispersion, l'une arrivée bien-tôt après la naissance du fils d'Héber, (temps où il prétend qu'une partie des fils de Noé quitta leur Pere pour venir à Sennaar) & l'autre cent trente-deux ans depuis le Déluge, il ne trouve guere plus de 100,000. personnes assemblées dans les mêmes plaines

objecteroit avec le P. Petau (1), que deux-cents quatre-vingt-cinq ans après le Déluge, la Terre contenoit 623, 612, 358, 728. hommes : quand on diroit aussi avec M. Cumberland (2) qu'à l'année trois-cent quarante d'après le même désastre, il y avoit 33, 333, 333, 330. personnes; nous répondrions que ces deux calculs sont excessifs. Le premier multiplie trop le Genre-humain :

de Sennaar. Du-reste, il est permis à un chacun de feindre le nombre d'hommes, qu'il lui plait pour l'adapter plus aisément à l'hypothese qu'il a embrassée.

(1) *De Doctrin. Tempor. lib.* IX. *cap.* XIV. *pag.* 35. Le Pere Petau suppose aussi un pareil nombre de femmes ; ce qui auroit fait en tout 1,247,224,717,466. personnes.

(2) *Origines Gentium Antiquiss. pag.* 154. = *Histoir. Univers. tom.* I. *liv.* I. *chap.* II. *pag.* 288. M. Cumberland ne donne, à la vérité, que 3, 333, 333, 330. personnes ; mais dans les principes de cet auteur, son calcul ne comprend pas la dixieme partie des hommes qui sont supposés avoir été sur la Terre l'an 340. après le Déluge, qui est celui de la mort de Phaleg. Sa supputation regarde seulement la postérité de Noé pendant le premier des dix-sept espaces de vingt années, dans lesquels cette période peut être divisée ; d'où il suit que cette somme prise dix fois, donneroit 33, 333, 333, 300. personnes au temps de la naissance d'Abraham : nombre, en effet, huit fois plus grand que celui des hommes qu'on suppose être sur notre Globe.

la Terre auroit contenu alors cent cinquante-cinq fois plus d'habitants qu'on ne lui en suppose de nos jours. Le second en laisseroit sur notre Globe un nombre huit fois plus grand que celui des hommes qu' on croit être à-présent sur la Terre (1). Quiconque

(1) On suppose que le nombre des hommes qui existent actuellement, ne va pas au de-là de quatre mille millions. Voy. l'*Hist. Univers. loc.cit. pag.*287. — 290. — 292., où l'on porte encore les Tables des degrés d'augmentation du Genre-humain après le Déluge, conformément aux supputations du P. Petau, de M. Cumberland & de M. Whiston. Ce dernier met à l'an 410. du Déluge, 262, 144. personnes; & les auteurs de cette *Histoire* disent que M. Whiston a bâti sur un fondement beaucoup plus solide, & que sa supputation est moins hypothétique. Mais, comme cet écrivain s'est déclaré ensuite pour la chronologie Samaritaine, qui alonge de beaucoup l'espace de temps,qui s'est écoulé depuis le Déluge,& que cela forme une objection contre sa propre Table; les auteurs de l' *Histoire Universelle* tâchent de résoudre cette difficulté (*pag.*290.*& suiv.*), quoiqu'ils suivent eux-mêmes le calcul Samaritain.

M. R. Wallace convient de l'impossibilité de déterminer la diminution ou l'augmentation du Genre-humain dans chaque siecle (Voy. son *Essai sur la différence du nombre des hommes dans les tems anciens & modernes; dans lequel on établit qu'il étoit plus considérable dans l' antiquité. Trad. de l'Angl. par M. de Joncourt.Londres* 1754.);mais en prenant pour fondement de ses calculs, les observations que M. Templeman a données dans sa *Revûe de la Terre*, il tâche de nous fi-

lira avec la moindre attention, les IX.me X.me XI.me chapitres de la Génese, conviendra ai-

xer là-dessus. Il suppose (*pag.* 16.) que tout le Monde habitable étant aussi peuplé à proportion que l'Angleterre, contient plus de 4960. millions de personnes. Après avoir porté (*pag.* 17.) différents calculs de propagation, qu'on peut tirer du nombre des hommes qui existent en Ecosse, en Espagne, dans la Hollande & dans les Etats de l'Impératrice de Russie; il conclud que, comme la Terre doit être beaucoup mieux peuplée que la Russie, & beaucoup plus mal que la Hollande, elle doit contenir beaucoup plus que 475. & beaucoup moins que 34720. millions d'habitants. Sans vouloir disputer à M. Wallace que la Terre n'eût autrefois plus de population, qu'elle n'en a de nos jours; j'ose dire que nos calculs seront toujours peu sûrs, & qu'il sera impossible de bien fixer le nombre des hommes des anciens temps, si nous n'avons d'autres garants que le témoignage de certains Historiens de l'antiquité, souvent infidéles, & si nous supposons que les hommes doivent toujours se multiplier en proportion géométrique. Prétendre avec l'auteur des *Lettres Persanes* (*tom.* II. *lettre* CVIII. *pag.* 148. *edit. de Cologne* 1721. Voy. aussi l'*Esprit des Loix* du même écrivain, M. de Montesquieu, *liv.* XXIII. *chap.* XVII. — XIX.), que la nature est déchue de cette prodigieuse fécondité des premiers temps, qu'elle est dans sa vieillesse, & tombée en langueur; qu'il y a à-peine sur la Terre la cinquantieme partie des hommes qui étoient du temps de César; qu'enfin dans dix siecles elle ne sera qu'un désert: c'est hazarder des paradoxes plus dignes de la plume d'un écrivain de mauvaise humeur, que d'un vrai Philosophe qui examine la nature avec un sens rassis & sans préjugés: c'est vouloir prendre un

ſement, que le Monde ne devoit être que très-peu peuplé quelques ſiecles après le Dé-

ton le plus déciſif ſur un ſujet qui eſt très-douteux & des plus obſcurs; comme ſi le ſiſtême général des choſes d'ici-bas & le cours de la ſociété humaine, étoient capables d'être obſervés ſi exactement, qu'on pût en évaluer les révolutions graduelles avec toute la préciſion. Ce que M. de Monteſquieu fait dire à Usbek (*lettres* CX. CXII. & CXIII.) en rejettant ſur la Religion Chrétienne le prétendu dépériſſement de l'eſpece humaine, décele des vûes peu ſages, en même temps très-peu conformes à la décence, à la gravité d'un Magiſtrat Chrétien. „ Autant qu'il eſt poſſible de connoître les choſes „ par obſervation, dit un Moderne qui s'eſt fait „ cependant la réputation d'auteur à paradoxes, il „ ne paroît pas qu'il y ait un changement général „ dans l'eſpéce humaine. Et quand même on avoue„ roit que le Monde, ainſi que le corps animal, a „ ſes progrès naturels de l'enfance à la vieilleſſe, il „ reſteroit toujours incertain, s'il eſt parvenu au„ jourd'hui à ſon point de perfection & de décaden„ ce, & par conſéquent on ne ſauroit préſuppoſer „ que la Nature Humaine ſoit déchue; & tout Eſprit „ qui raiſonne juſte, ne tirera de-là aucune preuve „ en faveur de la quantité de Peuples chez les An„ ciens, & ne bâtira aucun ſyſtême à cet égard ſur „ la prétendue jeuneſſe ou vigueur du Monde. Ces „ cauſes générales phyſiques ne doivent point entrer „ dans cette queſtion „. M. Hume, *Diſcours politiques, trad. de l'Angl. par M. de M.****. Diſcours* X.me *ſur le nombre d'habitans parmi quelques Nations Anciennes, tom.* 1. *edit. d'Amſterd.* 1754. *pag.* 182. *ſuiv.* L'auteur ſe recrie enſuite (*pag.* 184.) contre l'hypotheſe de Voſſius ſur la grande quantité d'hommes,

luge, & même jusqu'au temps d'Abraham.

Ecoutons ce que M. Shuckford nous dit lui-même à ce sujet. „ Abraham, dont la fa-„ mille ne consistoit qu'en trois ou quatre

qu'il prétendoit trouver dans l'antiquité : il témoigne justement sa surprise, de ce que M. de Montesquieu, infiniment supérieur à Vossius pour le génie & le discernement, ait osé avancer ces divers paradoxes dont nous avons fait mention. Ajoûtons une autre réflexion que nous présente M Hume à la fin de son Discours (*pag* 307.), touchant le récit de Diodore de Sicile au sujet de ce grand nombre d'hommes à pied & à cheval, qu'il donne à l'armée de Ninus. Notre auteur observe que cet Historien tâche de justifier son calcul par plusieurs faits postérieurs; que nous ne devons pas juger de la *populosité* des anciens temps par la dépopulation qui s'est répandue dans le Monde. C'est ainsi, dit M. Hume, que parle un auteur qui vivoit précisément dans cette époque (du temps de César & d'Auguste) qu'on nous vante comme la plus peuplée. Diodore se plaint de la désolation, de la dépopulation qu'il y avoit alors dans le Monde : il donne la préference aux anciens temps, & a recours à de vieilles fables pour appuyer son opinion. On ne peut qu'admirer à ce propos, observe M. Hume, la manie qu'ont tous les hommes de blâmer le présent & d'admirer le passé; manie si générale, que les plus distingués par leur sçavoir, leur doctrine, leur jugement, n'en sont pas exempts. Voy. le *Journal Britannique par M. Maty, mois d'Avril* 1752. *tom.* VII. *pag.*387. *suivantes*. — *Mois de Mars & d'Avril* 1753. *tom.* X. *pag.* 392. *& suiv.* = *Bibliotheque des Sciences & des Beaux-Arts, Juillet, Août, &c.* 1755. *tom.*IV. *part.* 1.re *pag.*97. *suiv.*

„ cens perſonnes, paſſoit dans ces premiers „ tems pour un grand Prince, car la Terre „ n'étoit pas encor fort peuplée : & ſi nous „ deſcendons juſqu'au temps de la guerre „ de Troye, nous ne trouverons pas, qu'il „ y ait lieu de penſer, que les Païs, dont les „ auteurs payens ſont mention, fuſſent alors „ plus peuplés, ou plus puiſſants, que ne „ l'étoient dans le même tems, ceux dont „ il eſt parlé dans l'Ecriture Sainte (1). „

N'ayons donc aucune difficulté d'abandonner tous ces récits fabuleux des Hiſtoriens profanes. Tenons-nous en uniquement à Moyſe, le plus authentique de tous les Ecrivains de l'antiquité. L'objet de ce grand Prophéte dans le x.me chapitre de la Géneſe (2), le

(1) *Preface du 1.er tome* * * 4.

(2) Maimonides obſerve très-bien, que ce détail dans lequel entre ici l'Hiſtorien Sacré dans le dénombrement qu'il fait des trois Patriarches, ſert infiniment à confirmer le Dogme de la Création. (Voy. ſon *Moré Nevochim, de la traduction Latine de J. Buxtorf, le fils, de l'édit de Basle* 1629. *part.* III. *chap.* L. *pag.* 509.). On voit que Moyſe tient le même ordre qu'il avoit employé dans l'Hiſtoire qu'il nous décrit des temps qui précéderent le Déluge : toutes ces générations qui ſe ſuccedent les unes aux autres, nous conduiſent directement à ce Dogme, & nous

ſeul vrai monument qui nous reſte ſur l'origine des Peuples, étoit de nous apprendre comment la Terre s'étoit repeuplée après le Déluge: il vouloit nous inſtruire que les hommes ſortoient tous d'une ſeule & même origine. L'Auteur Sacré rapporte ici le nom des trois fils de Noé: dans les familles de Japhet & de Cham, il ne s'étend que juſqu'à la troiſieme génération; mais il nous décrit plus amplement la généalogie des deſcendants de Sem, & la reprend dans le XI.me chapitre, pour nous marquer de quelle maniere la Religion s'étoit perpétuée par la voïe de la génération, dans la race ſainte juſqu'au Pere des Croyants, & de-là dans ſa poſtérité, le Peuple Hébreu.

Les hommes n'ont donc vécu avant la Diſperſion, que dans l'endroit où Moyſe les place, c'eſt-à-dire, dans les plaines de Sennaar. Cette double Diviſion ou Diſperſion, que l'on feint, l'une avant qu'ils parvinſſent à Sennaar, & l'autre après la Confuſion des

montrent clairement, que les hommes n'ont tous qu'une même origine. *C'eſt ainſi*, dit S. Paul, *que Dieu a fait naître d'un ſeul toute la race des hommes pour habiter toute la Terre*. Act. XVII. 26.

Langues, porte par-conséquent à faux: elle n'a été inventée que dans la vûe de pallier, pour ainsi dire, le récit de Ctésias. Malheureusement l'écrivain de Cnide se trouve presque toujours en opposition avec l'Ecriture. Ce grand appareil de nombreuses armées, ces Monarchies puissantes, qu'il nous dépeint dans l'Assyrie, dans la Bactriane & dans les Indes, sont une pure fiction qui répugne à l'état primitif, où se trouverent les Peuples de ces âges, à la nature & aux suites de leurs premieres transplantations qui ne dévinrent des colonies florissantes, que dans des temps beaucoup plus postérieurs.

Je finirois ici très-volontiers cette digression, s'il n'étoit une autre remarque qui m'arrête: elle tient trop à mon sujet pour la passer sous silence. Ce qu'il y a de singulier dans l'hypothese de M. Shuckford, c'est l'image qu'il nous trace du noveau chef du Genre-humain. Il le regarde comme le fondateur de divers Royaumes, comme une espece de guerrier, plutôt occupé à instruire ses enfants dans l'Art militaire, à former de bons soldats, à les

ren-

rendre capables de repouſſer les attaques d'un ennemi puiſſant & vigoureux, qu'il n'eſt attentif, ce Patriarche, à leur enſeigner les voïes de Dieu, ſur-tout cette alliance de grace dont il fut le dépoſitaire. L'Ecriture Sainte en parle bien différemment (1): elle n'oublie pas même ſes foibleſſes (2). Quand elle nous le repréſente par rapport à la vie civile, elle ſe contente de nous faire obſerver que *Noé habile dans l'Agriculture, ſe mit à planter la vigne* (3). Si de ſon vivant, ce Patriarche eût été le fondateur de quelque Royaume particulier; s'il ſe fût rendu célebre par quelque autre qualité perſonnelle; pourquoi Moyſe l'auroit-il omis, lui à qui la tradition étoit ſi préſente, qui étoit éclairé par la Divinité elle-même? Le Législateur des Hébreux n'oublie point de nous décrire ce qu'étoit Nemrod: il nout en dit plus que d'aucun autre de la poſtérité de Noé, juſqu'à ce qu'il vienne à

(1) *Geneſ.* VI. 9. = *Eccleſiaſtic.* XLIV. 17. = *Ezechiel,* XIV. 14. = *Epiſt. ad Hebr.* XI. 7. = II. *Petri Ep.* II. 5.
(2) *Geneſ.* IX. 21.
(3) *Ibid. verſ.* 20.

Abraham. A quelle fin auroit-il tû une ſemblable circonſtance dans la vie du premier Patriarche du ſecond Monde? C'eſt que Noé ſe diſtingua uniquement par ſa grande piété & ſa Religion. S'il eut quelque authorité ſur ſes deſcendants,ainſi qu'on n'en peut douter; c'eſt encore qu'on dût le regarder pendant ſa vie, comme le chef & le pere commun,aux conſeils duquel il étoit bien naturel que l'on déferât pour le maintien de la paix dans les familles.

Avouons enfin,que rien n'eſt plus hypothétique que le ſentiment de M. Shuckford touchant le pays où il dit que Noé s'arrêta, & touchant l'origine des Royaumes Orientaux des Indes & de la Chine. Ces événements, ces conquêtes forment un contraſte qui ne peut ſe ſoûtenir à côté des premiers âges: on l'a déjà remarqué plus d'une fois. L'eſpece humaine auroit dû être alors plus étendue, multipliée & répandue davantage. Il auroit fallu qu'à la faveur des Arts, celui ſur-tout de la ſcience militaire, un conquérant eût pû marcher en force pour avoir des armées ſi nombreuſes & ſi bien aguerries. L'amour de la gloire ne porta jamais à conquérir des

pays incultes, ſauvages & dépeuplés. Avouons auſſi notre propre ignorance ſur l'hiſtoire des premiers temps. Toutes nos conjectures deviennent ici inutiles : tant qu'elles ne ſeront que le réſultat des hypotheſes chronologiques, dont la probabilité ne dépendra point de l'accord avec d'autres vérités, elles n'auront aucune conſiſtence, & tomberont toujours d'elles-mêmes. Si nous nous tranſportons dans les âges où ces hommes vivoient : ſi nous réflechiſſons ſur leur ſituation & la ſimplicité de leur maniere de vivre, la plus approchante de la Nature, nous jugerons bien autrement de leurs uſages, de leurs découvertes dans les Arts, de leur puiſſance, enfin de l'étendue de leurs forces.

Il ſe préſenteroit plus d'une obſervation à faire; mais revenons encore pour un inſtant, aux Hiſtoriens profanes. Leurs récits nous offrent des faits dénués de vraiſemblance : ils ſont ſujets à trop de difficultés, pour que nous puiſſions ſurſeoir un jugement exact & ſolide ſur les premiers événements qu'ils diſent être arrivés dans la Monarchie Aſſyrienne. L'épo-

que du Regne de Ninus est donc placée trop haut : les conquêtes qu'on lui attribue, à l'aîde d'un bon nombre de chevaux, de Chars & de fantassins, ou elles sont fabuleuses ; ou, si elles ont quelque fondement dans l'histoire, il faut les renvoyer à une datte plus basse,& mettre avant ce Prince,les deux Dynasties ou différentes familles des Rois Chaldéens & Arabes, qu'on assûre avoir tenu le Royaume de Babylone pendant 440. ans (1). Mais il faut aussi prolonger davantage le temps de ces mêmes Regnes : tellement que Ninus, si jamais ce Prince a existé (2), ne doive avoir place

(1) *Georg. Syncellus, loc. cit. pag.* 90. 92.

(2) Dans *Le Grand Dictionaire Historique de Morery, édit. de Basle* 1732. *& de Paris* 1759. *tom.* I. Article *Assyrie*, on propose une nouvelle hypothese qui fait disparoître ce Prince du nombre des Rois de cet Empire. Quoique les auteurs de l'*Histoire Univers.* (*tom.* III. *liv.* I. *ch* VIII. *pag.* 171. *in not.*) n'osent point affirmer qu'il n'y ait jamais eu de Roi tel que Ninus, ou tel que Belus ; il croyent néanmoins, qu'il y a toute apparence que ces noms ont été forgés par les Grecs ou par d'autres, afin de pouvoir rendre une raison étymologique des noms de Ninive & de Babel ou de Babylone. Ils assûrent que Ninus ne sçauroit avoir été le premier Monarque d'Assyrie, parce qu'il est impossible, disent-ils, qu'il ait été Nemrod ou Assur; les temps où ils ont vécu, ne s'accordant en aucune

parmi les Rois de la Monarchie Assyrienne, que dans des âges beaucoup postérieurs à ceux dont nous parlons. C' est aussi le sy-

maniere. Rien de plus sensé que ce qu'ils ajoûtent: ils ne demandent pas mieux que de concilier l'Ecriture avec l'Histoire profane. S'ils accordoient, avec quelques sçavants, que Nemrod étoit fils de Belus (qui, suivant eux, étoit le même que Cus) & Ninus fils de Nemrod; ils ont raison d'exiger du moins, que les ouvrages & les exploits de ces Princes répondissent au temps où on les fait vivre, & ne fussent pas tels que les décrit Diodore de Sicile; que les Villes qu'ils bâtirent, fussent sans art & sans magnificence; que leurs cours fussent exemptes de fastes; que les guerres qu' ils entreprirent, se fissent dans leur voisinage, & non dans des pays éloignés; avec quelques milliers d'hommes, & non avec des millions de soldats; avec des troupes mal disciplinées, & non avec d' excellentes armes. Enfin il leur semble que toute l' histoire de Ninus est une copie de celle du grand Sésostris, Roi d' Egypte, & que leur conjecture à cet egard, est foudée en partie sur l'authorité d'un écrivain (*Tzetzes, Chiliad.* III. v. 83. *ad calcem Herodoti, edit. Gale, pag.* 676.) qui désigne expressément Sésostris par le nom de Roi d'Assyrie. Ils trouvent même ce parallele frappant. Et ailleurs (*ibid. lib.* 1. *ch.* IX. *pag.* 275. *suiv.*) ils soupçonnent que Nabonassar est probablement le Ninus des auteurs profanes.

Selon Perizonius (*Addenda ad Origines Ægyptiac. pag.* 506.) Ninus est fort postérieur au siecle de Moyse. Voy. la Table des synchronismes, qui est à la fin de son ouvrage, où il le place après Sésostris qu'il fait vivre du temps que les Hébreux gémissoient sous la servi-

ſtême qui nous paroît le plus probable ſur cette matiere, quoiqu'il ne nous ſatisfaſſe pas entierement.

Nous avons beau dire, que ces faits ſont inconteſtables, qu'il n'y a de douteux que le temps où ils ont dû ſe paſſer. On ne peut tout-au-plus, que hazarder des conjectures ſur leur l'époque: preuve évidente que notre datte eſt la plus ſûre, ou que du moins il n'eſt pas poſſible de la pouſſer fort au de-là du ſiecle de Jacob. D'ailleurs, il eſt à croire que les Rois de cette Monarchie dûrent reſter pendant bien des ſiecles, ſans s'étendre beaucoup. Contents des petits Etats qu'ils avoient hérités de leurs Peres, ils ne penſerent point à s'agrandir par toutes ces magnifiques conquêtes qu'on leur donne. Tranſcri-

tude des Chananéens (*ibid. cap.* XVI. *pag.* 288.). Le Chevalier Marsham met le regne de ce Prince vers le temps de la guerre de Troye, & une foule de bons écrivains ne le conſiderent pas ſi ancien qu'on le fait ordinairement. Quant à ſon ſucceſſeur, la Reine Sémiramis que les Grecs ont tant célébrée, Claude Saumaiſe (*Plinianæ Exercitationes in Solini Polybiſtora, parte altera, pag.* 1228. *edit. Pariſ.* 1629.) a démontré par le témoignage de Philon de Biblos, qu'elle n'a vécu que près de deux mille ans depuis le prétendu fils de Belus.

vons une excellente réflexion qui revient assès bien à notre sujet ; c'est M. Goguet qui nous la fournit dans son livre *De l'Origine des Loix*. „ Les Etats des premiers souverains „ dit ce moderne (1), eurent d'abord fort „ peu d'étendue. Dans les anciens tems, „ chaque ville avoit son roi, qui, plus at- „ tentif à conserver son domaine qu'à l'éten- „ dre, renfermoit son ambition dans l'éten- „ due de son territoire (2). L'Histoire sacrée „ & la profane témoignent également com- „ bien les anciens royaumes étoient bornés. „ Ils ne devoient pas être considérables, mê- „ me dans l'Orient, qui a été le berceau du „ genre humain. Du tems d'Abraham il y „ avoit jusqu'à cinq rois dans la seule vallée „ de Sodôme (3); c'est à-dire, presque autant „ que d' habitations. Cette vérité paroît en- „ core plus sensible par la quantité des sou- „ verains que les Israélites trouverent dans

(1) *Tom.* I. *liv.* I. *part.* I. *pag.* 13. *suiv.* Voy. l' *Histoire Univers. tom.* I. *liv.* I. *ch.* II. *pag.* 312. *suiv.*

(2) „ *Intra suam cuique civitatem regna finiebantur.* „ Justin. l. I. c. I. *init.* „

(3) „ *Genes. cap.* XIV. *vers.* 8. „

„ la Palestine. Le nombre de ceux que Jo-
„ sué avoit défaits, montoient à trente &
„ un (1). Adonibesec qui ne mourut qu'
„ après Josué, avouoit que dans les guerres
„ qu'il avoit entreprises, il avoit fait perir
„ soixante & dix rois (2). L'Egypte étoit ori-
„ ginairement partagée en plusieurs Etats (3).
„ Les différentes provinces qui composent
„ aujourdhui l'Empire de la Chine & du Ja-
„ pon, formoient anciennement autant de
„ Souverainetés (4). Combien de tems la
„ Grece n'a-t-elle pas été divisée en quantité
„ de petits royaumes (5)? Quelques famil-
„ les réunies dans une même ville sous un
„ même chef, composoient les Etats de ces
„ premiers monarques. L'Afrique, l'Amé-
„ rique & une partie de l'Asie présentent en-
„ core aujourd'hui l'image de ces premiers
„ tems. On rencontre une grande quanti-

(1) „ *Jos. cap.* XII. *vers.* 24. „
(2) „ *Judic. cap.* I. *vers.* 7. „
(3) „ *Euseb. Præpar. Evang. l.* IX. *c.* XXVII. *pag.* 432. A.
„ = *Marsham*, *pag.* 25. 29. „
(4) „ *Anc. Relat. des Ind. & de la Chine*, *pag.* 186. „
„ *Journ. des sçav. Juin* 1688. *pag.* 15. *Juillet* 1689.
„ *pag.* 319. „
(5) „ *Voy. la seconde Part. l.* I. „

„ té de souverains dans une fort petite éten-
„ due de pays. Chaque canton a son roi par-
„ ticulier (1).

„ Tous les grands Empires, dit encore un
„ auteur assès connu, ont commencé par des
„ hameaux, & les Puissances Maritimes par
„ des barques de Pêcheurs ..... Jamais un
„ grand Etat ne s'est formé que de plusieurs
„ petits; c'est l'ouvrage de la politique, du
„ courage, & sur-tout du temps. Il n'y
„ a pas une plus grande preuve d'antiqui-
„ té (2) „.

Rien ne montre plus clairement toute la foiblesse des objections qu'on forme pour soûtenir la chronologie des premiers événements de l'Empire Assyrien, que les différentes observations qui nous ont tenu jusqu'à-présent. Je crois encore avoir fait remarquer l'obscurité de ces mêmes faits : j'aurois pû prouver qu'ils impliquoient contradiction, qu'enfin il est

(1) „ *Voy. la Bibl. raison. tom. 1. pag. 52.* = *Merc. de* „ *Franc. Novemb. 1717. p. 82.* = *Hist. Gén. des Voy. tom. 1.* „ *pag. 93.* = *Rec. des Voy. qui ont servi à l'établissement* „ *de la Compagn. des Indes Holland. tom. 2. pag. 493.* „

(2) *L'Esprit de M. de Voltaire, édit. de 1760. pag. 185. suiv.*

impossible de les bien concilier avec ceux de l' Histoire Sainte . M. Freret n' a cependant rien oublié pour montrer cet accord dans son sçavant *Essai sur l'Histoire & la Chronologie des Assyriens de Ninive* (1): d'autres modernes, comme MM. Shuckford, Des-Vignoles, &c., l'ont tenté également. Mais dirons-nous avec M.Fourmont, l'Aîné (2), que ni M.Freret, ni M. Sevin, ni le P. Pezron, ni aucun autre, n'ont encore rien établi de bien constant sur la chronologie Assyrienne? M.Fourmont, l'Ainé, a aussi hazardé ses conjectures: peut-être, dit-il, qu'elles seront fondées, & qu' elles jetteront quelques lumieres sur ces premiers temps . Il ne m' appartient point d'apprécier ici le mérite des Réflexions de cet habile Académicien : les vrais connoisseurs de l'antiquité jugeront eux-mêmes, s'il aura mieux réussi dans ses recherches, que ceux qui l'avoient précédé dans la même carriere; s'il n'aura pas répandu de nouveaux doutes sur une question la plus épineuse . Quelque ref-

(1) *Mém. de Litterat. de l'Acad. des Inscr. tom.* v. *pag.*331. *suiv. passim* .

(2) *Réflexions Critiq. sur les Hist. des Anc. Peuples liv.*III. *ch.*16. *pag.*334.

peſt que je doive à ce moderne, quelle que ſoit la dette qu'ait contractée avec lui la République des Lettres pour ſon profond ouvrage ſur les anciens Peuples ; je ne puis me diſpenſer de dire que la ſuite des Rois Aſſyriens, les faits qu'on en rapporte, & l'époque où on les place, ſont très-ſuſpects, pour ne pas dire quelque choſe de plus.

De cette extrême incertitude où nous ſommes néceſſairement réduits à ne pouvoir placer d'une maniere fixe l'époque des regnes de Ninus & de Sémiramis, rien de plus naturel que de conclurre encore, que ces deux points de chronologie & autres ſemblables que nous propoſent une foule d'Hiſtoriens, bien-loin d'être ſûrs, invariables & au-deſſus de toute exception, ne peuvent aucunement affoiblir notre époque. D'où je conclus que la datte des armées & des conquêtes de ces Monarques ne ſçauroit contrébalancer, le moins du Monde, celle que nous avons aſſignée touchant l'ancienneté de l'Equitation & de l'uſage des Chars en Egypte.

Juſqu'ici la Nation Egyptienne ſe montre donc à nous la premiere de toutes celles de

l'antiquité, où l'on trouve des vestiges constants de ces deux usages. L'époque que nous en avons fixée dès l' entrée de Jacob en Egypte, quoiqu'à la rigueur elle pût remonter même plus haut (1), nous la considerons comme la plus connue & la plus certaine qu' il soit possible de déterminer sur la découverte des mêmes Arts chez les Anciens.

(1) L'usage de l'Equitation & des Chars Equestres, aussi bien établi qu' il l' étoit, lorsque Jacob vint en Egypte, insinue avec évidence, que le service du cheval devoit y être déjà connu depuis quelque temps. Nous pourrions donc faire remonter notre datte plusieurs années au de-là de celle que nous avons en vûe. Nous nous arrêtons cependant à l'époque donnée: elle est la plus sûre & la plus constante.



LA méthode que nous nous sommes prescrite dans nos Recherches, exigeroit que nous en vinssions maintenant aux récits des Poëtes. Nous l'avons promis au commencement de cette Dissertation. Sans nous assujettir à rassembler dans un certain ordre, encore moins sous un seul point de vûe, toutes les fictions qu'ils ont débitées dans leurs écrits sur l'origine de ces usages, nous nous contenterons d'en rapporter quelques-unes des principales.

C'est ici où se manifeste abondamment l'enthousiasme Poëtique. Non content de diviniser tout ce qui l'environne, le Poëte croiroit déshonorer ses Dieux factices, s'il ne leur faisoit parcourir tantôt l'Olympe, tantôt l'Ocean, sur des Chars dont l'extrême vitesse égale leur magnificence. Apollonius (1) donne un Char d'or à Diane. Euripide (2) nous représente le Soleil assis sur un superbe Char, non moins remarquable par la richesse du métal, que par la beauté de l'attélage. Dans la description qu'Ovide nous donne du ma-

(1) *Argonauticorum lib.* III. *vers.* 877.
(2) *Phœnissæ, in principio.*

gnifique palais du Pere de Phaéton, il fait briller par-tout, l'or & l'argent jusqu'à l'essieu, au timon, dans les roues & les rais du Char :

Regia Solis erat sublimibus alta columnis,
Clara micante auro ———— .
Aureus axis erat, temo aureus, aurea summæ
Curvatura rotæ ; radiorum argenteus ordo (1).

Selon le même Poëte, l'attélage du Char de ce Dieu consiste en quatre chevaux d'une prodigieuse légéreté :

Interea volucres, Pyrœis & Eous & Æthon,
Solis Equi, quartus Phlegon, hinnitibus auras
Flammiferis implent pedibusque repagula pulsant (2).

Le Char de jupiter n'est pas moins rapide dans sa course que le vol d'un oiseau. Des coursiers intrépides sont chargés de porter les éclairs & le tonnerre de ce fils de Saturne & de Rhée :

———— *Namque Diespiter*

(1). *Metamorphos. lib.* II. *pag.* 44. *&* 50. *oper. tom.*II. *edit. ad us. Delph.* 1689.

(2) *Idem, ibidem, pag.*52.

Igni corrusco nubila dividens ;
Plerumque per purum tonantes
Egit equos volucremque currum (1).

Ou comme dit Virgile (2) :

Jungit equos curru genitor, spumantiaque addit
Fræna feris, manibusque omnes effundit habenas.
Cœruleo per summa levis volat equora curru.

Il ne faut point être surpris, si les Poëtes nous dépeignent presque par-tout, leurs Dieux traînés par des Chars, eux qui leur en donnent l'invention (3). C'est enfin des Divinités el-

(1) *Horatius, carmin. lib.* I. *ode* XXXIV. *verf.* 6. *feqq.* = *Apollodor. Biblioth. lib.* I. *cap.* VI. §. 3. *pag.* 20.

(2) *Æneidos lib.* V. *verf.* 817. *feqq.*

(3) Voy. *Hygin. Poeticon Astronomic. lib.* II. *in Heniocho. pag.* 377. *edit. Amstelod.* 1681. = Ἵππων ἁμιλλητηρίων, καὶ πολεμιστηρίων ἔφηνεν ὀχήματα.... καὶ φαίνει πᾶσι τὴν τελείαν ἱππικήν. *Equorum currus ad bella & certamina comparatorum* (Minerva) *edidit.... ac perfectam tradidit omnibus equestrem disciplinam.* Aristides, *Panathenaicus, ex interpret. Gulielmi Canteri, pag.* 15. *edit. Henrici Stephani* 1593. = *Quarta Minerva, Jove nata & Coryphe, Oceani filia, quam Arcades Coriam nominant, & quadrigarum inventricem*

les-mêmes, que les hommes ont reçu un si grand bienfait:

——— ad altos
Deducit juvenem, Vulcania munera currus (1).

Dans le langage de Virgile, Neptune qui frappa la Terre de son Trident, & en fit sortir un cheval fougueux:

—— Tuque o, cui prima frementem
Fudit equum magno tellus percussa Tridenti,
Neptune (2).

C'étoit même une ancienne tradition que ce Dieu de la Mer avoit été le premier qui eût moderé l'impétuosité du cheval, & en eût reprimé la fougue avec un mord: ——

——— Neptunus equo (si certa priorum
Fama) pater: primus teneris læsisse lupatis
Ora, & littoreo domitasse in pulvere fertur (3).

ferunt. Cicero *de Natura Deor. lib.*III. *cap.*XXIII. *oper. tom.*II. *pag.*636.

(1) *Ovidius, uti supra, pag.*49. 50.

(2) *Georgic.lib.*I.*verf.*12.*feqq.Vid. & lib.*III.*verf.*122.

(3) *P. Popinius Statius, Thebaidos lib.* VI. *verf.* 302. *feq. edit. Lugd. Batavor.* 1671.*pag.* 525. = *Sophocles, Œdipus Colonæus, edit. Cantabrig.* 1668.*pag.*344.

Aussi

Auſſi dans l'idée des Grecs, Neptune étoit-il regardé comme le Dieu de l'Equitation. „ Mais les Hiſtoriens plus amateurs du vray „ que du merveilleux, ont laiſſé ce conte „ aux Poëtes & aux Mythologues, & n'ont „ point fait ce Dieu auteur de l'Art de mon„ ter à cheval (1).

„ Ne croyons point, dit un écrivain ju„ dicieux, que les Poëtes ayent eu deſſein „ de nous inſtruire, ils n'ont voulu que nous „ amuſer par des Fables : c'eſt leur profeſſion. „ Un Poëte doit créer ; ſon nom ſignifie „ créateur. Ainſi, abandonnant les préceptes „ aux Philoſophes & les faits des Fables aux „ Hiſtoriens, il invente des Fables (2) „.

Quoiqu'ils ſe vantent d'être en commerce avec les Dieux, comme le dit Ovide :

——— *Et ſunt commercia cœli* (3).
Eſt Deus in nobis : agitante caleſcimus illo (4).

(1) *M. l'Abbé Gedoyn. loc.cit. Mém. de Litt. de l'Ac. des Inſcript. tom.*VIII.*pag.*320.

(2) *M. Racine, Réflexions ſur la Poeſie. Œuvres de l'édit. de Paris* 1747. *tom.*III.*pag.*16.

(3) *De Arte amandi, lib.* III. *oper. tom.* I. *pag.* 497.

(4) *Amorum, lib.* III. *Elegia* IX. *ibid.pag.* 376.

At ſacri vates & Divum cura vocamur (1).

L'on pourroit dire avec La Fontaine, que

Le menſonge & les vers de tout tems ſont amis.

Plaute l'avoit déjà dit en d'autres termes:

——*Poeta tabulas cum cepit ſibi,*
Quærit quod nuſquam eſt gentium, reperit tamen (2).

Que tout cela ſoit dit en paſſant, ſans vouloir inſulter les Poëtes. Mais, ſi nous avons recours à la Poëſie, en ſerons-nous plus inſtruits touchant l'origine de ces uſages chez les Anciens? Ecoutons ce que nous en apprend Virgile. Tantôt il nous aſſûre que c'eſt Epidaure qui dompta les chevaux:

——*Domitrixque Epidaurus equorum* (3).

Tantôt il en fait honneur à Meſſape:

At Meſſapus equum domitor, Neptunia proles (4).

Dans un autre endroit, ce Poëte nous vante les Lapithes de Theſſalie, ancienne pro-

(1) *Idem*, *Faſtorum lib.* VI. *oper. tom.* III. *pag.* 648.
(2) *Pſeudolus*, *Act.* I. *ſcen.* IV. *oper. tom.* II. *edit. ad uſum Delph.* 1679. *pag.* 97.
(3) *Georgic*, *lib.* III. *verſ.* 44.
(4) *Æneid. lib.* VII. *verſ.* 691.

vince de la Grece, comme très-habiles à faire des mords & des caparaçons, à bien manier leurs chevaux & à s' en ſervir avec adreſſe :

Fræna Pelethronii Lapithæ gyroſque dedere,
Impoſiti dorſo : atque equitem docuere ſub armis
Inſultare ſolo, & greſſus glomerare ſuperbos (1).

Un peu plus haut, Virgile nous dit qu'Erichthonius fut le premier qui oſa atteler quatre chevaux à ſon Char :

Primus Ericthonius currus & quatuor auſus
Jungere equos, rapidiſque rotis inſiſtere victor (2).

Suivons notre Poëte : ſuppoſons avec lui, que telle ait été l'origine de ces uſages. D'abord, Epidaure (3) étoit fils d' Argus, qui

(1) *Georgic*, *lib.* III. *verſ.* 115. *ſeq.* ⇄ *Hyginus*, *Fabulæ*, *pag.* 326.

(2) *Ibid. verſ.* 113. *ſeq.*

(3) Epidaure étoit auſſi une Ville d'Argie dans le Péloponneſe ; elle prit le nom de ſon fondateur (*Jo. Henr. Alſtedii Encycloped. lib.* XXXII. *cap.* XV. *tom.* IV. *pag.* 77.). Pauſanias (*in Corinthiacis*, *cap.* XVI. *pag.* 145. *cap.* XXVI. *pag.* 170. & *cap.* XXXIV. *pag.* 191.) eſt fort

fucceda à Apis (1) troifieme Roi d'Argos; & l'on a déjà montré qu'Inachus, Egyptien de naiffance, fut le fondateur de ce Royaume : on a dit auffi en quel temps peut tomber cette fondation (2). Je ne m'arrêterai point à ce que Virgile rapporte de Meffape (3); l'âge de ce Héros paroît trop récent, pour ofer le comparer avec la datte que nous envifageons.

Venons aux Lapithes du Péléthronium, Ville de Theffalie. Le Poëte ne leur attribue pas abfolument l'invention de monter à cheval.

indécis au fujet de cet Epidaure : il dit toutefois, que les Argiens & les Poëtes le faifoient paffer pour le fils d'Argus, néveu de Phoronée. Voy. encore *Apollodori Bibliothec. lib.* II. *cap.* 1. *pag.* 68. *& Tabula* VI. *Inachi ftemma referens, in fine ejufd. Apollodori.*

(1) Suivant M. Fourmont, l'Aîné (*Réflex. fur l'Hift. des Anc. Peupl. liv.* III. *ch.* X. *pag.* 183. *&c.*) la fortie d'Egypte tombe à la vingt-feptiéme année du regne de ce Prince qui tint la couronne pendant trente-cinq ans. Argus regna 70. ans; d'où on peut conjecturer en quel temps vivoit Epidaure.

(2) Voy. *ci-deffus, part.* 1. *pag.* 169. *not.* 2. Dans la lifte des Rois de Sicyone, telle que nous la devons à Eufebe, il eft fait mention d'un Meffape qui en eft le IX.me Prince. Nous avons montré déjà (*loc. cit. pag.* 169. *feq.*) que ces Rois ne font point auffi anciens que le difent plufieurs chronologiftes.

(3) Voy. *Les Notes du P. De la Rue fur l'Enéide, liv.* VII. *verf.* 691. où il eft parlé d'un Héros du même nom, que je crois poftérieur à notre datte.

Dans l'idée de Virgile, Neptune lui-même étoit l'auteur de cet Art;& ce Poëte en avoit fait honneur à Epidaure qui paroît antérieur de quelques générations au temps auquel les Lapithes commencerent à acquerir de la réputation dans ces exercices, lorsque l'Equitation eût été introduite en Grece. Ainsi Virgile veut dire seulement, que ces Thessaliens furent sur-tout de braves Cavaliers (1); qu'ils employerent le cheval dans le combat contre les hommes mêmes, ou plutôt contre des Taureaux sauvages & d'autres animaux (2). On s'apperçoit encore aisément, que le Poëte a ici en vûe la fable des Centaures, dont le dénoüement a rapport à un fait le plus simple, mais que les Mythologues avoient fort em-

(1) Les Thessaliens passoient dans l'antiquité, pour exceller dans l'Art Equestre. *Disciplina Cretensium est, venari, montes superare, sagittare, currere; Thessalorum equitare* τὰ Θετταλῶν ἱππικὴ; *Cirenensium aurigare*. Maximus Tyrius, *Dissertatio* VII. *Daniele Heinsio interprete, edit. Lugd. Batav.* 1607. *pag. Græc.* 42., *Latin.* 50.

(2) Jo. Tzetzes (*Chiliade* VI. *hist.* 94.) dit que Chiron du Péléthronium eut le surnom de Centaure, parce que ses éleves apprirent de lui à se servir de chevaux dans la chasse.

brouillé & alteré par leurs fictions. Pline (1), quoique d'ailleurs peu instruit de la véritable origine de l'Equitation, nous parle cependant avec plus d'ingénuité de ces êtres fantastiques.

Je ne dirai plus qu'un mot touchant Ericthonius que Virgile regarde comme l'inventeur des Quadriges: le Poëte se conforme ici à l'opinion la plus reçûe (2) de son temps. La seule difficulté consiste à déterminer quel est cet Ericthonius dont le nom fut commun à quelques Héros de l'antiquité. Seroit-ce le fils de Dardanus, premier Roi de la Troade, ou l'Ericthonius Egyptien (3), qui vraisemblablement vint dans la Grece avec Cécrops, originaire de Saïs (4), Ville d'Egypte, & qui,

(1) *Equo vehi Bellerophontem, frænos & strata equorum Pelethronium, pugnare ex equo Thessalos qui Centauri appellati sunt, habitantes secundum Pelium montem*. Plinius, *Hist. Nat. lib.* VII. *cap.* LVI. *pag.* 100. *seq.*

(2) Jean Scheffer (*de Re vehiculari, lib.* I. *cap.* II. *pag.* 14. *seq.*) cite quelques auteurs qui attribuent cette invention à d'autres. Voy. aussi *Hermannus Hugo, De Militia Equestri, lib.* I. *cap.* II. *pag.* 10. = *Lud. Cælius Rhodiginus, Lection. Antiquar. lib.* IX. *cap.* XXVI. *col.* 426.

(3) Voyez *Samuel Shuckford, Hist. du Monde, tom.* II. *liv.* VIII. *pag.* 234. *suiv.*

(4) Platon & tous les Historiens assûrent que ce Prince étoit originaire de cette Ville. Voy.

après avoir formé un parti contre Amphictyon, usurpateur de la couronne de Cranaüs, second Roi d'Athenes, le détrôna à son tour, & regna en sa place (1) ? Mais, que ce soit Ericthonius, Roi de Troye, successeur de Dardanus, ou Ericthonius, quatriéme Roi d'Athénes, ou même Erecthée qui en fut le sixiéme Roi ; l'origine de cette sorte de Chars dans la Troade & à Athenes, ne devoit pas être fort ancienne. En effet, le premier de ces Princes ne vivoit que deux siecles, ou environ, avant le siége de Troye (2). Le quatrieme Roi d'Athénes ne dévance la ruine de cette fameuse Ville de la Troade, que de 297. ans (3) ; & Erecthée n'est antérieur à cette époque que

M. Fourmont, *l'Aîné*, *loc. cit. chap.* XII. *pag.* 238. *suivantes*.

(1) *Pausanias*, *Attica*, *cap.* II. *pag.* 8.

(2) M. Fourmont, l'Aîné (*loc. cit. ch.* XII. *pag.* 221. 222. 224.) assûre que Dardanus étoit contemporain de Cadmus ; que ce Dardanus, premier Roi de Troye, regna 31. ans, & qu' Ericthonius, son successeur, en regna 65. Si de Cadmus à la guerre de Troye & de Dardanus *compris jusqu'a Priam fini*, selon l'expression du même auteur, il y a 279. ans, Ericthonius aura précédé cette guerre de 214. années.

(3) *Canon Chronicus Marmor. Oxoniens. ad an.* 1506. *ante Christ. pag.* 242.

de 214. années (1). Si enfin les Athéniens étoient une colonie Egyptienne (2), ce qu'on ne conteste plus aujourd'hui: si Dardanus, contemporain de Cadmus, étoit aussi du même Pays (3); la Troade, Athenes & peut-être

(1) *Ibidem, pag. ead. ad an.* 1423. *ante Christ.*

(2) Voy. *Julius Africanus apud Euseb. Præp. Evang. lib.* x. *cap.* x. *in fine,* = *Fourmont, uti supra, pag.* 238. = *Johannes Meursius, de fortuna Athenarum liber singularis, cap.* 1. *operum tom.* 1. *edit. Florentiæ* 1731. *pag.* 7.

(3) Selon M. Fourmont (*ibid. pag.* 224.), Dardanus & Cadmus étoient sortis de l'Egypte ou de la Phénicie Egyptienne. Le même écrivain dit à la page 230., que Cadmus étoit un Prince Hévéen, mais originairement soumis aux Princes Thébains, rebelle aux Rois *Pasteurs*, tels qu'étoient Amménemes, Gegongoses & autres; & peu affectionné pour les Rois de Tanis ou de Memphis. Par le pays des Hévéens, d'où étoit aussi Dardanus, M. Fourmont entend celui des Chananéens en général. Ces Hévéens s'étendoient depuis l'Antiliban ou le Jourdain, jusqu'à la Mer Rouge (*ibid. pag.* 225.). M. Shuckford (*uti supra, pag.* 239.) dit que Cadmus étoit né en Phénicie; mais il soûtient que son Pere étoit un Egyptien qui quitta l'Egypte vers le même temps que Cécrops, & fonda un Royaume en Phénicie, comme Cecrops dans l'Attique; que ses deux fils, Phœnix & Cadmus, nâquirent après qu'il se fut établi dans la Phénicie; qu'enfin Cadmus ayant eu un Pere Egyptien, fut élevé dans la Religion Egyptienne, & instruit dans l'histoire d'Egypte. Ce seroit donc à cause du lieu de sa naissance, que quantité d'Ecrivains ont fait Cadmus Phénicien, quoiqu'il fût réellement originaire d'E-

même la Grece entiere, auroient dû probablement cette invention à ceux de l'Egypte, eu égard à tous ces colons qui sous differents chefs Egyptiens & en divers temps, allerent fonder de nouveaux établissements dans plusieurs cantons de la Grece.

Cependant Hérodote (1) nous raconte que c'est des Libyens, que les Grecs prirent l'usage des Quadriges. Plusieurs auteurs nous assûrent également, que ceux de la Libye, les Barcéens, entr'autres, furent assès fameux dans l'Art de conduire des Chariots (2), exercice auquel Minerve elle-même, selon le rapport de Mnaséas (3), les avoit dressés. Neptune même, que les Poëtes nous représentent comme l'auteur de l'Equitation, Hérodote nous le

gypte. Au-reste, consultez *Georg. Hornius, Hist. Philosoph. lib.* III. *cap.* IV. *pag.* 147. = *Jacobus Bruckerus, Hist. Crit. Philosoph. lib.* II. *cap.* VI. *pag.* 234. *seq.*

(1) *Lib.* IV. *cap.* CLXXXIX.

(2) Voy. *Le second Livre des Paralipomenes, ch.* XVI. *v.* 8. = *Isaacus Casaubon, Animadversiones in Athenæum, lib.* III. *cap.* XXI. *col.* 199. = *Sam. Bochartus, Phaleg. lib.* IV. *cap.* XXXIII. *versus finem* = *Joan. Schefferus, de Re Vehiculari, lib.* I. *cap.* XVII. *pag.* 230. = *Et supra part.* II. *pag.* 181. *not.* 1.

(3) Voy. *Hesychius, voce* Βαρκαίοις, *edit. Lugdun. Batav.* 1746. *col.* 695. *&* 696. *in Not.*

donne pour une Divinité Libyenne. Cet écrivain témoigne aussi, que c'est de la Libye que la Grece avoit emprunté le culte qu'elle rendoit à ce Dieu de la Mer: il soûtient même, que les Egyptiens ne connoissoient point cette Divinité, & ne l'honoroient d'aucun respect Religieux (1).

M. Banier, pour confirmer le témoignage d'Hérodote, dit que „ l'Histoire nous „ apprend que les peuples d'Afrique avoient connu la Grece, & y avoient amené „ de leurs chevaux dès les temps les plus reculés, & peut-être même avant que les „ premieres colonies d'Egypte & de Phénicie y fussent arrivées. Ce fut par ce moyen sans doute qu'ils commencerent à connoître Neptune qu'ils mirent au rang de „ leurs grands Dieux, & l'honorerent d'un „ culte particulier. Mais après tout on „ ne sçait pas quelle idée en avoient les Libyens. Le regardoient-ils comme le Dieu „ de la Mer, ou comme celui qui le premier „ avoit appris à élever & à dompter des chevaux? Pour moi je croirois volontiers que

(1) *Herodot. lib. II. cap. L.*

„ c'étoit cette derniere idée qu' ils avoient „ de ce Dieu; & les Grecs qui le prirent pour „ le Dieu de la Mer, peut-être parce que „ c'étoit par Mer que la connoissance leur en „ étoit venue, conservoient toujours l'an- „ cienne notion qu' ils en avoient prise des „ Libyens (1). „ Cela suppose que ceux de la Libye furent les premiers qui porterent en Grece les exercices Equestres.

On voit bien, que M. Banier n'ose point décider, si ces Africains passerent dans la Grece avant les Egyptiens ou les Phéniciens; aussi je ne sçache point qu'on connoisse des colonies plus anciennes que celles d'Inachus, de Phoronée, d'Ægialée, de Cécrops, de Danaüs, de Pélops & de quelques autres, d'où se formerent les différents Royaumes de la Grece. Avant tous ces colons, la Grece eut, à la vérité, des habitants qui descendoient de cette premiere transmigration que les enfants de Noé ou les petits fils de ce Patriarche, y firent peut-être d'abord après la Confusion des

(1) *M. Banier*, *La Mythologie des Fables expliquées par l'Histoire*, *tom.* II. *liv.* II. *ch.* IV. *pag.* 296. *édit de Paris* 1738. *in* 4.°

Langues, ſous la conduite de Javan qui paſſe aſſès communément pour le chef des Joniens & des autres Grecs (1). Mais depuis cette premiere tranſmigration que les Grecs ont preſque abſolument ignorée ou extrêmément embrouillée & défigurée par leurs fables ſans nombre, juſqu' au temps où les colonies Egyptiennes & Phéniciennes parvinrent dans les divers pays de la Grece, ces Peuples étoient tellement abrutis, qu'ils avoient même oublié ces uſages qu'ils auroient pû tenir de leurs ancêtres. Les colonies dont nous parlons, les tirerent de cet état de ſtupidité & de groſſiereté, qui les rendoient ſemblables à de vrais ſauvages, les civiliſerent peu-à-peu, leur apprirent les Arts & les Sciences, leur donnerent même des Loix & une Religion.

J'ai dit que ces colonies ſont les plus anciennes que je connoiſſe chez les Grecs; la raiſon en eſt qu'on n'eſt pas trop aſſûré de ce que certains auteurs nous racontent des Pélaſges, ces anciens habitants de la Grece. Héro-

(1) C'eſt le ſentiment de Bochart (*Phaleg*, *lib.* III. *cap.* III. *pag.* 174.) & du P. Kircher dans ſon ouvrage intitulé, *Turris Babel*, *lib.* III. *cap.* I. *pag.* 206. Une foule d'écrivains ſouſcrivent à cette opinion.

dote (1) les fait sortir de l'Isle de Samothrace, d'où ils allerent d'abord s'établir, & d'où

(1) *Lib.* II. *cap.* LI. = M. Banier (*loc. cit. tom.* III. *liv.* I. *ch.* IV. *pag.* 17. *& suiv.*) rapporte les différentes opinions des anciens auteurs sur l'origine des Pélasges : il observe que la variété qui regne parmi eux à ce sujet, est une preuve qu'il faut s'en tenir au récit d'Hérodote; mais je doute fort, si un chacun sera bien persuadé de la force de ce raisonnement de M. Banier. Voyez ce qu'ont écrit sur l'origine & les migrations de ces Peuples MM. l'Abbé Geinoz, De La Nauze & M. Gibert & autres (*Mém. de Litt. de l'Acad. des Inscript. tom.* XIV. *pag.* 154. *& tom.* XVI. *pag.* 106. *tom.* XXIII. *pag.* 115. — *Histoire de l'Acad. tom.* XXV. *pag.* 11. = *Alexii Symmachi Mazochi Spicilegii Biblici tom.* I. *pag.* 207. *seq.* 290. *seq.* = *M. Goguet, Origine des Loix &c. tom.* I. *liv.* I. *pag.* 58. *suivantes*). M. Gibert (*Dissertation sur les premiers habitans de la Grece. Mémoir. &c. tom.* XXV. *pag.* I. *suiv.*) fait rouler toutes les origines des Grecs sur deux peuplades, les Inachides & les Deucalionides. Ceux-ci, selon l'Académicien, ne sont autres que les descendants de Japhet, qui est le Japet des Grecs & l'ayeul de Deucalion. Quant aux Inachides qui civiliserent les habitants de la Grece, M. Gibert les fait descendre de la postérité de Sem ou de Cham, qui de la Syrie ou de la Phénicie ou de l'Egypte vinrent fonder des établissemens en Grece: ce sçavant moderne les regarde aussi comme les chefs, les auteurs des Pélasges qu'ils conduisirent dans la plus grande partie de cette contrée. Ceux même de la Thessalie, qui devoient leur origine à ceux du Péloponnese, sortoient encore, suivant M. Gibert, des Pélasges ; & il veut que ces Inachides qui venoient d'Inachus, ayent été les mêmes que ceux d'Enacim & d'Enac, Pere des Enacim qui étoient du nombre de ces premiers ha-

ils furent chassés dans la suite. Des modernes leur donnent une autre origine : ce sentiment

---

bitants du Pays de Chanaan, mêlés dans les revolutions qui lui firent changer de maîtres. M. Gibert convient aussi avec le P. Calmet & M. Fourmont, l'Aîné, que leur véritable origine doit se prendre dans le mot Hébreu פלשת *Phelesfchet* qui signifie *Dispersion* ; mais il ne sçauroit accorder à ces deux écrivains, que cette étymologie marque des Peuples errants & vagabons : il pense seulement, qu'ils étoient les débris, les restes, & pour ainsi dire, la dispersion des Peuples qui avoient les premiers habité le pays de Chanaan, & qui en furent depuis chassés & exterminés dans différentes revolutions. „ C'est ainsi, „ dit M. Gibert (*pag.*7.), que les Philistins tiroient „ leur nom de ce qu'ils étoient de la dispersion de „ Capthor ou Capthorim ; car il n'y a d'autre diffé- „ rence entre Phelefchet & le nom des Philistins, si „ non que l'un est le singulier & l'autre le pluriel du „ même mot. Cette dispersion à laquelle je rapporte „ les colonies Pélasgiques, peut bien être celle qui „ dut être occasionée par l'invasion des Chananéens „ ou Phéniciens, lorsque des bords de la Mer Ery- „ thrée ils passerent sur ceux de la Méditerranée ; „ car ils dûrent chasser dès-lors une partie des pre- „ miers habitans, afin de pouvoir s'établir en leur „ place „. Le sçavant Académicien ajoûte que ce fut même avant la vocation d'Abraham, & pense qu'on peut l'inferer du passage de la Génese, XII. 6. où Moyse dit que lorsqu'Abraham arriva de Haran à Sichem, les Chananéens, étoient déjà maîtres du Pays. Mais si le départ des Pélasges en Grece, datte de si haut, il faudroit par-conséquent donner aux premiers fondateurs des Royaumes des Grecs une antiquité la plus reculée ; ce qui est opposé au senti-

me paroît plus vraisemblable; mais le temps de leur passage dans la Grece, est si obscur &

---

ment de la plupart des Anciens, comme on l'a observé (*part.*1. *pag.*169. *seq. not.*2.).

M. Cumberland (*Sanchoniathon*, *pag.*372. = *Hist. Univ tom.* 1. *liv.* 1. *chap.* IV. *pag.* 608.) avoit déjà assûré que les Caphtorim habiterent avec les Phéniciens ou Chananéens dans le pays de Gessen, c'est-à-dire, dans cette contrée qui étoit vers les frontieres de l'Arabie; que voyant leur pays occupé par ceux de leur parenté, sçavoir les autres descendants de Mizraïm, ils le quitterent pour se soustraire aux malheurs de la guerre qui alloit s'allumer entre les *Pasteurs* & les Egyptiens naturels du pays, & se retirerent dans la contrée où Abraham les trouva. On a vû plus haut (*part.*II. *pag.*91. *seqq. in Notis*) combien est embrouillée l'histoire des *Rois Pasteurs*, & l'extrême difficulté qu'il y a de fixer le vrai temps de leur expulsion de l'Egypte. Je doute fort encore, que les Chananéens qu'on voit à Sichem du temps d'Abraham, ayent été des Peuples tels que nous les représentent M. Cumberland & M. Gibert. Aussi l'explication que ces deux sçavants nous donnent du passage de Moyse, où il est parlé des Chananéens, me paroît-elle dénuée de bonnes preuves historiques. Ce passage n'est rien moins que décisif pour bien appuyer leur sentiment. Moyse n'y dit point que les Chananéens eussent occupé cette partie de la Palestine par force ou par violence, & qu'ils en eussent chassé les anciens maîtres: ce Prophéte dit simplement, que les Chananéens y étoient alors. C'est une observation que Moyse fait ici en passant, pour désigner quel étoit ce Peuple qui devoit être détruit ou subjugué par les Israélites eux-mêmes, auxquels le Seigneur avoit promis cette terre. Le passage en question tient encore à

si incertain, que je n'ose rien déterminer. On peut dire cependant, que les anciens Pélasges

ceux de la Génese, x. 15. 16. 17. 18. 19. où Moyse parle des enfants ou des descendants de Chanaan, qu'il dit s'être répandus en suite dans ce même pays dont il décrit les limites, & qui prit le nom du Pere de ses premiers habitants. L'éclaircissement que Moyse nous donne ici, étoit essentiel à sa narration. Il est plus d'un exemple dans l'Ecriture, où les Auteurs Sacrés entrent dans des détails qui, au premier coup d'œil, paroissent peu importants, mais qui le deviennent pour l'instruction de la postérité. Voy. *M. Jean Le Clerc*, *sentimens de quelques Théologiens de Hollande sur l'Hist. Crit. du V.T. par M. R. Simon, de l'édit. d'Amsterd.* 1685. *pag.* 112. *suiv.*

En interprétant de la sorte cet endroit de la Génese (maniere de l'expliquer, qui paroît fort simple), s'évanouit pleinement l'objection de Spinosa. Ce trop fameux écrivain prétendoit par-là renverser l'authenticité du Pentateuque. On détruit également la difficulté de Spinosa, en disant avec M. Freret (*Défense de la Chronol part.* II. *pag.* 273.), que, si l'on joint au récit de l'Ecriture les détails que l'histoire profane nous apprend, on voit la vérité de la remarque de Moyse & la nécessité de la faire. Les Chananéens n'étoient plus maîtres de ce pays, au temps dans lequel Moyse écrivoit. Ce que M. Freret ajoûte, demande néanmoins quelque restriction. Il étoit bon, dit-il, de faire observer aux Juifs, que ceux contre lesquels Dieu les envoyoit, étoient moins les légitimes possesseurs du pays de Chanaan, que des usurpateurs qui en avoient chassé les anciens habitants. Selon M. Freret (*ibid. pag.* 272.), ces usurpateurs ne sont autres que les *Pasteurs* qui chassés de

l'Egypte

ne furent point des Africains. D'ailleurs, c'est une opinion assès reçûe, que les Phéniciens

l' Egypte sous le regne de Tethmosis vers l'an 1830. avant l'Ere Chrétienne, se retirerent dans la Palestine au nombre de 240, 000. d'où ils se répandirent dans la partie montagneuse du pays de Chanaan. J' observerai d'abord, que le temps de cette retraite est fort incertain : je l' ai fait voir dans une de mes notes sur ces *Rois étrangers*. Il est probable que dans le siecle de Moyse, les Chananéens n'occupoient plus les mêmes terres où Abraham les trouva; mais, que parmi tous ceux des pays de la Palestine, il n' y eut encore du temps même de Moyse, aucune contrée dont les habitants fussent Chananéens d' origine, il n' est point de monument historique, qui le prouve.

Pour revenir aux Pélasges, je dis que M. Fourmont, l'Aîné (*uti supra*, *liv.* III. *ch.* XII. *pag.* 249. *& suivantes*), pense bien différemment touchant le temps de leur arrivée en Grece. Il soûtient qu' Inachus est le plus ancien conducteur de colonies, & que les *Pélasges*, les *Spartes* ou *Spartiates*, les *Lacons* ou *Lacédémoniens* & les *Léleges*, sont les mêmes que les *Philistins*, mais dont les Dispersions ne dévancent pas l'âge de Sésostris qu'il place au temps des Juges (*ibid. ch.* IX. *pag.* 130. = *Supra*, *part.* II. *pag.* 195. *in Not.*). Au reste, si les Pélasges sont les mêmes que les Philistins, comme tout semble nous porter à le croire; c'est une bonne induction, que la Grece dût une bonne partie de sa population, ses mœurs, ses coûtumes, ses loix & ses usages à ceux de l' Egypte. On convient assès, que les Philistins étoient originairement Egyptiens par Casluhim, fils de Mitsraïm, fils de Cham, fils de Noé (*Genes.* X. 13. 14.). M. Bochart les fait sortir égale-

furent les premiers qui exercerent le Commerce & la Navigation :

Prima ratem ventis credere docta Tyros (1)?

M. Banier en convient lui-même (2), & l'on

ment des Caphtorim, comme des Casluhim, Peuples originaires d'Egypte (*Phaleg*, *lib.* IV. *cap.* XXXI. XXXII. = *S. Hieronym. lib. de Locis Hebraic. Voce Caphtorim*), d'où quelques-uns sortirent peut-être vers la naissance d'Abraham, ou quelque temps après. Voy. *Hadr. Relandi Palæstina*, *cap.* XIII. = *Hist. Univ. tom.* I. *liv.* I. *pag.* 300. 598. 607. *suiv.* = *Pauli Ernesti Jablonski Pantheon Ægypt. Prolegomen. cap.* I. §. VI. *pag.* 10. = *M. Freret, loc. cit. pag.* 265. *&* 266. = *Le P. Tournemine, suite de la Differt. touchant les Livres de Sanchoniathon & l'Origine des Philistins. Journal de Trevoux, Fevrier* 1714. *art.* XXV. *pag.* 333. 337. *suivantes*.

(1) *Tibullus, Elegiarum lib.* I. *Eleg.* VIII. *vers.* 20. *p.* 229.

(2) *Loc. cit. tom.* I. *liv.* I. *ch.* I. *pag.* 10. M. Rollin (*Hist. Ancienne*, *tom.* X. *pag.* 483.) dit que cette gloire est dûe bien plus légitimement aux Egyptiens. Plusieurs écrivains prétendent néanmoins, que les premiers habitants de l'Egypte n'avoient aucune inclination pour la Marine ; que leur maniere de penser les en éloignoit naturellement. Aussi assûre-t-on que Sésostris s'écartant des principes de gouvernement qu'avoient suivis les Rois, ses prédécesseurs, fit équiper une flotte de 400. voiles, & qu'il eut recours pour cet effet à des ouvriers Phéniciens. On dit même, que ce furent les premiers vaisseaux de guerre qu'on vit paroître (Voy. *M. Goguet*, *De l'Origine des Loix*, *tom.* I. *liv.* IV. *ch.* II. *pag.* 284. — *tom.* II. *liv.* IV. *ib.* I. *pag.* 292. = *Hist. du Commerce & de la Navigation des Peuples Anc. & Modern. pag.* 47. *suivantes*). Supposons aussi, que les Phéniciens fussent les seuls

ſçait que ce Peuple porta ſes colonies en différentes parties de notre Continent. Il ſemble donc, que ce ſeroit aux Phéniciens, plutôt qu'à ceux de la Libye, que les Grecs ſeroient redevables de leur Neptune & des anciennes notions qu'il ſe formoient de cette Divinité. Auſſi M. Bochart (1) a-t-il obſervé que ce que

Peuples de ces temps, qui s'adonnaſſent à la Marine, les Egyptiens qui auront porté des peuplades en Grece, ſe ſeront ſervis de vaiſſeaux Phéniciens. Du reſte, que ce ſoient les Phéniciens ou les Egyptiens, qui ont été les inventeurs du Trafic & de la Navigation; il eſt certain que les Libyens, proprement dits, ne furent pas de ſi anciens Navigateurs.

(1) *Phaleg*, *lib.* IV. *cap.* XXXIII. *in fine*. Selon la conjecture du même auteur (*ibid. cap.* XXIX. *pag.* 321.), ce Neptune n'eſt autre que le Nephthys de Plutarque, & l'on doit chercher l'origine d'un tel nom dans celui des Naphthuim que M. Bochart dit s' être établis dans la Marmarique près de l' Egypte ſur les côtes de la Méditerranée. Hérodote (*lib.* IV. *cap.* CLXVIII.) place dans le même endroit les Adyrmachides, Peuples Libyens, qui ne différoient des Egyptiens que par leur maniere de s'habiller. Quelques auteurs ont cru devoir faire venir le nom dont il eſt queſtion, de celui de Naphta ou Napata, Ville de l' Ethiopie, ſelon Pline; mais, comme cette parole fait viſiblement alluſion aux Naphthuim ou Nephtuim נפתחים de Moyſe (*Geneſ.* x. 13.), deſcendants de Mitſraïm, pourquoi aller la prendre parmi les Ethiopiens? D'autres écrivains mettent les Naphthuim, aux en-

Hérodote rapporte d' un tel Dieu, avoit pris naissance en Phénicie d' où cette fable étoit passée chez les Libyens. D'une autre part, le même écrivain nous apprend que les Phéniciens ne commencerent leurs Navigations que

virons de Noph ou Naph, qui est Memphis de la basse Egypte. Voy. l'*Hist. Univ. trad. de l'Angl. tom.* I. *liv.* I. *ch.* II. *pag.* 300. = *Sam. Shuckford. Hist. du Monde*, *tom.* I. *liv.* IV. *pag.* 213 Cela prouve de plus en plus, que ce que la fable rapportoit de Neptune, avoit d' abord pris naissance en Egypte même. Il est probable qu'on donna aussi ce nom à ceux qui excellerent dans la Navigation & dans l'Art Equestre. Aussi, comme l'observe Vossius (*de Orig. & Progressu Idololatrie*, *lib.* I. *cap.* XV. *pag.* 63.), voit-on paroître tant de Neptunes dans l'antiquité : chaque pays, soit des Isles, soit du Continent, voulut avoir le sien. On lui dressa bientôt des Autels : on institua des fêtes & des jeux en son honneur. Il suffisoit qu'il y eût eu des Princes ou quelques Héros, célebres dans ces deux Arts, pour les décorer du nom de Neptune. Vossius croit même, que Japhet, fils de Noé, est le premier Neptune de tous ceux qu'on connut chez les Anciens. La raison qu'il en donne (*loc. cit. pag.* 63.), c'est que Japhet & sa famille eurent en partage les Isles de la Méditerannée & le Continent de l'Europe; qu'ils ne pûrent parvenir dans les pays Insulaires, où ils dûrent s'établir, que par le moyen des bâtiments, ni entreprendre de longs voyages, sans connoître le service du cheval. Ces deux connoissances auront dû faire passer Japhet pour l' inventeur de la Navigation & de l'Art Equestre. Je n'entreprendrai pas de réfuter cette conjecture de Vossius : je la laisse au jugement des sçavants.

peu de temps après le siecle de Moyse. Les conquêtes des Israélites & la terreur de leurs armes obligerent ces Peuples (1), comme ceux de la Palestine, de ceder aux Hébreux une bonne partie de leur domaine. L'invasion des Israélites, les fit retirer en foule vers les côtes maritimes, où ils bâtirent d'autres Villes. C'est de-là qu'à la faveur du Commerce, ils se répandirent peu-à-peu & en divers temps, dans plusieurs endroits de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique (2). D'où il résulte que les

(1) Dans Josué (*ch.*v. *vers.* 12.), toute la Terre de Chanaan est appellée le pays des Phéniciens, quoique ce nom appartienne proprement à ceux qui habitoient les côtes de la Mer (Voy. *Hadrian. Relandi Palæstina, cap.* IX.) Il est dit (*Nombr.* XIII. 30.) que les Chananéens habitoient le long de la Mer & vers les bords du Jourdain; ce qui insinue que les Phéniciens, outre leurs établissements sur les côtes maritimes, en avoient encore dans l'intérieur des Terres de la Palestine, avant que les Israélites les eussent totalement subjugués.

(2) *Samuel Bochartus, Chanaan, præfat. circa init.* Cet écrivain soupçonne toutefois, que des colonies Phéniciennes furent en Afrique même avant e temps de Josué; mais elles ne sont point antérieures au siecle de Moyse. Voy. *Dom Calmet, Dissert. sur le pays où se sauverent les Chananéens chassés par Josué. Dissertation. tom.*II. *pag.*132. *part.*2. *edit. in* 4.° *Paris.*

Libyens n'ont point été par Mer dans la Grece avant les Phéniciens ; encore moins y parvinrent-ils par Mer ou par Terre avant les habitants de l'Egypte. C'est enfin un sentiment généralement suivi, que les premiers colons qui civiliserent la Grece, n'y arriverent point de la Libye ; il est prouvé au contraire, qu'ils étoient ou des Phéniciens ou des Syriens ou des Egyptiens.

Observons encore, que les Dieux des Phéniciens étoient les mêmes que ceux (1) de l'Egypte d'où ils les avoient peut-être re-

(1) Voyez M. Banier, *uti supra*, *tom.* I. *liv.* II. *ch.* III. *pag.* 95. = *Le P. Tournemine*, *loc. cit.*, *Journal de Trevoux*, *Janvier* 1714. *pag.* 75. Ce dernier auteur observe (*pag.* 91.) d'après les Fragments de Sanchoniathon, que les Phéniciens se vantoient d'avoir puisé leur Religion dans les mêmes Livres que ceux des Egyptiens, c'est-à-dire, dans ceux de *Taaut* ou *Thoth*, qui étoit l'*Hermes* des Egyptiens. Quoique la preuve tirée de ces Livres & des Fragments de Sanchoniathon, ne me paroisse pas bien concluante pour l'identité de la Religion de ces deux Peuples dans les premiers temps ; on ne peut nier qu'ils n'eussent bien des choses communes entre eux par rapport à leur culte Religieux. Il semble aussi, que tous ces ouvrages, quels qu'en ayent été les auteurs, & quelque apocryphes qu'on les suppose, renfermoient plus d'une tradition qui peut confirmer cette vérité.

çûs (1). Ces deux Peuples ayant été aussi des premiers, chez qui l'Idolatrie commença, il s'ensuit également, que c'est des uns ou des autres, plutôt que des Libyens, que les Grecs auront pris leur Neptune & l'idée qu'ils s'en faisoient. Il est même fort probable que ce fut immédiatement de l'Egypte, qu'on eut cette notion dans la Grece à cause des colonies Egyptiennes qui y vinrent en différents temps. Les Libyens eux-mêmes étoient originairement Egyptiens (2); & dans une bon-

(1) Les auteurs sont fort divisés là-dessus. M. Fourmont, l'Aîné (*loc.cit.tom.*1.*liv.*II.*sect.*4.*art.*5.*pag.*304.), croit que l'Egypte tenoit la plûpart de ses Dieux de la Chaldée & de la Phénicie, mais principalement de celle-ci. M. de Fontenu (*Diverses conjectures sur le culte d'Isis en Germanie,&c. Mém. de Litt. de l'Acad. des Inscript. tom.*V.*pag.* 67. 68.) veut au contraire, que la Phénicie ayant été plusieurs fois soumise à l'Egypte, & en ayant reçû des colonies, eut toujours trop de relation avec ce pays, pour n'en avoir pas pris ses Divinités. Mais, que l'Idolatrie soit passée de l'Egypte en Phénicie, ou que la Phénicie l'ait communiquée aux Egyptiens, ce qui n'est pas bien facile de découvrir & fort inutile de sçavoir, comme l'a observé M. Banier (*Mytholog. tom.* 1. *liv.* II. *ch.* III. *pag.*95.); il suffit que les Divinités de ces deux pays fussent les mêmes, quoiqu'on les y adorât sous des nom différents.

(2) Les Libyens qui sont les *Lehabim* ou *Laabim*

ne partie de leur pays, qui s'étendoit depuis les frontieres d'Egypte jusqu'au Fleuve du Triton, l'on voyoit pratiquer les usages, les mœurs & les coûtumes Egyptiennes (1). S'il est vrai que la Libye fut anciennement une province d'Egypte (2), seroit-il surprenant que la Nation Libyenne eût adopté les Di-

להבים dont parle Moyse (*Genes.*x.13.), descendoient de Mitsraïm, fils de Cham, & habitoient la Cyrénaïque ou la Libye, proprement dite : c'est le sentiment du plus grand nombre des Interprétes. Il est probable que ces descendants de Mitsraïm s'étendirent d'abord vers les côtes de la Méditerranée d'où quelques-uns se détacherent pour aller peupler les Terres de l'intérieur de la Libye, dont les Peuples comme l'observe Hérodote (*lib.*IV. *cap* LXVIII.) composoient diverses Nations, qu'on connoissoit sous différents noms. M. Bochart (*Phaleg. lib.*IV. *cap.*XXVIII. *pag.*316.), restraint le nom de להבים à celui des Peuples qui étoient à l'Ouest de l'Egypte, appellés *Liby-Egyptiens* par Pomponius Mela, Pline & Ptolomée : il prétend encore, que la veritable dénomination des Libyens n'est autre que celle de לובים *Loubim* ou de פוט *Phut*, & tâche de le prouver dans le chapitre XXXIII. du même livre. Son hypothese est sujette cependant à des objections qu'on peut voir dans l'*Histoire Univers.* (*loc. cit. ch.*II. *pag.*301.), & qui paroissent la détruire.

(1) *Herodot. lib.*IV. *cap.*CLXVIII. *seqq.* Voy. *Bochart. loc. cit. lib.*IV. *cap.*XXX. *in fin. cap.*XXXIII. *pag.*333.

(2) *Tres provincias Ægyptus fertur habuisse temporibus priscis, Ægyptum ipsam, & Thebaidam, & Libyam, &c.* Amm. Marcellinus, *Rerum Gestarum lib.* XXII. *cap.*XVI. *pag.*263.

vinités de ses voisins & de ses maîtres, ou que du moins elle eût mis, dans la suite, parmi ses Divinités quelque Héros Egyptien, célebre dans l'Art de dompter & d'élever des chevaux? Il semble qu'on peut l'inferer d'un passage d'Apollodore (1). Cet écrivain fait mention d'un certain Neptune qui paroît avoir été quelque Prince d'Egypte, auquel on ne donna ce nom, selon l'usage de ces anciens temps, que parce qu'il s'étoit acquis de la réputation sur Mer. Peut-être fût-il ainsi surnommé, pour s'être rendu fameux dans ces Arts dont il est question (2), ou parce qu'il étoit ori-

(1) *Epaphus autem Ægyptiis imperans, Memphim Nili filiam sibi conjugavit: de qua uxoris nomine conditam urbem, Memphim nominavit, ex eaque Libyam procreavit, a qua & pars una terrarum Libya vocitata est. Cæterum ex Libya Neptunoque gemini Agenor ac Belus oriuntur. Agenor itaque in Phœnicem profectus, inibi regni sedem constituit: ubi & magnæ sobolis auctor extitit: quare de eo in præsentia dicere supersedebo. At Belus, quod ex Ægypto minime discessisset, Ægypti regnum consequitur: atque Anchinoem Nili filiam duxit uxorem, de qua filios geminos creavit, Ægyptum ac Danaum ...... Igitur Danaum Belus ad Libyam incolendam, Ægyptumque ad Arabiam habitandam misit.* Bibliothec. *lib.* II. *cap.* I. §. 4. *pag.* 71. *seq.*

(2) Voyez *Ger. J. Vossius, De Progressu & Origine Idololatriæ lib.* I. *cap.* XIV. *pag.* 60. — *cap.* XV. *pag.* 63. = *M. Banier, loc. cit. tom.* II. *liv.* II. *ch.* IV. *pag.* 297.

ginaire d'un pays où ces Arts avoient été d'abord en usage. Ce qui appuye en partie cette conjecture, c'est que Diodore de Sicile dit (1) que Neptune, Pere de Belus & d'Agenor, inventa les vaisseaux, ceux apparemment d'une certaine grandeur ou d'une forme particuliere. Aussi M. Shuckford (2) observe-t-il qu'avant le temps de ce Héros, on se servoit de bâtiments beaucoup plus petits.

Ne négligeons point une autre observation. Danaüs, fils de Belus, passa d'abord en Libye. Obligé de s'enfuir d'Egypte en Grece, par le massacre qu'il avoit fait de la plûpart des enfants de son frere Egyptus, auquel il tenta d'enlever la couronne (3), le Héros sortoit d'un pays où l'Equitation étoit pratiquée depuis long-temps. Ce sera de-là que les Grecs & les Libyens qui conservoient le souvenir des actions de ce Prince, lui auront prodigué le surnom de Neptune. Le vaisseau à cinquante rames [Πεντηκόντορος] (4), que Danaüs avoit fait équiper lui-même, dût

(1) *Bibliothec. lib.* v. *pag.* 337.
(2) *Histoire du Monde*, *tom.* II. *liv.* VIII. *pag.* 220.
(3) *Apollodorus*, *uti supra*, *pag.* 72.
(4) *Apollodorus*, *ibid.*

aussi paroître alors une nouveauté à ceux des Grecs qui le virent arriver sur leurs côtes,& sembla mériter à celui qui le monta le premier (1), une semblable dénomination; elle étoit, sans doute, la plus propre à caractériser ce qu'il y avoit de plus frappant dans la vie du Héros Egyptien. Dans le langage ordinaire des Anciens, on décrivoit aussi sous l'emblême d'un cheval aîlé, un bâtiment à voile & à rames, pour en mieux exprimer toute la légéreté & la vitesse (2). L'on appelloit un tel vaisseau du nom de Neptune Ἱππίου ou de Cavalier: la raison qu'en donne Artémidore (3), c'est qu'un bon voilier fait sur Mer ce qu'un bon coursier fait sur Terre.

Tout cela nous fait entendre qu'il n'est pas absolument impossible de ramener quelquefois à des faits simples & purement historiques les anciens événements des temps hé-

(1) *Nave primus in Græciam ex Ægypto Danaus advenit: antea ratibus navigabatur*. Plinius, *Hist. Nat. lib.* VII. *cap.* LVI. *pag.* 104.

(2) *Palæphatus apud Vossium de Progressu & Orig. Idololatr. lib.* III. *cap.* XCIX. *pag.* 631.

(3) *Oneirocritica sive de somniorum interpretatione, lib.* I. *cap.* LVIII. *Vid. & Not. Rigaltii*. = *Phurnutus apud Lud. Cæl. Rhodigin. Lect. Antiq. lib.* XVIII. *cap.* XL. *col.* 882.

roïques & fabuleux. Ainsi l'objet de la fable de Neptune, sur laquelle je n'ai tant insisté que parce que je la trouve fort répandue dans les écrits des Anciens (1) & sur-tout dans ceux des Poëtes, n'est autre, ce semble, que de nous représenter un Héros qui déjà fameux dans l'Art Equestre, l'aura communiqué à d'autres Peuples, ou qui aura abordé quelque Isle sur un vaisseau, à la proue duquel on voyoit ordinairement la figure d'un bélier, d'une chevre, d'un bouc, ou de quelque autre animal, & même la tête d'un cheval dont le vaisseau portoit le nom (2). Un ancien auteur (3) rapporte que les Marchands de Gades ou Cadix, mettoient la figure d'un che-

(1) Voy. *Pausanias*, *Achaica*, *cap.* XXI. *pag.* 577. = *Diodorus Sicul. lib.* V. *pag.* 337. = *& alii*.

(2) Voyez *Jo. Seldenus, de Diis Syris syntagma* II. *cap.* XV. *pag.* 266. *seq. edit. Londin.* 1617. = *Hist. de l'Acad. des Inscript. tom.* VIII. *pag.* 39. *suiv.* „ On convient assès généralement aujourd'hui, dit M. Melot, que „ le bélier de Phryxus & le Pégase de Bellérophon „ étoient de véritables vaisseaux qui avoient pris le „ nom des figures qu'ils portoient à leur proue, „ ou à leur poupe. *Mémoire sur les Revolutions du* „ *Commerce des Isles Britanniques*. *Mém. de Litt. des Inscript. tom.* XXIII *pag.* 151.

(3) *Strabo*, *Rerum Geographic. lib.* II. *pag.* 156.

val à la proue de leurs bâtiments, & qu'on donnoit le même nom à ces navires. Selon Paléphate (1), le fameux Pégase que les Poëtes ont tant chanté, n'étoit autre chose dans son origine, que l'image d'un cheval aîlé, qu'on avoit dépeint aux proues ou aux poupes des vaisseaux. Ce qui acheve d'éclaircir l'origine du Neptune dont nous parlons, c'est que toute l'antiquité Ecclésiastique & Profane nous atteste que Cécrops porta en Grece le culte des Divinités Egyptiennes (2).

Mais, nous dira t'on, les Egyptiens ne connurent jamais Neptune pour une de leurs Divinités: Hérodote nous en est le garant. Sans vouloir assûrer ici, que les anciens auteurs Grecs & Latins ne paroissent pas trop propres à decider cette question, parce qu'on leur

(1) *De Incredibilib. Historiis, cap. de Pelope & Equis, pag. 39. seq.*

(2) Parmi les Divinités qu'adorerent les *Pasteurs* & les Peuples de la basse Egypte, telles que Junon, Minerve, Cérès, Mercure, &c., M. Freret compte Neptune: il assûre que la colonie d'Inachus, celles de Cécrops & de Danaüs, porterent en Grece le culte de tous ces faux Dieux. *Défense de la Chronologie, part. II. pag. 276.*

reproche de n'avoir parlé des Divinités étrangeres & même de leurs propres Dieux, que d'une maniere la plus confuse & la moins exacte ; il est certain néanmoins, que le nom de Neptune n'étoit point absolument inconnu aux Egyptiens. Plutarque nous témoigne qu'ils appelloient *Nephthyn* les frontieres ou les extrêmités d'un pays quelconque & les promontoires lavés par la Mer (1).

Dans quelques Villes de l'Egypte on rendoit même à Nephté un culte Religieux (2). Il reste maintenant à sçavoir si cette Divinité avoit quelque chose de commun avec le Neptune des Grecs & des Romains. M. Jablonski tient pour la négative. Les raisons principales qu'il apporte de son opinion, se réduisent à dire que la Nephthys Egyptienne fut trop obscure pour que les Romains en eussent dérivé leur Dieu de la Mer que les

(1) *Nephthyn* (Νέφθυν) *porro appellant extremas terræ partes quæ mare attingunt : ideoque eam ultimam nominant & Typhonis uxorem dicunt*. Plutarchus *de Iside & Osiride*, *oper. tom.*II. *pag.*366.

(2) Voy. *Laurentius Pignorius, Mensa Isiaca. Amstelod.* 1669. *pag.* 44. = *Pauli Ernesti Jablonski Pantheon Ægyptiorum*, *part.*III. *lib.*V. *cap.*III. *pag.*114.

Prêtres Egyptiens avoient d'ailleurs en horreur; que par cette Divinité, les Egyptiens ne défignoient point indifféremment toutes fortes de côtes maritimes, mais feulement la partie de leur terre qui confinoit à la Mer-Rouge, dont le pays ordinairement fec & inculte, étoit un fymbole parlant de la ftérilité & de la fécherefſe elle-même. Nephté étoit enfin un emblême de toutes les terres rarement inondées par le Nil, & brulées par les ardeurs du foleil. Auffi fe trouvoit-elle toujours en oppofition avec Ifis, autre Divinité du pays d'Egypte; & dans le langage figuré & emblêmatique de fes habitants, ce Dieu fignifioit toutes les terres fécondes & fertiles, que le Nil arrofoit. En vûe d'une telle fécondite, Ifis étoit régardée comme une Divinité vrayement bienfaifante: on en marquoit les faveurs par un fymbole particulier (1).

Dans cette explication il n'eft rien, fans doute, qui foit relatif au Dieu de la Mer, moins encore à celui de l'Equitation. Cependant

(1) Voyez *Jablonski, ibid. & pag.* 115. *feqq.*

des auteurs (1), prétendent que c'est dans la Nephté ou Nephthys, Egyptienne, qu'on doit aller chercher l'origine du Neptune des Grecs & des Romains. Si la conjecture de ces sçavants, fondée sur des rapports étymologiques, peut avoir lieu, c'est une preuve que l'Egypte fut véritablement le berceau de cette Divinité payenne. Supposons enfin, que les Egyptiens n'ayent point attaché a leur Nephté les mêmes idées qu'avoient les Grecs de leur Neptune, conclurra-t-on de-là, qu'on n'eut en Egypte aucune Divinité dont le personnage étoit caracterisé par les mêmes symboles sous lesquels on représentoit Neptune chez les Grecs & les Romains? L'Hippopotame étoit encore dédié à Typhon (2),

(1) *Radulphi Cudwordt, Systema Intellectuale, ex Anglico Latine, J. L. Mosbemio interprete*, *tom.*I.*cap.*IV.§.XVIII. *pag.*360. = *M. Pluche, Histoire du Ciel, ch.*I.§.X.*pag.*64.*suiv.*

(2) *Plutarch. loc. cit. pag.* 371. = *Laurent. Pignorius, loc. cit. pag.* 82. *seq.* L'Hippopotame n'est autre qu'un cheval de Fleuve, mais ressemblant par quelques endroits à un véritable cheval. Voyez *C. Jul. Solini Polyhistor.*, *cap.*XXXII. *pag.*61. *ex emendat. Salmasii*. Il semble aussi, que, selon Plutarque, Typhon devoit être, en quelque sorte, l'emblême de la Mer: les Egyptiens appelloient écume de Typhon, le sel qu'on tire de cet élement.

Di-

Divinité que les Egyptiens avoient en horreur, qu'ils honoroient cependant d'un culte Religieux (1). Les Mythologues nous assûrent qu'Isis & Osiris renfermoient sous différents noms, presque tous les Dieux du Paganisme (2); & il n'est pas possible de nier que dans l'antiquité l'on n'ait attribué à ces deux principales Divinités Egyptiennes l'invention de la Navigation & l'Art de fabriquer les vaisse-

(1) Hérodote (*lib.*II.*cap.*LXXI.) soûtient que l'Hyppopotame avoit un culte dans la Ville de Pampremis, & que les habitants, entr'autres, de la contrée Eléphantine lui donnoient la chasse, & le tuoient comme ennemi de l'homme. La raison d'un culte si inconstant, c'est qu'en Egypte il y avoit pour Divinité un animal affecté à chaque Nome ou Province; il ne jouissoit point indifféremment dans tous les cantons, d'un honneur Religieux. Aussi hors du ressort de sa Divinité, l'animal Fétiche d'un tel ou tel district étoit-il massacré & même mangé sans pitié; on n'avoit pas même aucun égard au culte qu'on lui rendoit dans d'autres endroits. Voy. *Du culte des Dieux Fétiches*, *pag.* 267. *suiv.* = *M. Goguet, De l'Origine des Loix, tom.* I. *liv.* VI. *part.* I. *pag.* 344. *suiv.* = *Supra*, *part.* II. *pag.* 88. *in Not.*

(2) *M. Banier*, *loc. cit.*, *tom.* I. *liv.* VI. *ch.* I. *pag.* 462. = *Christ. Wormii*, *de corruptis Antiquitatum Hebræarum apud Tacitum & Martialem Vestigiis*, *lib.* II. *cap.* XI. *Thesaur. Antiquit. Sacr. Blasii Ugolini*, *tom.* II. *col.* 207. *seqq.*

O *

aux (1) ; quoique ce fût là une fiction Poëtique, ainsi qu'il en est de celle qui dépeignoit Neptune comme le Dieu de la Mer, le Patron des Navigateurs, & l'auteur de l'Equitation.

C'est trop nous être arrêtés aux Mythologues & aux Poëtes. Venons à une difficulté d'une plus grande considération, & ne la déguisons pas. Dans le Livre de Job il est dit que l'aigle se moque du cheval & de celui qui le monte (2) : peut-on encore lire rien de plus animé que la belle peinture qu'on y fait de ce superbe animal ! Et c'est ici un Ecrit unique dans son genre, qui peut disputer d'ancienneté avec ceux de Moyse même. On sçait que les interlocuteurs du Livre de Job, sont des Iduméens ou des Arabes du voisinage, pays ,, où les chevaux ont été de tout tems, pour me servir des propres termes de M. de

(1) Voyez le *Discours sur Isis adorée chez les Sueves sous la figure d'un Navire &c. par M. l'Abbé de Fontenu. Mém. de Litt. de l'Acad. des Inscript. tom.* V. *pag.* 87. Selon cet Académicien (*ibid. pag.* 71.), Isis fût chez les Grecs & les Romains une des premieres Divinités de la Mer, d'où elle eut le titre de Pélagia que lui donnent les plus anciennes Inscriptions.

(2) Deridet equum & ascensorem ejus. *Job.* XXXIX. 18.

„ Buffon (1), & ſont encore les premiers
„ chevaux du Monde tant pour la beauté que
„ pour la bonté „.

Dans ces tranſports d'admiration pour les merveilles du Créateur, *Eſt-ce vous*, s'écrie l'Auteur Sacré (2), *qui avés donné au cheval cette vigueur qui le rend ſi fort; qui lui faites pouſſer ſes henniſſements* ? Ne le faites-vous pas bondir *comme la ſauterelle*, avec une extreme légéreté. *Le ſoufle ſi fier de ſes narines répand la terreur; il frape du pied la Terre* : plein de confiance en ſa propre force, *il s'élance avec audace, & court au devant des hommes armés*. La peur ne l'épouvante point, ni le tranchant de *l'épée ne*

(1) *Hiſtoire Naturelle*, *tom.* IV. *pag.* 249.

(2) Numquid præbebis equo fortitudinem, aut circumdabis collo ejus hinnitum? — Numquid ſuſcitabis eum quaſi locuſtas? Gloria narium ejus terror. — Terram ungula fodit, exultat audacter, in occurſum pergit armatis. — Contemnit pavorem, nec cedit gladio. — Super ipſum ſonabit pharetra, vibrabit haſta & clypeus. — Fervens & fremens ſorbet terram, nec reputat tubæ ſonare clangorem. — Ubi audierit buccinam, dicit: Vah, procul odoratur bellum, exhortationem ducum & ululatus exercitus. *Job.* XXXIX. 19. — 25.

sçauroit réprimer sa fougue. *Les Fleches sifflent autour de lui. Le feu des Lances & des Boucliers le frappent de ses éclairs* sans l'étonner & l'éfrayer. *Il écume, il fremit*, & semble *vouloir manger la terre. Il est intrépide au bruit des trompetes. Lors qu'on sonne la charge, il dit, allons : il sent de loin l'approche des troupes ; il est attentif à la voix des chefs & aux cris confus d'une armée* prête à combattre.

Après cette magnifique image qui part de la plume d'un écrivain qui n'étoit point Egyptien, & dont l'Ouvrage ne respire partout que la plus respectable antiquité ; se persuadera-t'on aisément, que l'Egypte ait été la premiere où l'on eut l'usage de l'Equitation? Le témoignage de Job forme une plus forte difficulté, si nous supposons avec un auteur (1), que ce Livre Sacré étoit la Bible des Patriarches ; qu'il renfermoit pour eux ce que la Révélation Mosaïque contint ensuite

(1) M. Gautier Hodges, dans ses Recherches en Anglois sur le principal objet du Livre de Job. *Journal des sçavans*, *Novembre* 1750. *pag.* 199. *édit. de Hollande*. = *Journal Britannique par M. Maty*, *Fevrier* 1750. *tom.* 1. *pag.* 105.

pour le Peuple de Dieu , je veux dire un plan, une annonce du Myſtere de la Rédemption.

Je ſouhaiterois fort, que ce ſentiment fût auſſi bien fondé qu' il me paroît douteux. Quoique le Livre de Job nous offre de toute part, des veſtiges aſſûrés de l'ancienne croyance des Patriarches, ce n'eſt point une bonne preuve qu'il dût ſubſiſter de leur temps. Les traditions Patriarchales ont pû ſe conſerver dans cet Ecrit avec d'autant plus de facilité, que Job deſcendoit de la famille d' Abraham par Céthura ou par Eſaü,& qu'Abraham lui-même avoit inſtruit ſes propres enfants des voïes du Seigneur (1). Dire avec quelques écrivains, que le Livre de Job eſt une ſimple moralité, une pure allégorie ou une parabole; que ce grand perſonnage n'a jamais exiſté que dans l' idée du Poëte, & que les diſcours qu'on lui prête, ne s'éloignent point de la fiction; ce ſeroit, à la vérité, un moyen aſſès propre à réſoudre pleinement les objections que cet Ouvrage peut faire naître contre notre hy-

(1) *Geneſ.* XVIII. 19.

pothese; mais je tiendrois un langage dangereux, que reprouve l'unanimité des Peres. Job a été un personnage réel : son histoire est la plus véritable (1). L'Ecriture (2) qui me parle de Job d'une maniere si expresse & si circonstanciée, me le propose en même temps, pour un exemple de la plus grande vertu & d'une patience la plus héroïque. Dire encore avec un moderne (3), que Job n'est point un personnage feint, puisqu'il donne son histoire : distinguer avec le même écrivain le temps & le siecle où vivoit le Patriarche, de ceux de l'auteur du Poëme, & soûtenir qu'on ne doit point faire remonter l'existence de ce Divin Ecrit à des temps dont les mœurs & les coûtumes étoient tout-à-fait différentes de celles qu'on trouve dans le même Poëme; je trouverois par-là une solution aux

(1) Voyez entr'autres l'*Histoire générale des Auteurs Sacrés par D. Remy Ceillier*, *tom.* 1. *chap.* X. *art.* II. *pag.* 199. *& suivantes*.

(2) *Tobie*, II. 12. = *Ezéchiel*, XIV 14. = *S. Jacques*, V. 11.

(3) M. Héath, dans sa nouvelle traduction Angloise du Livre de Job. *Journal Britannique par M. de Mauve*, *Janvier & Fevrier* 1756. *tom.* XIX. *pag.* 64. *& suiv.*

difficultés, mais les divers traits d'hiſtoires, marqués dans le Livre de Job, décelent trop des uſages des premiers temps, pour que j'oſe acquieſcer en tout à cette opinion. La longue vie de Job, l'Idolatrie qu'on voit conſiſter dans le culte des Aſtres, le genre de Sacrifices & les fréquentes apparitions dont il eſt parlé dans ce Livre, paroiſſent rapprocher Job & l'hiſtoire de ſa vie, des ſiecles très-anciens. Mais n'inferez pas de-là, que ce grand Serviteur de Dieu ait vécu du temps d'Abraham ou d'Iſaac, ni même de celui de Jacob. Tous ces caracteres & autres ſemblables d'antiquité, ſi nous en exceptons cette longue vie que le Seigneur a pû accorder à Job par une faveur ſpéciale, ne ſont point tels, qu'ils ne puiſſent convenir à des âges poſtérieurs. Jethro, contemporain de Moyſe, offrit, par exemple, des Sacrifices (1) de même eſpéce que ceux que Job fit pour ſes enfants & ſes amis; & l'Idolatrie des Aſtres a perſéveré long-temps parmi les Arabes.

(1) *Exod.* XVIII. 12.

A quel ſiecle devons-nous donc rapporter la naiſſance de Job & le Livre qui eſt ſous ſon nom ? C'eſt de-là que dépend la réponſe à l'objection priſe dans cet Ouvrage Sacré. Job auroit-il vécu avant Moyſe ou dans le même ſiecle, & même long-temps ou quelque temps après ? Job eſt-il lui-même auteur de cet Ecrit ? Eſt-ce Moyſe qui l'a traduit en entier ou en partie, ou l'a-t-il compoſé dans le pays de Madian, ou pendant qu'il étoit dans le Déſert ? Eſt-ce enfin quelqu'un d'entre les Prophétes, qui en eſt l'auteur ? Toutes ces queſtions, quoique ſi ſouvent rebattues, ont encore de nos jours, un certain air d'obſcurité qui nous empêche de les approfondir & de les éclaircir parfaitement. Quelle diſſenſion parmi ceux des Commentateurs (1) qui

(1) La diverſité de ſentiments, qu'on trouve ici parmi les Interprétes, eſt étonnante. Pour s'en convaincre, voyez principalement = *Frid. Spanhemii, Fil. Hiſtoria Jobi*, *cap.* VI. *pag.* 93. *ſeqq.* & *cap.* XIII. *pag.* 211. & *ſeqq. edit. Genevæ* 1670. = *Samuel Wesley, Diſſertationes in Librum Jobi*, *Diſſert.* XXX. *pag.* 244. *ſeqq.* = *M. Goguet*, *Diſſertation ſur l'antiquité & l'authenticité du Livre de Job. Origine des Loix &c. tom.* I. *pag.* 381. *ſuiv.* = *Préface ſur le Livre de Job*, *tom.* V. *de la Sainte Bible en Latin & en François avec des notes littérales, critiques & hiſtoriques &c. pag.* 540. *ſuiv.* = *Jo. Chri-*

ont tâché de fixer le ſiecle de Job, & de pénétrer dans le ſecret d'un Livre ſi intéreſſant, ſi ſublime ? Les uns, dans l' impoſſibilité de déterminer ſi c' eſt Moyſe lui-même ou quelque autre Ecrivain Sacré du Vieux Teſtament, à qui on doive en attribuer la compoſition, prétendent que l'Ouvrage pourroit bien être moins ancien que Moyſe; mais ils croyent que les différentes circonſtances que Job nous raconte de ſa vie, & les divers diſcours qu' il tient avec ſes amis, ſe ſont paſſés vraiſemblablement au de-là du ſiecle du Législateur des Hébreux. Ce Livre étant même, ſelon eux, la plus grande partie écrit en vers, l' on ne peut gueres ſuppoſer que la Poëſie fût née du temps de Job : il faut donc qu'une main poſtérieure ait travaillé ſur les Mémoires que ce Saint Perſonnage avoit laiſſés, & qu' elle les ait mis dans une méſure la plus convénable au ſujet (1). D'autres également indécis ſur

*ſtoph. Wolfii Bibliothecæ Hebrææ vol.*II. *pag.*101. *ſeqq. & vol.*IV. *pag.*24. *ſeqq.* = *M. Charles Le Cene, Projet d'une nouvelle Verſion Françoiſe de la Bible, tom.*1. *part.* II. *pag.*10. = *Avertiſſement ſur le Livre de Job, traduit en François par le même auteur. Ibid. tom.*II. *pag.*380. *& ſuiv.*

(1) Voy. *Samuel Shuckford, Hiſt. du Monde, tom.* II. *liv.*IX. *pag.*322.

l'auteur de cet Ouvrage, ne le considerent pas moins comme le plus ancien de tous ceux qui nous restent (1).

Ces deux sentiments annoncent assès, que Job est antérieur à Moyse; c'est aussi l'opinion la plus généralement suivie par les meilleurs critiques. Elle a cet avantage, qu'elle est appuyée sur la tradition constante de la plûpart des Anciens, soit Juifs, soit Chrétiens; quoique l'opinion de ceux qui placent la naissance de Job un peu après celle de Moyse, ne manque point de vraisemblance. En m'attachant au premier de ces deux sentimens, je ne voudrois pas néanmoins mettre cette naissance avant l'entrée de Jacob en Egypte, ni même fixer l'épreuve de Job pendant la vie de Joseph. Ces deux grands amis de Dieu furent, sans doute, très-recommandables par leur excellente piété. Le témoignage que l'Ecriture (2) rend

(1) Voy. *M. Sherlock, L'usage & les fins de la Prophétie. Differtat.* II. *pag.* 114. *suiv.* = *M. Roques*, Continuation *des Discours Historiques &c. de M. Saurin, tom.* IV. *Discours* II *me pag.* 51. Il souscrit au sentiment d'Origene qui assûre (*lib.* VI. *contr. Cels. pag.* 665. *edit. Paris.* 1733.) que le Livre de Job est plus ancien que Moyse. = *Et quantité d'autres écrivains.*

(2) *Job.* I. 8.

à Job de n'avoir point eu *ſon égal ſur la Terre par la ſimplicité, ſa droiture de cœur & la crainte qu'il avoit de Dieu, en fuyant le mal*; ce témoignage, dis-je, paroît inſinuer que Job ne pouvoit recevoir à juſte titre un ſi magnifique éloge, s'il y eût eu alors ſur la Terre deux perſonnages auſſi illuſtres en vertu & auſſi timorés du Seigneur, que le fûrent Jacob & ſon fils Joſeph (1).

Cette derniere conſidération nous mene naturellement à prendre notre parti ſur la queſtion préſente. Auſſi ne devons-nous point faire attention à l'hypotheſe de ceux d'entre les modernes qui jugent que le fond de cet Ouvrage n'eſt qu'un apologue, un emblême de la Captivité des Juifs en Babylone, dans la vûe de les conſoler & de les fortifier en attendant leur délivrance; ou une figure de leur retour de cette Captivité. L'une & l'autre de ces hypotheſes (2), quoique défendues de nos jours par

(1) Voy. *Thomas Stackhouſe*, *Corps complet de Théologie*, *tom.* III. *pag.* 206.

(2) Voy. *Guillaume Warburton*, *The Divine Legation of Moſes*, *&c. vol.* II. *liv.* VI. *ſect.* II. *pag.* 203 *ſuivantes*. L'auteur préſume que le Livre de Job eſt un Poëme allégorique, compoſé au retour de la Capti-

des auteurs aſſès célebres dans la République Littéraire, répugnent à la vérité hiſtorique du Livre de Job. Elles ſont contraires à l'unanimité de la tradition, & ne viennent d'ailleurs, que de quelques Interprétes trop ſubtils, ou trop amateurs des allégories. Nous dirons donc que Job aura vécu un peu avant, ou peu de temps après le ſiecle de Moyſe; que la Na-

vité, & deſtiné à repréſenter les diverſes circonſtances où ſe trouvoit alors le Peuple Juif. Quelques ſçavants ont combattu cette hypotheſe de M. Warburton. Voyez entr' autres = *Obſervationes Miſcellaneæ in Librum Job*, §. IV. *&* *ſeqq. pag.* 7. *&* *ſeqq. Amſtelædami* 1758. = *A Critical Diſſertation on the book of Job &c.* ou, *Diſſertation Critique ſur le Livre de Job, &c. par M. Charles Peters. Londres* 1751. *in* 4.° L'Auteur y réfute ſçavamment la datte récente, que M. Warburton aſſigne à ce Livre Sacré : il s'attache à prouver que cet ouvrage eſt le plus ancien qu'il y ait au monde; qu'il eſt très-probable que Job l'ait écrit lui-même, & que tout Poëme qu'il eſt, c'eſt une hiſtoire réelle, ſans en excepter le merveilleux. (Voy. *Bibliotheque raiſonnée, pour le mois de Juillet, &c.* 1751. *tom.* XLVII. *part.* I. *pag.* 234. = *Journal Britannique par M. Maty, May* 1751. *tom.* V. *pag.* 114 *ſuiv*) Cette derniere réfutation peut même ſervir de réponſe à cet autre ouvrage Anglois de M. Garnet dont la *Diſſertation ſur le Livre de Job* tend à démontrer que le fond même de cet Ecrit Sacré n'a été compoſé que pour conſoler & corriger les Juifs captifs en Babylone. Voyez le même *Journal Britannique, Mars* 1751. *tom.* IV. *pag.* 315. *&* *ſuivantes*...

tion parmi laquelle il ſe trouvoit, connoiſ-ſoit déjà les qualités du cheval, & peut-être l'aura-t-elle deſtiné à des uſages militaires. Mais dans cette ſuppoſition touchant le ſiecle de Job, qui me paroît la plus fondée & la plus ſûre d'entre celles qu'ont embraſſées divers ſçavants qui reculent ou dévancent ſi fort cette naiſſance, je ne vois rien qui dérange tant ſoit peu la datte que j'ai ſi ſouvent énoncée: juſqu'ici il n'eſt aucune preuve bien formelle, qui enleve aux Egyptiens cette prérogative que je crois devoir leur attribuer. Je puis dire encore, que l'auteur de ce Livre Sacré fait principalement alluſion aux Peuples de l'Egypte, ſans en exclure ceux de l'Idumée & des confins de l'Arabie ou de l'Arabie même, chez leſquels l'uſage de l'Equitation ſe feroit introduit à l'exemple des Egyptiens qui l'avoient mis en pratique depuis des temps beaucoup plus éloignés.

Je pourrois profiter des obſervations d'un docte Anglois: elles confirment en partie ce que je viens d'avancer. „ Nous n'avons, dit-„ il, en parlant de ce Livre, rien vû juſqu'ici „ qui ait le moindre rapport aux Babylo-

„ niens. Au contraire, tout y fait allusion à „ ce qui arriva en Egypte, ou dans la partie „ Méridionnale de ces immenses Déserts (de „ l'Arabie Pétrée). Cette remarque servira, „ ajoute-t-il, pour fixer la patrie de Job (1) „.

(1) *Nullam allusionem in hoc libro hactenus observavimus, quæ ad res Babylonicas respicere videretur; sed omnes ad res Ægyptiacas, aut quæ in Australi parte hujus immensæ solitudinis evenere: quæ nota usu suo non carebit in Jobi patria disquirenda*. Sam. Wesley, *loc. cit. Differt*. XIV. *pag*. 121. L'objet de cette Dissertation est de prouver que Job fait allusion aux anciens événements qui précéderent l'entrée des Israélites dans la Terre Promise: sçavoir, I. à la chute des Anges; II. à celle d'Adam; III. à ceux qui vécurent avant le Déluge, & au Déluge même; IV. aux préceptes Noachide & au Sabat; V. à la destruction de Sodome; VI. à ce qu'éprouverent Pharaon & les Egyptiens à l'occasion des miracles que Dieu fit alors en faveur de son Peuple; VII. à ce qui arriva aux Israélites dans le Désert. L'auteur croit enfin que Job a en vûe le Fleuve même du Jourdain; qu'il veut y décrire comment se sont formés les différens lacs qu'on voit le long de ce Fleuve, & par quel accident son cours s'est trouvé interrompu vers le Désert; quelle est enfin la maniere de voyager dans cette vaste solitude, & quelles sont les mœurs de ses habitants. Tout cela est fort curieux, mais la plûpart du temps peut-être fort conjectural. M. Wesley met la patrie de Job dans l'Ausitide ou dans la Terre de Huz (*Differt*. XXIX. *pag*. 241.), qui appartient aux plaines de Pharan, vers la pointe Orientale de la Mer-Rouge, & place la naissance du Patriarche dix ans après celle de Moyse. *Differt*. XXX. *pag*. 255.

Comme j'appréhende qu'on n'accuſe M. Weſley de courir quelquefois après des explications forcées; peut-être que je ne tirerai pas tout l'avantage que je m'étois d'abord promis de ſes conjectures; quoiqu'en général, elles paroiſſent avoir une certaine probabilité.

Une choſe qui eſt à remarquer, c'eſt que les immenſes troupeaux de Job conſiſtoient en ſept mille brébis, en trois mille chameaux, en cinq-cents paires de boeufs, & en cinq-cents âneſſes (1). Pourquoi tout ce détail dans l'Auteur Sacré? C'eſt pourtant le même Ecrivain qui nous a laiſſé une ſi belle peinture du cheval: cela me feroit preſque ſoupçonner que l'Equitation n'étoit point encore en uſage dans l'Auſitide, & que Job n'a emprunté ſa magnifique deſcription que de ce qui ſe pratiquoit dans les pays voiſins, ceux principalement de l'Egypte où cet Art étoit déjà en vigueur. Il n'eſt gueres poſſible de s'imaginer que Job, auſſi opulent qu'il l'étoit,

(1) Et fuit poſſeſſio ejus, ſeptem millia ovium & tria millia camelorum, quingenta quoque juga boum & quingentæ aſinæ, ac familia multa nimis. Eratque vir ille magnus inter omnes orientales. *Job* I. 3.

n'eut eû aucun cheval à son usage parmi ses nombreux troupeaux, si l'on se fût servi de cet animal dans la Terre où il demeuroit.

Eclaircissons une autre passage de l'Ecriture, qui est capable de faire naître des doutes sur notre époque. La difficulté que ce passage occasionne, est d'autant plus spécieuse, qu'elle a pour garant un grand nombre d'Interprétes anciens & modernes, Juifs & Chrétiens. Tous ces écrivains sont dans la persuasion, que ce que Moyse rapporte d'Ana fils de Sébéon (1), ne veut dire autre chose, si-non qu'en paissant les ânes de son Pere, Ana eut assès d'industrie pour faire produire des mulets, en accouplant des ânes avec des juments. La nature de ce fait suppose, sans doute, qu'entre les troupeaux du fils de Sébéon, il devoit y avoir naturellement des chevaux qu'on destinoit alors au service de l'homme. La découverte d'Ana, si elle est telle, paroît dévancer notre époque de quelque temps. En effet, dans le dénombrement que Moyse (2) nous fait des en-

(1) *Genes.* XXXVI. 24.
(2) *Ibid. cap. eod.*

fants

fants d'Esaü & de ses descendants qui gouvernerent leur propre tribu dans l'Idumée, & avant de nous donner une idée de leur grandeur dans ce même pays dont ils fûrent les Souverains en qualité de Ducs, il nous dit qu'entre les filles Chananéennes qu' Esaü épousa, ce Pére des Edomites prit pour femme Oolibama, fille d' Ana & petite fille de Sébéon, Hévéen (1). Moyse ajoûte ensuite, qu' *Esaü prit ses femmes, ses fils, ses filles & toutes les personnes de sa maison, ses troupeaux, toutes ses bêtes de charge & tout ce qu'il possedoit dans la Terre de Chanaan, s' en alla dans un (autre) pays, & se retira d' auprès de son frere Jacob* (2). De-là l'Ecrivain Sacré s'attache à nous décrire l'histoire des enfants d' Esaü, & l'entremêle avec celle des descendants de Séïr, le Horrhéen, qui avoient alors la souveraineté de cette contrée. On ne peut nier que les II.me & XXIV.me versets du même chapitre

(1) *Ibid. vers.* 2.
(2) *Ibid. vers.* 6.

n'offrent des difficultés (1) touchant la Généalogie d'Oolibama. Le Texte Hébreu comparé avec les Septante & quelques Manuscrits Latins de la Vulgate, laissent à ce sujet des doutes difficiles à résoudre. Nous pouvons cependant conclurre du récit de Moyse, qu'Ana dont il est présentement question, étoit fils de Sébéon, fils de Sëïr (2),

(1) Voy. *Math. Polus, Synopſ. Critic.* = *Dom.Calmet, Carolus Chais in hunc locum.* = *Sam. Shuckford. Hiſt. du Monde*, *tom.* II. *liv.* VII. *pag.* 165.

(2) M. Cleyton (*Introduct à l'Hiſt. des Juifs*, *pag.* 178. *ſuiv.*) prétend que ce Séïr, le Horrhéen, ne doit point être distingué de Jéhus, aîné d'Oolibama, Le Docteur Anglois donne pour preuve de sa conjecture, que n'étant point fait mention du Pere de Séïr, ni de sa Mere, il dut avoir cet autre nom : d'autant plus, ajoûte-t-il, qu'il n'est rien dit de la postérité de Jéhus, ni dans ce chapitre de la Génese, ni dans le 1.er chapitre du 1.er Livre des Chroniques, & que deux des fils de ce Séïr portent le nom de famille de la Mere & du grand Pere d'Oolibama. Jéhus ou Séïr eut, selon notre auteur, le surnom de Horrhéen, parce qu'il vainquit les habitants du Mont Hor ; aussi est-il très-probable, conclut-il, que c'est de lui que cette Montagne prit le nom de Séïr.

Si cette conjecture a lieu, il est clair, que les descendants de Séïr ne gouvernoient point le même pays en qualité de Ducs, lorsqu'Esaü y arriva. Il nous faudroit par-conséquent renvoyer beaucoup plus bas l'événement qui concerne Ana, fils de Sébéon, le Horrhéen. Nous pourrions par-là éviter l'ob-

le Horrhéen ; & qu' Esaü vint s' établir dans ce pays, lorsque les fils de Lothan, de So-

jection que le passage de la Génese que nous discutons, peut faire naître contre notre époque ; mais sans avoir recours à cette solution, disons plutôt, que la conjecture de M. Cleyton est absolument contraire à l' histoire que Moyse entreprend de nous décrire dans ce chapitre. L' Auteur Sacré donne expressément deux sortes de Généalogies, l' une des Horrhéens descendants de Séïr, & l'autre de ceux d'Edom, qui reconnoissoient Esaü pour leur Pere. Je ne dirai point quel fût ce Séïr, & qui étoient ses ancêtres : Moyse n' a pas jugé à propos de nous le spécifier. Il est probable que ce Prince donna le nom au pays qu' il gouverna en qualité de Duc. M. Shuckford (*loc. cit. pag.* 164.) le fait contemporain d' Abraham & de Chodorlahomor. D' ailleurs, il est constant qu' avant que les enfants d' Esaü vinssent dans cette contrée, les fils de Séïr en étoient les maîtres. *Quant au pays de Séïr*, dit Moyse (*Deuter.* II. 12.) *les Horrhéens y ont habité autrefois ; mais en ayant été chassés & exterminés, les enfants d' Esaü y habiterent, comme le Peuple d'Israël a fait en s'établissant dans la Terre que le Seigneur lui a donné pour la posseder.* Les autres preuves que M. Cleyton nous présente en faveur de son sentiment, sont encore plus foibles. Si Moyse ne dit pas le mot des descendants de Jéhus, c'est que ce Duc dans le pays d' Edom, n'eut aucune postérité. On voit aussi qu'Ana & Sébéon sont appellés des noms de famille de la Mere & du grand Pere d'Oolibama : c' est sans doute à cause des alliances que les Hévéens & les Horrhéens avoient anciennement contractées entre eux.

bal, de Sébéon & d'Ana (1) y formoient autant de petits Souverains. Tout cela doit s'être même passé, avant que Jacob eût été appellé en Egypte (2) par Pharaon; d'où il résulte que la datte que nous avons fixée comme la plus constante qu'on puisse trouver dans l'antiquité, se trouveroit dérangée par l'événement que Moyse nous décrit au sujet d'Ana.

Il seroit facile de nous débarrasser de cette objection, ou en adoptant la Version de Saint Jérôme (3) qui a traduit par *des Eaux chaudes*, ou en disant avec d'autres Interprétes, qu'il faut lire dans l'Hébreu הימים *Haïammim*, c'est-à dire, *des Amas d'Eaux* qu'Ana trouva dans le Désert, ou quelque source abondante & précieuse dans ces lieux sur-

(1) Il ne faut point confondre celui-ci avec cet autre dont il est parlé au verset 20.me & qui étoit frere de Sébéon.

(2) Jacob vint en Egypte âgé de 130. ans (*Genes.* XLVII 9.). Esaü doit s'être retiré en Séïr d'abord après la mort de son Pere. Il avoit alors près de 120. ans.

(3) ואלה בני־צבעון ואיה וענה הוא ענה אשר מצא את־הימים במדבר ברעתו את־החמרים לצבעון אביו׃. Et hi filii Sebeon: Aja & Ana. Iste est qui invenit aquas calidas in solitudine, cum pasceret asinos Sebeon patris sui. *Genes.* XXXVI. 24.

tout, qui ſont ordinairement ſecs & brulés par les ardeurs du Soleil, ou enfin quelque lac inconnu auparavant (1). Mais ces Verſions ſouffrent de trop grandes difficultés, elles ſuppoſent d'ailleurs dans notre Original Hébreu

(1) Saint Jerôme nous a laiſſé les différentes manieres dont on interprétoit anciennement ce paſſage. *Multa*, dit ce Pere, *& varia apud Hebræos de hoc capitulo diſputantur : apud Græcos quippe & noſtros ſuper hoc ſilentium eſt. Alii putant* AIAMIM *maria appellata. Iiſdem enim litteris ſcribuntur maria, quibus & nunc hic ſermo deſcriptus eſt. Et volunt illum dum paſcit aſinos patris ſui in deſerto, aquarum congregationes reperiſſe : quæ juxta idioma linguæ Hebraicæ maria nuncupentur : quod ſcilicet ſtagnum repererit, cujus rei inventio in eremo difficilis eſt. Nonnulli putant aquas calidas juxta punicæ linguæ viciniam quæ Hebrææ contermina eſt, hoc vocabulo ſignari. Sunt qui arbitrantur onagros ab hoc admiſſos eſſe ad aſinas : & ipſum hujuſmodi reperiſſe concubitum : ut velociſſimi ex his aſini naſcerentur, qui vocantur* IAMIM. *Plerique putant quod equarum greges ab aſinis in deſerto, ipſe fecerit primus adſcendi : ut mulorum inde nova contra naturam animalia naſcerentur. Aquila hunc locum ita tranſtulit : ipſe eſt Ana qui invenit* σὺν τοῖς Ἐμὶμ. *Et Symmachus ſimiliter* τοὺς Ἐμιμ, *quæ interpretatio pluralem numerum ſignificat. Septuaginta vero & Theodotion æqualiter tranſtulerunt dicentes :* Τὸν Ἰαμὶμ, *quod indicat numerum ſingularem.* S. Hieronymus, *Liber Quæſtionum Hebraic. in Geneſim, oper. tom.* II. *edit. Pariſ.* 1699. *col.* 539.

une faute qui est même très-légere, si tant est qu'il y en ait une. Si nous traduisons avec Saint Jérôme par *des Eaux chaudes* ou *des Bains chauds*, il faudroit lire dans l'Hébreu חמים *Khemmím* ou plutôt חמים *Khammím*, en regardant ce mot comme un composé de la racine חמם *Khammám*, *Devenir chaud*, *Etre échauffé*, & en même temps de la parole מים *Maïm*, qui signifie *des Eaux*. Ceux qui l'interprétent par un *Lac* ou *une Source abondante*, prennent le mot Hébreu dans une signification trop générale. Ajoutez aussi, que, selon cette traduction, il seroit nécessaire de lire simplement המים *Hammaïm* avec son *He* ה préfixe, ou מים *Maïm* sans l'article; car on dit l'un & l'autre. Mais il faudroit alors retrancher la lettre initiale *Jod* י, qui se trouve dans le Texte; & c'est encore supposer notre Original fautif. Ceux enfin, qui rendent par des *Mulets* le mot *Hajemím* הימים ou *Jemím* ימים sans son article, donnent au terme Hébreu une signification qui lui est entierement étrangere, comme l'a très-bien démontré le sçavant Bochart (1), en faisant voir

(1) *Hierozoicon*, *part*. I. *cap*. XXI. *col*. 239. *& cap*. XIX.

que dans l'Ecriture, ces animaux ſont conſtamment appellés פרדים *Peradím* au pluriel, & פרד *Peréd* au ſingulier. Il n'eſt en effet aucun exemple dans le Vieux Teſtament qui favoriſe le moins du Monde cette Verſion. En-vain, pour la légitimer, M. Mazochi (1), tâche-t-il d'appeller à ſon ſecours le témoignage de la Paraphraſe Chaldaïque de Jonathan, & s'appuye-t-il de l'authorité de la Verſion Perſane, qu'on lit dans le I.er volume des Polyglottes; ces témoignages, comme celui de Saadias Gaon, qui fleuriſſoit en 927. (2) ne garantiront jamais le ſens que ce docte Philologue prête au terme Hébreu ימים. L'analogie que M. Mazochi croit encore appercevoir entre cet endroit de la Géneſe & la Loi du Lévitique, par laquelle il eſt défendu d'accoupler les bêtes domeſtiques avec celles d'une autre eſpece (3), cette analogie, dis je,

col. 228., où il prouve qu'avant le temps de David, il n'eſt jamais fait mention de Mulets dans l'Ecriture.

(1) *Spicilegii Biblici tomus* 1.us *in Geneſim*, *pag.* 119. *& ſeqq.*

(2) Voy. *Jo. Chriſtoph. Wolfii Bibliotheca Hebræa*, *vol.* 1. *num.* 1753.

(3) *Levitic.* XIX. 19. L'Hébreu porte: בחמתך

eſt purement arbitraire. Le ſeul Texte Samaritain, qui par un très-léger changement, redreſſe l'Original Hébreu, nous conduit à la ſolution de la difficulté, & nous offre la plus belle ouverture, pour reſtituer à ce paſſage: לא־תרביע כלאים. Ce que la Vulgate a rendu par ces paroles: *Non facies coire jumentum tuum cum alterius generis animantibus*. Le terme de *Behemá*, qu'on traduit ordinairement par *jumentum* ou *jumenta*, parce qu'il ſe prend ſouvent au pluriel (énallage qui eſt tres fréquent dans la langue Hébraïque), s'applique encore auſſi bien aux animaux ſauvages qu'à toute ſorte de bêtes privées & domeſtiques. Il en eſt des exemples dans la Vulgate elle-même. (Voy. *Geneſ.* I. 26. — VI. 21. — VIII. 27. — *Levit.* XXVII. 28. *& ailleurs*). J'ai dit que le rapport que M. Mazochi cherche d'établir entre cette Loi & le paſſage de la Géneſe, eſt purement arbitraire: j'oſe même ajoûter qu'il eſt auſſi peu ſolide que ce même rapport qu'il voit entre les *Ennetes* d'Homere (*Iliad.* B. *verſ.* 358.), eſpece de mulets qu'il conjecture avoir pris un ſemblable nom de celui d'Ana dont nous avons fait mention, & qui, ſelon lui, fût le premier qui trouva l'art de les faire naître. Si notre ſçavant Philologue eût embraſſé l'opinion de ceux qui ſuppoſent que cet Ana fit produire ſes mulets par le moyen de ſes juments, on pourroit lui paſſer ce jeu de mot. Mais en ſe rangeant du parti d'entre ceux qui font venir ces animaux de l'accouplement des ânes domeſtiques avec des ânes ſauvages (*Onagri*), comme l'a interprété Jonathan dans ſa Paraphraſe Chaldaïque, notre docte Chanoine ne renonce-t-il point par-là, à cette prétendue connexion qu'il veut abſolument trouver avec le paſſage de la Vulgate tiré du Lévitique?

sa véritable signification. Nous lisons dans le Pentateuque Samaritain ࠀࠉࠌࠉࠌ, ce qu'Aquila & Symmaque ont très-bien rendu par Ἐμὶμ, au lieu de Ἰαμὶμ, comme on trouve dans les Septante & dans Théodotion, ainsi que l'a remarqué S. Jérôme (1). Ces Interprétes Grecs, en exprimant le mot Hébreu par un nom propre, semblent nous avertir que c'étoit effectivement le nom de quelque ancien Peuple qu'ils avoient en vûe. Mais quel est ce Peuple? peut-il être autre que les Emims dont parle Moyse (2)? Ils sont appellés un Peuple grand & puissant, d'une aussi haute taille que les enfants d'Enac;

(1) *Libr. Quæst. Hebr. loc. cit. supra, part.* I. *pag.* 229. *in Not.* Le P. de Montfaucon (Voy. ses *Notes sur les Héxaples d'Origene, pag* 44.) a fait quelques observations sur ce que dit S. Jérôme au sujet d'Aquila & de Symmaque. Il me paroît que, si le sçavant Bénédictin eût suivi cette leçon que S. Jérôme nous a conservée, il auroit bien mieux redressé les discordances qu'il voyoit dans ses propres manuscrits Grecs, qu'il cite dans ce même endroit touchant les Emims. Les exemplaires Latins qui portent tous, selon lui, *Emim* Ἐμὶμ, comme l'avoit observé son sçavant Confrere, le P. Martianay, rétablissoient parfaitement les Variantes dans leur intégrité.

(2) *Deuteronom.* II. 10. 11.

& passoient pour une Nation de géants comme ces derniers : Nation fiere, robuste, terrible, car tel est la force du mot Hébreu אימים, & rédoutable à ses voisins. C'est ce même Peuple qu'Ana rencontra dans le Désert, lorsqu'il paissoit les ânes de son Pere : il les assaillit (1), les attaqua, les vainquit, & se delivra des embûches que cette Nation lui avoit tendues. Par cette circonstance, Moyse ne pouvoit mieux caractériser le fils de Sébéon, Prince Horrhéen, dont les Emims étoient limitophres. Il est vrai que Moyse s'explique ici de la maniere la plus concise; c'est que ce fait devoit être fort connu de son temps, & il n'étoit pas nécessaire qu'il le développât davantage. L'Ecrivain Sacré n'est pas moins concis, lorsqu'il nous raconte qu'Adad, fils de Badad, défit les Madianites au pays de Moab (2) : il suit la même méthode dans plusieurs autres occasions.

(1) Telle est la force du terme Hébreu מצא *Matsá*, qu'on rend assès ordinairement par celui de *Trouver*, & qui suppose toujours une chose qui existe déjà; mais il signifie ici *Rencontrer*, *Attaquer*, *Assaillir*, *Battre*, *Vaincre*, *Faire irruption &c.* Vous en avez des exemples, *Jug.* I. 5. = I. *Rois*, XXXI. 3. = III. *Rois*, XIII. 24. *& ailleurs*.

(2) *Genes.* XXXVI. 35.

En rendant de la ſorte le terme Hébreu, dont il s'agit, on ne peut que ſaiſir l'objet que Moyſe ſe propoſoit dans ce paſſage de la Géneſe. C'eſt auſſi de la maniere qu'on l'a expliqué, que l'ont entendu quelques Docteurs Juifs (1),

(1) Contentons-nous de rapporter ce qu'en a penſé Moyſe Bar Nachman. Après avoir expoſé le ſentiment de ceux qui s'attachent à la traduction que nous avons combattue, le Docteur Juif s'exprime ainſi dans ſon *Bijûr Al Hattorá*, ou *Commentaire ſur la Loi, de l'édit. de Véniſe* 1545. *fol.* 31. *col.* 4. ואנקלוס תרגם גבריא והנראה מסברתו כי ענה זה באו עליו מן האומה הנקראת אימים לפנים עם גדול ורב כענקים ורצו לגזול ממנו החמורים של צבעון אביו והוא היה במדבר ואין עוזר לו ותמצא ידו להם ותציל מידם והוא מלשון תמצא ידך לכל אויביך ולא המציתיך ביד שאול או יאמר שמצא אותם ונצל והוא נודע בגבורה הזאת ונכון הוא : C'eſt-à-dire, *Onkelos traduit par* GIBBARAIA ; *d'ou il paroît qu'il a été dans cette opinion, qu'Ana eut à faire avec un certain Peuple qu'on appelloit anciennement Emim. C'étoit une Nation d'une ſtature giganteſque, auſſi puiſſante que les enfants d'Enac. Ces Geants voulurent lui enlever les ânes de ſon pere Sébéon, lorſqu'il étoit dans le Déſert, ſans avoir le moindre ſecours ; mais ſa main les trouva*, c'eſt-à-dire, qu'il les défit, *& il ſe délivra de leurs mains*, pour exprimer que leurs tentatives furent vaines. *Ce ſont des manieres de parler*, relatives à ce paſſage : *Votre main trouvera tous vos ennemis*, comme ſi l'on diſoit, ils ſeront abbattus & ils tomberont (*Pſeaum.* XX. 19. *Hebr.*) & à cet autre : *Et je ne vous ai point livré entre les mains de Saül* (ou plutôt *de David*, car c'eſt ainſi qu'il eſt dit II. *Rois*, III. 8., paſſage que ce Rabbin a en vûe). *Ou enfin l'on doit dire qu'Ana ayant eu quelque rencontre avec*

& plusieurs autres écrivains (1). Les Principes de cette traduction sont tirés, comme l'on voit, de l'essence même de la chose, je veux dire, de la nature des termes Hébreux, dont l'un (מצא *Matsá*) signifie *Rencontrer*, *Assaillir &c.*, & l'autre (אימים *Emim*) un nom propre de Nation. Onkelos qui rend le dernier de ces mots par celui de גבריא *Gibbaraiiá*, c'est-à-dire, *Puissants*, *Forts* ou *Robustes*, a senti toute la force de son Original. Aben Ezra l'avoit remarqué dans son Commentaire sur cet endroit (2); mais par un attachement

eux, il eut assès d'adresse pour se délivrer de l'embuscade qu'ils lui tendoient: *aussi devint-il célebre par cet acte de bravoure : & c'est encore ce qu'on peut dire de mieux.*

(1) *Sam. Bochart.Hierozoicon. part.*1. *lib.*1I. *cap.*XXI. = *Joan. Clericus*, *Comment. in Genes.* XXXVI. *vers.* 24. = *M. Chais*, *S. Bible*, *tom.*1. *pag.*303. *suiv.* = *Carol. Francisc.Houbigant*, *Biblia Hebr.cum notis criticis.tom.*1. *pag.*115. *Vid. eund. in Deuteron.*1I.10. *pag.*563. = *Charles le Cene*, *Projet d'une nouvelle Version &c. part.* 1. *tom.*1. *chap.*XIII. *pag.* 53. *suiv.* Voy. aussi Dom. Calmet & autres sur cet endroit.

(2) אמר המתרגם גבורים כמו האימים לפנים כי ימצא אלף תחת יוד כמו יאמרו: C'est-à-dire, *Le Paraphraste dit Gibborim (Puissants), comme s'il avoit lu Haemim Lephanim (les anciens Emims) : c'est qu'on trouve l'Aléph à la place d'un Jód. Par exemple*, on dit *Ithiammeroù* (au lieu de *Ithammeroù* ; *Ils parleront avec*

servile à la tradition de ses Maîtres, ce Docteur Juif semble préférer leur sentiment à celui du Paraphraste Chaldaïque, qui devoit avoir lû dans l'Original Hébreu de son temps האימים ou אימים; car on dit également l'un & l'autre.

Je pense que ces remarques sont plus que

hauteur. Pseaum. XCIV. *vers.* 4.). Les Massorethes observent sur ce mot Hébreu, tel qu'il est dans nos Bibles, qu'il est défectueux (Voy. *Les grandes Bibles Rabbiniques, de l'édit. d'Amsterdam, tom.* I. *fol.* 48. *averso*); mais ils auroient mieux fait de nous le rétablir comme il falloit, sans nous indiquer d'une maniere la plus vague, que ce terme avoit besoin de correction. D'ailleurs, la ponctuation qu'ils ont donnée au mot Hébreu *Hajiemîm*, paroit vicieuse. C'est une regle constante de Grammaire, que la lettre י *Jód* précedée d'un ה *Hé*, s'élide souvent en *tseré* [..] ou en *E*: on dit, par exemple היטב *Hetébb* (*Faites du bien*) au lieu de *Hajietébb*: הילל *Helél* (*Pleurez*) & non *Hajielél*. On pourroit ajoûter que les lettres אהוי *Ebevi* qu'on appelle *Muettes* ou *Quiescentes*, pour me servir d'un terme Grammatical, se changent réciproquement entre elles. Ainsi le ה *Hé* se trouve quelquefois pour un א *Aléph*, & la lettre א *Aléph* occupe aussi la place du ה *Hé*. Il en est de même de l'*Aléph* א qui se permute en un *Jód* י &c. L'on dit en conséquence היך *Héch* & איך *Ech* (*comment*) *Paral. liv.* I. *ch.* XIII. *vers.* 12. = *Daniel, chap.* X. *vers.* 17. Ces Regles de Grammaire, qui sont les plus simples, prouvent qu'en lisant le mot Hébreu tel qu'il est dans nos Bibles par *Emim* ou *Hemim*, en y substituant même un *Aléph* au lieu de l'*Jód* ou de l'*Hé*; on a précisément le nom du Peuple dont il est question.

ſuffiſantes pour montrer le peu de ſolidité de l'objection que nous nous ſommes propoſée. Mais finiſſons par une ou deux autres obſervations eſſentielles à notre ſujet: elles donneront infiniment de poids à toutes celles que nous avons faites.

Moyſe rapporte que les Egyptiens preſſés par la famine, vinrent offrir tous leurs troupeaux au Miniſtre de Pharaon, qui leur fit diſtribuer du bled en échange pour le prix de leurs chevaux, de leurs brebis, de leurs bœufs & de leurs âneſſes (1). Moyſe dit auſſi, que Joſeph ayant été enterrer ſon Pere dans la Terre de Chanaan, le Prince ordonna que des Chars & des Cavaliers (2) l'accompagnaſſent dans cette cérémonie lugubre. Ce qui frappe dans tout ce récit de Moyſe, c'eſt que d'une part venant à nous décrire les riches beſtiaux qu'Abraham, Lot, Iſaac & Jacob, poſſedoient; d'un autre part il ne dit jamais qu'ils euſſent des mulets & des chevaux. Le même Ecrivain

(1) Quæ (pecora) cum adduxiſſent, dedit eis (Joſeph) alimenta pro equis & ovibus & bobus & aſinis. *Geneſ.* XLVII. 17.

(2) Habuitque in comitatu currus & equites. *Ibid.* L. 9.

nous ſpécifie cependant juſqu'au plus menu détail, toutes les richeſſes de ces Patriarches. Moyſe ne garde pas moins le ſilence ſur cet objet, quand il parle de leurs divers voyages, des préſents qu'Abraham reçût d'Abimelech, Roi de Gérar (1), de la bataille qu'il livra aux quatre Rois ligués, qu'il défit & pourſuivit juſqu'à Hoba à la gauche de Damas, n'ayant avec lui que trois-cents dix-huit de ſes ſerviteurs (2). Dans le combat que ces quatre Rois avoient déjà donné contre les cinq autres de la Pentapole, Moyſe ſe tait également : il ne dit point ſi ces Princes combattirent à cheval les uns contre les autres, ou s'ils avoient des Chariots. De ce ſilence dans un Hiſtorien auſſi inſtruit, que Moyſe l'étoit des mœurs des Nations, & auſſi attentif à nous marquer plus d'une fois ce qui concerne les coûtumes des anciens temps; de ce ſilence, dis-je, ſeroit-il abſolument contraire à la ſaine raiſon, de conclurre que tous ces Rois & Abraham lui-même avec ſa petite troupe, ne ſe ſervirent ni de chevaux, ni de Chars, parce qu'on ne connoiſſoit point

(1) *Ibid.* xx. 14.
(2) *Ibid.* xiv. 15.

encore le ſervice qu' on tira dans la ſuite de cet animal ? Moyſe eſt trop exact à nous ſpécifier le genre de beſtiaux qu' on poſſédoit alors & les montures qu' on employoit ordinairement dans ces âges, pour nous imaginer que c'eſt faute de détail ſuffiſant, que nous ignorons l'uſage qu'on auroit pû faire du cheval dans des temps ſi reculés. Lorſque Moyſe entreprend de nous décrire les playes qui affligerent les Egyptiens, cette mortalité que le Seignéur envoya ſur tous leurs troupeaux (1), les forces enfin de Pharaon dans ce fameux paſſage à-jamais mémorable de la Mer-Rouge (2); manque-t-il de nous le faire obſerver, ce détail ? Pourquoi auroit-il omis de pareilles circonſtances & dans les dénombrements des beſtiaux qui appartenoient aux Nations, & dans le butin pris ſur les ennemis à l'occaſion des premieres guerres dont il nous a laiſſé le ſouvenir par écrit; ſi telle eût été la pratique conſtante des mêmes ſiecles chez les Peuples

(1) Ecce manus mea erit ſuper agros tuos: & ſuper equos & aſinos & camelos & boves & oves peſtis valde gravis. *Exod.* IX. 3.

(2) *Ibid.* XIV. 9. *&c.* — XV. 1. *&c.*

dont

dont il nous parle ? En nous rappellant le souvenir de différentes bénédictions que Jacob prêt de mourir,donna à chacun de ses enfants, Moyse raconte que ce Patriarche compara Dan *à un serpent dans le chemin*, *à un céraste dans le sentier qui mord le pied du cheval,& qui fait tomber à la renverse celui qui le monte* (1). Ce langage figuré n'avoit rien d'extraordinaire dans la bouche de Jacob. Moyse, quoiqu' inspiré par l'Esprit du Seigneur, sentoit bien, que le Patriarche pouvoit puiser de semblables images dans les mœurs des Egyptiens & dans la nature même du pays qu'il habitoit alors, où ces animaux étoient assès communs.En nous parlant ailleurs de l'éxécution violente, qu'éprouverent ceux de Sichem de la part des enfants de Jacob,Moyse n'oublie point de dire qu'on enleva aux Sichémites leurs brebis, leurs boeufs & leurs ânesses (2). Tous les adultes de cette malheu-

(1) *Genes.*XLIX.17. M.Goguet,dans son ouvrage *De l'Origine des Loix &c.tom.*1.*liv.*V.*pag.*298. veut prouver par ce passage,que du temps de Jacob, l'Art de monter à cheval devoit être connu dans la Palestine;mais cette authorité ne me paroît pas trop le démontrer.

(2) *Ibid.* XXXIV. 28.*seq.*

reuſe ville furent paſſés au fil de l' épée : les femmes, les petits enfants, le bêtail & tous les biens de ſes infortunés habitants, tomberent en partage à Siméon & à Levi, entr'autres, qui commirent un ſi horrible attentat. On ne voit point cependant, que ces Chananéens ayent eu alors des chevaux. Comment juſtifier le ſilence de l' Ecrivain Sacré, à moins de dire que le ſervice du cheval ne s'étoit point encore introduit chez les mêmes Nations, & qu' il ne le fût que long-temps après ? Je pourrois appuyer tout cela ſur d'autres faits hiſtoriques, en parcourant ceux des Peuples les plus fameux dans les premiers âges, & dont Moyſe nous a conſervé des monuments. L'Hiſtoire des différentes Nations Chananéennes, celle des Moabites, des Madianites (1), des Edomites, des Amalécites, me donnent éga-

(1) Je rapprocherai ici une ou deux preuves qui répandront du jour ſur ce que j'avance. Les Madianites qui habitoient vraiſemblablement les confins de Moab, & qui ſe trouvoient mêlés avec les Moabites mêmes (*Geneſ.* XXXVI. 35. = I. *Paralipom.* I. 46.), tentent de vaincre le Peuple Hébreu, plutôt par la ruſe que par la force ouverte. Ils viennent à bout de l'entraîner à une honteuſe proſtitution & à des cérémonies ſacrileges. Moyſe inſtruit de tant de déſordres, non content de tirer vengeance de ceux de

lement des faits qui confirmeroient mon assertion. Mais je crois en avoir dit assès, pour

son Peuple, qui avoient participé à ces abominations, ordonne de la part du Seigneur, qu'on exterminât les Madianites (*Nombr.* xxxi. 1. — 8.). Douze mille Israélites se mettent en état d'exécuter les ordres du Législateur. Les Madianites n'ignorent point ce dessein, & se préparent avec toute l'ardeur à repousser l'ennemi commun. Mais bien-tôt les Israélites emportent tout: les Villes & les Châteaux de Madian ne trouvent aucune résistance. La victoire des Hébreux est aussi rapide qu'elle est complette: les Madianites sont défaits en plein: leurs enfants mâles passés au fil de l'épée, & le pays entierement ravagé: la proye du vainqueur est immense. On ne peut spécifier plus en détail, que ne le fait Moyse en parlant du butin que les Israélites firent dans cette occasion. Il est dit qu'il consistoit en six-cents soixante & quinze mille brebis, en soixante-douze mille bœufs, en soixante & un mille ânes; sans compter trente-deux mille Vierges & de grandes richesses en or, en argent, en fer & en d'autres métaux (*Nombr. loc. cit. v.* 9. — 12. 25. — 35. 50. — 52.), que cette victoire procura aux Israélites. Parmi toutes les forces des Madianites, il n'est fait aucune mention qu'il y ait eu des chevaux ou des Chariots. C'étoit cependant un Peuple presque tout Nomade, menant une vie errante, & fort appliqué au négoce (*Genes.* xxxvii. 28.). Les Madianites traînoient ordinairement après eux, même à la guerre, de nombreux bétails, & leurs bêtes de charge consistoient en chameaux. C'est ce qu'on voit dans les guerres qu'ils firent environ cent-cinquante ans après leur premiere défaite. Les troupes de Madian réunies à celles des Amalécites &

mettre ma III.me proposition dans un certain jour. On a vû quelle espece de monuments

de quelques autres Nations Orientales, qui étoient peut-être des Arabes, *se répandent* dans les Terres du Peuple Hébreu, *comme un nuage de sauterelles, avec des chameaux sans nombre, comme le sable de la Mer* (Voy. *Jug.* VI. 5. — VII. 12.). Aussi-tôt que Gédéon eût tué de ses propres mains Zébée & Salmana qui commandoient les Madianites, l'Ecrivain Sacré ajoûte (*ibid.* VIII. 21.) que le Général Hébreu *prit ensuite tous les ornements & les bossetes qu'on met d'ordinaire au cou des chameaux des Rois*. Ce qui semble prouver que telle étoit communément la monture des Princes, & que l'usage du cheval n'étoit pas même encore reçû parmi ces Nations.

Ce n'est pas que le service de cet animal & l'usage des Chars leur fussent alors absolument inconnus: il est probable qu'ils sçavoient déjà tout l'avantage qu'on peut en retirer. L'Histoire des Peuples voisins avoit pû le leur apprendre. Mais je l'ai déjà dit plus d'une fois: les Egyptiens sont ceux d'entre les Peuples de l'antiquité, où ces usages se trouvent d'abord établis. On ne les voit constamment pratiqués par les autres Nations, que long-temps après (Voy. *Sam. Bocharti Hierozoicon*, *lib.* II. *cap.* IX. *col.* 156.). L'Histoire des Chananéens nous montre que les différentes Nations qui habitoient ce pays, étoient très-propres à faire la guerre & à la pousser avec vigueur. Ce n'est toutefois que vers le temps de Moyse (*Deuteronom.* XX. I.), dans les guerres que Josué leur fit, & dans celles qu'ils eurent à soûtenir dans la suite contre leurs aggresseurs, qu'on vit leur puissance en chevaux & en Chariots. L'Auteur Sacré ne manque pas de nous le spécifier; & nous avons remarqué plus

peuvent nous oppoſer les faſtes des Peuples; quelle auroit été la foibleſſe de mes preuves,

haut (*part.*I.*pag.*188. *in Not.*), que l'Egypte fourniſſoit tant de chevaux & de Chariots aux Chananéens: ç'a été auſſi le ſentiment de M. Freret (*Défenſe de la Chronolog.part.*II.*pag.*265.),que leurs Chariots étoient une invention Egyptienne, qui ſe conſerva longtemps à Cyrene & dans la Libye. Le même Académicien ajoûte que pluſieurs Nations guerrieres de Chanaan étoient des reſtes de ces *Paſteurs* chaſſés par Séſoſtris.

Une remarque que je ne dois point omettre,& qui fait voir encore davantage, combien les auteurs profanes étoient peu inſtruits de l'origine & de l'ancienneté de ces uſages & même des Chars armés de faulx & de fers tranchants, c'eſt que Xénophon (*Cyroped. lib.* VI. *cap.* I. §. 16.*ſeq. operum tom.* I. *edit. Oxonienſ.* 1703.*pag.* 349.*ſeq.*) attribue à Cyrus l'invention de cette eſpéce de Chariots. Héſychius (*In Lexico, voce* Δρεπανηφόρα, *tom.* I. *col.* 1032.) dit auſſi, que les Macédoniens s'en ſervirent les premiers. Il eſt vrai que Jean Scheffer (*de Re Vehicul. lib.*II. *cap.*XV.*pag.*190.) a cru que le paſſage de ce Léxicographe étoit corrompu,& qu'il falloit y ſuppléer par une particule négative. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt un fait conſtant que l'uſage des Chars armés de faulx eſt très-ancien. On en trouve dans les armées Chananéennes du temps de Joſué & des Juges (*Joſ.*XVII. 16. = *Jug.* I. 19. — IV. 3. 53. *&c.*). Les auteurs de l'*Hiſtoire Univerſelle* (*tom.*XII. *liv.*I. *chap.* XI.*pag.* 416. *Not.*) s'attachent à combattre la datte récente, que Xénophon & Héſychius aſſignent à ces Chars, & nous ramenent au témoignage de Ctéſias cité par

ſi j'euſſe fixé une datte à travers les ténébres qui ſont répandues ſur les premiers temps hiſtoriques. Mon raiſonnement n'auroit pas été moins foible, en ne lui donnant d'autre appui que les témoignages des Hiſtoriens profanes. Que reſte-t-il donc à conclurre, ſinon que la preuve tirée des Ecrits de Moyſe en faveur de mon époque, eſt la ſeule à laquelle j'ai dû m'attacher.

Je finis en diſant que je me croirois aſſès ſatisfait de mon eſſai dans ce genre de Littérature, ſi j'oſois me flatter d'avoir préſenté à mes Lecteurs des idées claires, nettes & préciſes ſur une queſtion d'autant plus embaraſſante, qu'elle enviſage des temps très-recu-

Diodore qui en admet un grand nombre de pareils dans la guerre que Sémiramis eut contre les Baſtriens. Ces ſçavants Anglois auroient dû ſe rappeller qu'ils rejettent l'authorité de l'écrivain de Cnide, & la prétendue antiquité qu'il donne à Sémiramis. Dans un ouvrage de ſi longue haleine, & qui part ſurtout de différentes mains, tel qu'eſt celui qu'ont entrepris ces auteurs, on doit excuſer cette inadvertance: il eſt difficile qu'il n'y échappe de ſemblables diſtractions.

——— *Quandoque bonus dormitat Homerus.*
Verum opere in longo fas eſt obrepere ſomnum.
Horatius, *De Arte Poetica, verſ. 365. ſeq. oper. tom. II. pag.* 904.

lés ; & si les discussions dans lesquelles je me suis engagé, pouvoient conduire à fixer chez les anciens Peuples quelque époque touchant ces usages qui ont fait l'objet de mes Recherches. Les différentes observations que j'ai hazardées, auroient dû, il est vrai, concourir toutes à cette fin ; mais ne seroit-ce pas trop présumer de mes foibles lumieres, de m'imaginer que j'aye établi cette datte d'une maniere indubitable & irrévocable ? Si enfin cette époque ne paroît pas assès bien constatée, qu'on s'en prenne à la perte des monuments de l'antiquité, ou plutôt au peu de consistence de ceux qui nous restent, à l'incertitude des traditions populaires, à la vaine crédulité des Historiens, aux fictions des Poëtes & des Mythologues. Peut-être aurai-je détruit quelques opinions peu fondées, sans même aller plus loin, & sans pousser mes Recherches jusqu'où j'aurois dû les porter. J'aurai au moins dévoilé quelquefois le mensonge, quand même je ne serois point parvenu à découvrir la vérité. Peut-être aussi me sera-t-il échappé bien des choses. Que

sçais-je encore, si en voulant redresser les autres, je n'aurai point fait plus d'un faux pas !

——— *Si quid novisti rectius istis, Candidus imperti : si non, his utere mecum* (1).

(1) *Horat. Epistolar. lib.* 1. *epist.* VI. *vers.* 67. *seq. oper. tom. cit. pag.* 759.

FIN DE LA SECONDE ET DERNIERE PARTIE.



A ROME,
DE L'IMPRIMERIE HERMATHÉNIENNE.

CIↃ. IↃCC. LXV.

TABLE DES MATIERES.

L'Astérisque désigne la Seconde Partie.

D

E

F

G

M

N

O

Y

PASSAGES DE L'ÉCRITURE SAINTE, CITÉS OU EXPLIQUÉS.

L'Astérisque mis à la tête des chifres, renvoye encore aux pages de la Seconde Partie.

F I N.

AVERTISSEMENT.

IL n'eſt pas étonnant que dans un Ouvrage ſorti des preſſes d'un pays où la Langue Françoiſe eſt étrangere, il ſe ſoit gliſſé quelques fautes d'impreſſion; mais on ſçait qu'elles n'affectent pas beaucoup un Lecteur indulgent. Quoique la plûpart de celles dont je me ſuis apperçû en revoyant mon imprimé, ne ſoient pas abſolument bien importantes; néanmoins je croirois manquer au Public, ſi après m'être étudié de lui donner cette édition le plus correctement qu'il eſt poſſible, je ne l'avertiſſois point de quelques autres, outre celles qu'on a marquées dans l'Errata qui eſt à la fin de l'Introduction. J'oſe demander la permiſſion de ſuppléer à ces inadvertances par les corrections ſuivantes.

Premiere Partie. *Pag.* XXIII. *Introd. not. lign.* 7. ſon, *liſ.* ſa, *Pag.* XXXVIII. *lign.* 19. qu'il l'eſt, *liſ.* qu'il eſt. *Pag.* XL. *lign.* 5. de, *liſ.* des. *Ibid. lign.* 6. *effacez* ceux de.
☞ *Pag.* 11. *lign.* 2. marqué, *liſ.* marqués. *Pag.* 50. *lign.* 7. leur tradition, *liſ.* ſes traditions. *Pag.* 75. *not lign.* 22. *effacez* qu'. *Pag.* 77. *not. lign.* 2. peu, *liſ.* pû, *Pag.* 108. *not. lign.* 1. *après* Chrétienne, *mettez un point*. *Pag.* 123. *&c. not. lign.* 8. Jacquelot, *liſ.* Jaquelot. *Ibid.* Diſertation, *liſ.* Diſſertation. *Ibid. lign.*

12. *ajoûtez* tom. VIII. pag. 37. *après* Nature. *Pag.* 131. *not.* (1) *lign.* 7. Voyes, *lis.* Voyez. *Pag.* 141. *lign.* 1. Totue, *lis.* Toute. *Pag.* 150. *not. lign. dern.* édit., *lis.* edit. *Pag.* 192. *lign.* 11. où, *lis.* ou. *Pag.* 212. *not. lign.* 16. *après* Jevi, *ajoûtez* Dei. *Ibid. lign.* 18. *après* erat, *effacez la virgule*. *Pag.* 215. *lign.* 1. permet, *lis.* permettent. *Ibid. not. lign.* 7. κὶ, *lis.* καὶ.

Seconde Partie. *Pag.* 32. *not. lign. pénult. effacez* justement. *Pag.* 51. *lign.* 9. Ouï, *lis.* Non. *Pag.* 53. *lign.* 10. *après* auteurs, *ajoûtez* avec. *Pag.* 56. *not. lign. dern. au lieu de* 50. *lis.* 42. *Ibid.* jusqu'a, *lis.* jusqu'à. *Pag.* 59. *not. lign.* 2. *après* Chronologiques, *ajoûtez* de. *Pag.* 67. *not. lign.* 1. C, *lis.* G *ou* Gerard. *Pag.* 82. *not. lign.* 23. â, *lis.* à. *Pag.* 97. *not. lign.* 19. differents, *lis.* différents. *Pag.* 99 *&c. not. lign.* 17. conclud, *lis.* conclut. *Pag.* 105. *lign. pénult. après* Chanoine, *ajoûtez* de Saint-Jacques. *Pag.* 107. *lign.* 9. *&* 10. *ôtez les guillemets*. *Ibid. lign.* 18. prouve, *lis.* prouvent. *Pag.* 135. *lign.* 11. repeupla, *lis.* repeuplât. *Pag.* 139. *not. lign. dern.* Lips, *lis.* Lipsiæ. *Pag.* 141. *lign.* 4. exclud, *lis.* exclut. *Pag.* 147. *lign.* 2. ces, *lis.* ses. *Pag.* 158. *lign.* 7. sont, *lis.* font. *Pag.* 167. *lign.* 19. des, *lis.* de. *Pag.* 176. *lign.* 6. *après* Virgile, *ajoûtez* c'est. *Pag.* 180. *not.* (2), *ces paroles* Dans la liste &c., *& tout ce qui suit, appartiennent à la note* III.me *Pag.* 191. *not. lign.* 10. Mizraïm, *lis.* Mitsraïm. *Pag.* 202. *lign.* 17. ptatiquée, *lis.* pratiquée. *Pag.* 208. *lign.* 1. *après* (2), *effacez la virgule*. *Ibid. not. lign.* 1. Cudwordt, *lis.* Cudworth. *Pag.* 219. *lign.* 1. *effacez* eu. *Pag.* 224. *lign.* 1. n'eut eû, *lis.* n'eût eu. *Pag.* 230. *lign.* 20. היטים, *lis.* הימים. *Ibid. lign.* 21. ימים, *lis.* ימים. *Pag.* 232. *not. lign* 6. tres, *lis.* très-. *Pag.* 234. *lign.* 12. limitophres, *lis.* limitrophes. *Pag.* 244. *not. lign.* 2. peut être, *lis.* peut-être. *Pag.* 252. *lign. dern.* neur, *lis.* honneur.